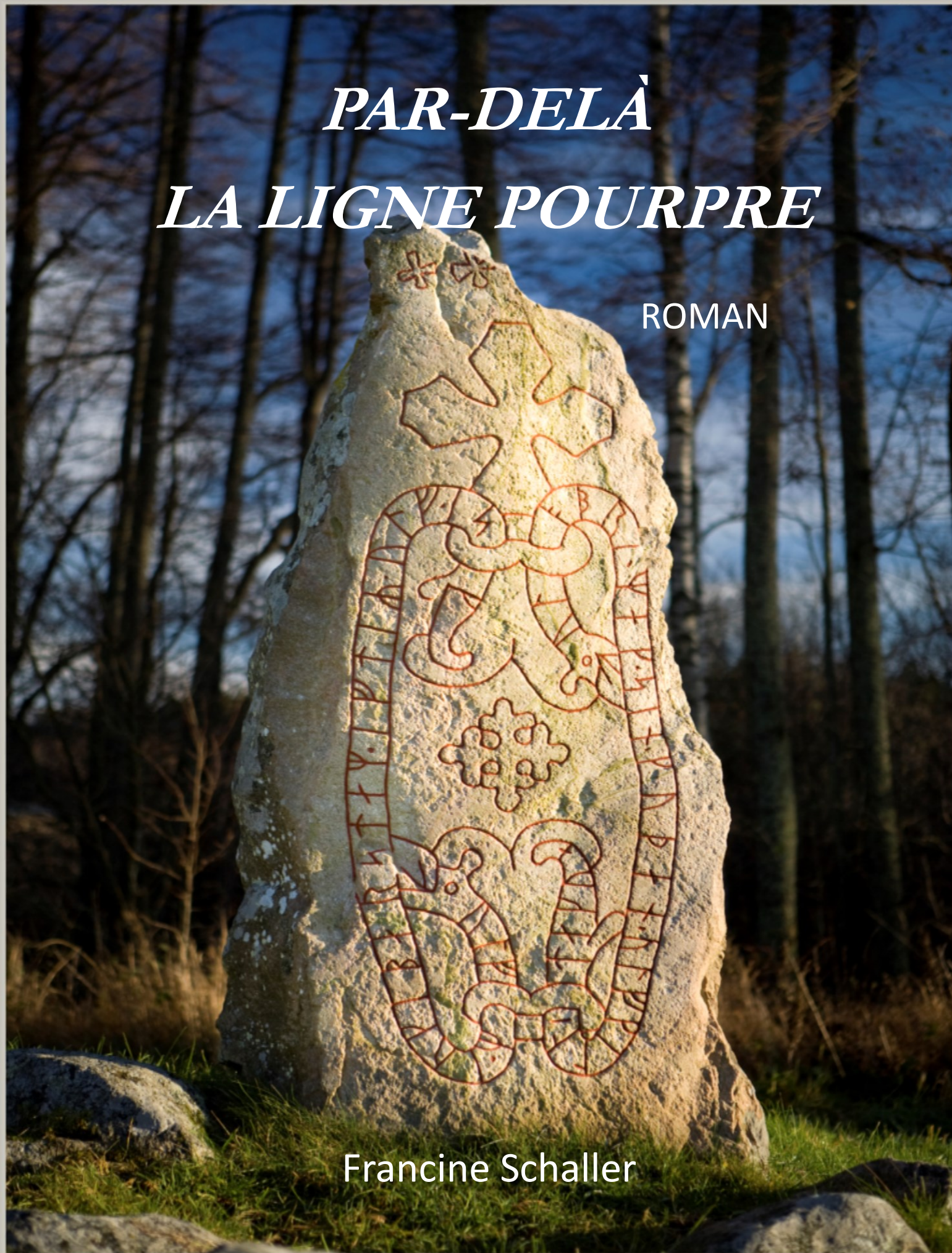


PAR-DE LÀ LA LIGNE POURPRE

ROMAN

Francine Schaller



Francine Schaller

***Par-delà
la ligne pourpre***

ROMAN

Ce fichier est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des événements réels, des lieux ou des personnes, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Ce fichier est soumis au droit d'auteur. La reproduction, diffusion payante ou location, sont interdites sans autorisation préalable de l'auteur.

Conception graphique couverture :
Sonia Lessard

Correction et révision :
Chantal Blondeau & Alice Lenoir

Dépôt légal : 4ème trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives nationales du Canada

ISBN 978-2-9814717-0-3 (version pdf)

© Francine Schaller, 2014
Tous droits de reproduction réservés

Pour Lisa M.

1.

Je déteste voyager en avion. Depuis toujours. Ironiquement, c'est le moyen de transport que j'emploie le plus pour mon travail, celui-ci me conduisant souvent aux quatre coins du globe.

Je marchais comme un zombie sur le tarmac en suivant les autres passagers et la boule que j'avais dans la gorge descendait aux confins de mon estomac. J'allais me sentir mal, je le sentais. Je m'agrippais tant bien que mal à la main courante de la passerelle tandis que mes pieds partaient dans une danse effrénée... en avant, en arrière... en avant, en arrière. Je dus faire un effort surhumain pour me hisser sur la première marche et rejoindre le siège qui m'avait été attribué sans trop regarder autour de moi.

En général, je passais à travers mes angoisses avec des antiémétiques qui me plongeaient dans un demi-sommeil ou pour les vols de courte durée, comme celui qui devait me conduire de Copenhague à Karup, avec quelque chose de plus euphorisant... de la musique ! Le Cessna de la compagnie Jutland Jets prit son accélération sur la piste d'envol. Sécurité oblige, il me fallut attendre que nous ayons atteint notre altitude de croisière pour que je puisse enfin appuyer sur la touche play de mon iPhone. Aussitôt, la voix de baryton de Josh Groban résonna dans mes oreilles et enchantait tous les neurones de mon cerveau. Les yeux clos, je me laissai emporter vers le ciel. À chaque fois, sa voix et ses paroles mettaient comme un baume sur mon âme.

Allez ! Courage, Lizzie, il reste une petite heure et tu retrouveras la terre ferme. Il me semblait entendre la voix de mon grand-père. Bon sang ! Il me manquait et Maddie aussi.

À peine soixante minutes plus tard, je tombai dans les bras d'Andreas, mon collègue et ami. Je plongeai mon nez dans sa veste en cuir. Il sentait bon, un mélange d'après-rasage, notes subtiles de néroli et de myrte, de terre et de cuir et je réalisai soudain à quel point ils m'avaient tous manqué. Pourquoi donc cet éternel refus de m'engager plus avec lui ? Ah oui, cette blessure encore trop sensible qui avait laissé une trace indélébile sur mon cœur... et Dieter, le fameux Dieter avec qui j'étais censée passer le reste de ma vie.

— Je ne te demande pas comment a été ton vol, dit-il en souriant.

— Ça va.

— Le bon Josh a bien fait son travail.

— Tout à fait.

Comment allais-je leur annoncer la nouvelle ?

Je suis Éliisa Baumgartner. Profession : archéologue. Éliisa en hommage à Éliisa Doolittle, la petite vendeuse de violettes de la comédie musicale « My Fair Lady », que ma mère avait écoutée en boucle durant presque toute sa grossesse. C'est tout juste si elle n'avait pas exigé que l'on fasse jouer la chanson thème en salle d'accouchement ! Pour mes amis, je suis Lisa et pour mon grand-père, Lizzie. Petite, rousse à la peau claire, indépendante, toujours en mouvement. Enfant, j'étais un vrai petit démon, une enfant toujours prête à faire les quatre cents coups. D'ailleurs, j'ai toujours pensé que mon prénom était bien trop doux pour moi. Je me voyais plus comme « Xenia, la guerrière », ayant réalisé très tôt que la vie n'était pas un jeu. Je me suis battue comme une forcenée pour en arriver là où j'en suis aujourd'hui. Et pourtant, malgré tout, malgré mon tempérament de feu, une partie de moi est réservée, secrète et émotive.

Employée par le Deutsches Archäologisches Institut (l'Institut allemand d'archéologie) plus communément appelé DAI, je fais partie depuis huit ans de la commission romaine germanique dont le siège est à Francfort et qui se spécialise dans les civilisations du IX^e et X^e siècle. La découverte d'un ancien village viking à l'est de Mariager, dans la région d'Hobro, par une équipe anglaise avait attiré l'attention de mon institut sur le Jutland, cette région du nord du Danemark. La présence des Vikings dans cette région n'était plus à démontrer, le site de Fyrkat ayant fait l'objet de fouilles dans les années 50, ce qui avait permis de mettre à jour l'une des dernières forteresses édifiées en son temps par le roi Harald aux alentours de l'an 983. Mes collègues et moi étions en poste depuis près de six mois et nos fouilles avançaient bien.

L'avion avait atterri avec plus d'une heure de retard et je n'avais qu'une hâte : rejoindre le cottage et prendre une douche brûlante. Tout en massant ma nuque endolorie de la main droite, je remontai la bretelle de mon sac sur mon épaule pendant qu'Andreas, toujours aussi galant, prenait en charge ma petite valise.

— Nous avons dû attendre à Aarhus à cause de la tempête.

— Tempête, tu dis ? Ici, cela ressemblait à la fin du monde.

— Et le site ?

— Inondé en partie. Les équipes ont travaillé toute la journée pour pomper l'eau. Mais aucun dégât majeur... et...

Il me regarda avec un grand sourire en hochant la tête.

— Et ? À voir ton sourire, j'espère que c'est une bonne nouvelle. Après ce que je viens de vivre à Francfort, je ne suis pas prête à encaisser autre chose.

— Tu vas être contente, nous avons fait une autre découverte.

— Quoi ?

Il me faisait languir volontairement.

— Nous pensons que c'est un bateau. Nous avons trouvé un morceau de chêne qui semble, selon sa forme, faire partie de l'étrave d'un langskip.

— Mais c'est génial ! J'ai hâte d'aller voir cela.

La maudite vipère ne pourra plus dire que nous nous tournons les pouces, me dis-je.

— Justement en parlant de Francfort, tu as été plutôt évasive au téléphone. Cela s'est mal passé ?

— Plus tard, tu veux bien Andreas ?

Quelques minutes plus tard, la Jeep empruntait la bretelle d'autoroute et prenait la direction du nord. Je pouvais enfin me détendre. J'allais retrouver mes collègues et amis ainsi que mon travail que j'aimais par-dessus tout.

Andreas Vitense était le seul homme du groupe. Nous étions quatre jeunes diplômés en archéologie et passionnés d'histoire, tous âgés de 28 à 34 ans qui se connaissaient depuis de nombreuses années, ayant partagé maintes aventures et découvertes. Martina Koegl, surnommée Tina, était spécialisée en ethnologie, Brigitte Slegne en anthropologie et Andreas était le faiseur de miracles avec tous ses microscopes et ses détecteurs de métaux. En tant que responsable de l'équipe, je devais faire des comptes rendus mensuels sur l'avancement des travaux que je transmettais régulièrement via internet à mon chef de secteur à Francfort. Ce mois-ci, curieusement, mon bureau m'avait demandé de venir présenter en personne le rapport mensuel.

Nous arrivâmes en vue du fjord alors que le soleil commençait sa descente sur l'horizon, colorant le ciel de lignes couleur de sang, présage d'une autre belle journée. J'aime ce moment où tout ralentit, où après des heures passées dans le sable et la terre, nous nous retrouvons dans la cuisine de notre petit cottage à préparer ensemble notre unique repas chaud de la journée, agrémenté d'un vin, rouge, blanc ou rosé, frais et capiteux, pour finir sur la terrasse ou au salon à nous remémorer des événements, à chanter au son des accords de guitare de Tina ou à jouer à des jeux de société. La nuit passée, je m'étais retrouvée dans une chambre d'hôtel aux murs blancs

et tristes et j'avais réalisé, encore une fois, combien mes collègues représentaient mon équilibre, ma force, ma famille. Je sortis de la Jeep et inspirai profondément. Je fermai les yeux durant un instant pour mieux apprécier la sensation de plénitude que les effluves marins diffusaient dans l'ensemble de mon corps.

— Je ne me lasserai jamais de ces odeurs.

Suivie d'Andreas, j'empruntai presque en courant le chemin qui menait à la grève où nous attendaient Tina et Brigitte. Elles avaient délimité et sécurisé la zone de creusage par des banderoles fluorescentes.

Je fus accueillie par des cris de joie.

— La tempête de cette nuit a provoqué un éboulement et ce matin, en faisant mon jogging, j'ai trouvé cela.

Brigitte me tendit une pièce de bois.

— Andreas a estimé que cela datait de la même époque que le village. Cela peut être une membrure. On voit parfaitement bien ici les encoches pour les virures du bordage à clins.

— Le sondage du sol a donné cet emplacement. On en saura un peu plus en creusant plus profondément. Nous avons demandé à Wolfram de venir demain avec la pelle.

Seigneur ! Ils étaient en train de s'éparpiller et je repensai aux récriminations faites par Renata Schreiber, notre nouveau chef de secteur.

— Bien, il va falloir qu'on en parle au dîner.

Je passai ma main dans mes cheveux repoussant mes mèches rebelles. Je faisais toujours cela lorsque j'étais énervée. Mes trois collègues se regardèrent, surpris, mais surtout anxieux.

— Il y a un problème ?

— Peut-être.

Une heure plus tard, ragaillardie par une douche chaude, je les rejoignis dans la cuisine. Les deux filles s'étaient occupées de la préparation du repas.

— Ah, Lisa ! Il ne te reste plus qu'à faire ta fameuse vinaigrette pour cette belle salade composée et nous pourrons passer à table.

Je les mis très vite au courant de mon voyage à Francfort. J'avais été reçue, à mon arrivée au bureau, non pas par la douce Amanda, notre supérieure depuis plus de six ans, mais par une arriviste du nom de Renata Schreiber, une amie « personnelle », comme je devais l'apprendre plus tard, du directeur du DAI. Au cours de notre entretien, j'avais réalisé que la fameuse Renata n'y connaissait absolument rien en archéologie et en

fouilles, ce que je lui avais fait comprendre ouvertement et qu'elle n'avait guère apprécié. D'ailleurs, notre rencontre s'était soldée par mon départ fracassant. Elle m'avait même suivie dans les couloirs en me traitant de folle.

— En fin de compte, il s'avère que nous dépensons trop d'argent depuis six mois et que nous avons largement dépassé le budget alloué pour le site que nous explorons. Nous louons trop de machinerie et engageons trop de fouilleurs. Bref, nous allons devoir réduire nos frais.

— Réduire les frais ? questionna Tina. Je pensais que le DAI était subventionné par le ministère fédéral des Affaires étrangères et le ministère de la Culture.

— En partie seulement. Trente pour cent sont déjà utilisés pour monter les différents dossiers de demande de financement. Ce qui fait que nous allons devoir faire des choix. Soit nous continuons sur le village, soit nous nous focalisons sur le bateau. Le temps nous est compté aussi. Cette chère Renata nous laisse encore deux mois.

— Nous travaillons déjà six jours sur sept pendant dix heures et plus. Si nous devons couper sur la sous-traitance, nous n'y arriverons jamais. En plus, nous sommes censés fermer le site pour trois semaines d'ici huit jours, rétorqua Brigitte.

— Nous allons prendre nos trois semaines de vacances. Je crois que nous les avons tous méritées.

Je me tournai vers Andreas.

— Andreas, où en es-tu avec la reconstitution en 3D du village ?

— J'ai bien avancé.

Pendant que Tina et Brigitte débarrassaient la table, Andreas alla chercher son ordinateur portable et bientôt un village viking virtuel se matérialisa sur l'écran. Je fus stupéfaite du travail effectué. Plusieurs maisons longues se profilèrent au fur et à mesure qu'Andreas faisait jouer ses doigts sur le clavier, puis ce fut une écurie, des prés entourés de clôtures basses, des chemins de bois ayant pour fondations trois à cinq lignes de pieux courts enfoncés dans le sol, supportant des poutres solides, le tout recouvert de planches épaisses couvrant la largeur du chemin. Plus loin, un autre chemin en caillebotis descendait vers la mer. Andreas avait créé tout cela en fonction de tous les vestiges que nous avions mis à jour. Il avait fait un travail merveilleux.

— Le village devait ressembler un peu à cela. Qu'en pensez-vous ?

— Absolument fabuleux Andreas. Bravo. Je te félicite. Avez-vous répertorié tous les artéfacts ?

— J'ai fini ce matin, dit Tina.

— Alors si je vous proposais de nous concentrer pour le reste du temps qui nous est accordé à ce qui semble être un bateau ?

— Peut-être est-ce la sépulture d'un haut dignitaire ou d'un chef de clan ? dit Brigitte.

Et voilà ! Comme bien souvent, nous étions partis tous les quatre à rêver. Déjà en 1904, des chercheurs norvégiens avaient découvert dans leur pays le char d'Osenberg, un splendide drakkar de plus de vingt mètres de long qui, selon la datation de l'inhumation autour de l'an 834, aurait été le tombeau de la reine Alfild. Aujourd'hui, ce vestige restauré était un haut lieu touristique et une reproduction de la splendide proue sculptée du bateau était exposée en permanence au musée régional norvégien.

L'approbation fut unanime. Un nouveau défi était lancé et nous allions le relever !

Soudain, Andreas regarda sa montre-bracelet et lança le signal du départ.

— Allez les filles. Nous avons rendez-vous avec l'histoire.

Je ne compris pas et interrogeai mon collègue du regard.

— Svend nous a invités à nous joindre à son groupe de touristes pour une soirée de contes et légendes.

J'étais fatiguée et ne rêvais que de mon lit.

— Pas pour moi ce soir. Je vais aller me coucher.

Les filles n'étaient pas d'accord.

— Allez, Lisa, viens... Cela va te changer les idées.

Je fis la moue, peu convaincue.

— Je t'autorise à emporter un coussin et une couverture et si les histoires de Svend t'ennuient, tu pourras toujours nous attendre dans la voiture.

Et pourquoi pas ?

2.

La lune était pleine, brillante et illuminait un ciel de nuit parsemé de constellations. Andreas gara la voiture aux abords d'une clairière où nous attendait une vingtaine de personnes.

Svend Argund se détacha du groupe et s'avança vers nous, nous accueillant chaleureusement. Il était le directeur et propriétaire du Vikingegården de Hobro, un village touristique qui était une reconstitution exacte d'une propriété du temps viking. Des acteurs en costumes d'époque permettaient aux touristes de se replonger dans leur vie quotidienne. On y préparait des mets typiques, on y faisait du tissage et la journée se finissait à chaque fois par une bataille entre deux clans rivaux, bataille qui faisait évidemment la joie des visiteurs, petits et grands. La soixantaine passée, Svend était également le propriétaire du cottage où nous résidions et il venait souvent nous voir, très intéressé par nos fouilles. Il était pour nous comme un père spirituel ainsi que, parfois, un confident très à l'écoute.

— Nous n'attendions que vous. Bienvenue dans le monde des Vikings.

Le jeune homme qui l'accompagnait tendit à chacun de nous un flambeau qu'il alluma, puis tout le monde s'engagea dans un petit chemin à la file indienne jusqu'aux abords d'une clairière au centre de laquelle brûlait un feu de joie. Un tapis herbacé l'entourait sur lequel avaient été étendues des couvertures de laine.

— Installez-vous confortablement, je vous en prie.

Il parlait d'une voix calme, douce et envoûtante, tellement magique qu'elle nous imposait le silence. Il prit place sur une énorme souche de bois ressemblant à un confortable fauteuil. J'étais émerveillée.

Je rendis mon flambeau, suivis les autres et m'allongeai sur la couverture, le cœur grand ouvert, les yeux lumineux... en attente.

— Fermez les yeux un instant et écoutez le chant mélodieux de la nuit... le léger murmure de la brise dans les arbres... elle vous caresse le visage et vous inspire à la détente... Écoutez.

Je me laissai aller à reconnaître chaque bruit, le bruissement des feuilles, le chant des criquets et là, là, très près et en même temps très loin, j'entendis comme un clapotement.

Quelle sensation incroyable de bien-être ! Je me sentais comme emportée dans un tourbillon de sentiments. Ma vie, qui me faisait mal une heure auparavant, s'était transformée en un océan de plénitude.

Et la voix de Svend s'éleva.

— Il était une fois un peuple noble et fier qui sillonnait les mers dans ses langskips pour établir des points de commerce et d'échange. Ils étaient également de valeureux guerriers et ne craignaient personne à part leurs dieux. Odin, le plus puissant de ces dieux, régnait sur Asgard le monde d'en haut. Accompagné en tout temps de deux corbeaux, il savait par eux tout ce qui se passait à Midgard, le monde d'en bas... le monde des humains. Les deux mondes étaient reliés entre eux par Bifröst, le pont de l'Arc-en-ciel. En ce temps-là vivait à Midgard un vaillant guerrier du nom de Molgar.

Oh, non ! Pas cela !

Mais Svend continua.

— Il avait quitté son village durant de longs mois, étant parti en guerre contre les pays du sud. Il avait hâte de rentrer chez lui, car il savait que sa tendre épouse était à la veille de donner naissance à leur second enfant. Ils avaient déjà un garçon. Elda, sa femme, était son seul joyau, son seul amour, aussi lorsqu'il aperçut, en sortant de la clairière, l'enceinte de son village, il poussa son blanc destrier, le splendide Aslund, à galoper plus vite. Aslund, humant de ses naseaux frémissants les odeurs familières, hennit de joie et accéléra.

Un hennissement retentit soudain dans la nuit et nous ouvrîmes tous les yeux au moment où un cheval blanc portant un guerrier viking passait à l'arrière de Svend dans la clarté du feu. C'était magique ! Les flammes dansantes lui donnaient l'air de flotter, sorti tout droit d'un rêve. Tout le monde retint son souffle et le cheval disparut dans la nuit comme il était apparu.

Et le conteur continua son récit :

— Malheureusement, Elda, en donnant naissance à une petite fille quelques heures plus tôt, était allée rejoindre le royaume des ombres. Molgar, fou de douleur et de chagrin, refusa de voir l'enfant et ordonna qu'on le noie. Les jours passèrent et il maudit les dieux qui lui avaient pris sa femme.

Je n'étais plus dans la clairière, je fermai les yeux et mon esprit s'évada dans mes souvenirs. J'étais redevenue une petite fille et l'homme assis au bord de mon lit parlait lui aussi d'une voix posée. De temps en temps, il accompagnait ses paroles de grands gestes des bras pour donner encore plus de poids et de véracité à son récit.

— Un jour, après une pluie, alors qu'un arc-en-ciel illuminait de ses

couleurs le ciel gris bleu, Molgar, le guerrier, galopa à bride abattue jusqu'à sa base. Aslund sauta sans hésiter sur la ligne rouge et monta en direction d'Asgard, le royaume des dieux, ses sabots soulevant à chaque foulée de la poussière d'étoiles magique. Arrivé à la porte du royaume d'en haut, il fut accueilli par Heimdall, le dieu gardien qui lui barra le passage. Molgar, fou de douleur, mit pied à terre et se lança sur Heimdall en hurlant, son épée à la main. Une lutte féroce s'engagea alors et les cris de l'homme attirèrent l'attention d'Odin.

— Élisabeth, tu as déjà entendu cette histoire des dizaines de fois, fit une voix féminine d'un air découragé.

Je me tournai vers ma mère qui se tenait dans l'embrasure de la porte et un sourire mutin illumina mon visage.

— Oh, maman ! Grand-père la raconte si bien ! Continue Opa... s'il te plaît.

Et mon grand-père continua de bonne grâce, habitué à ce rituel journalier.

La main d'Andreas sur mon bras me fit subitement revenir à la réalité.

— Lisa, tout va bien ?

Je ne sentis les larmes qu'au moment où leur goût vint saler le bord de mes lèvres. Je souris et lui fit signe que oui, puis me levai pour m'éloigner du groupe. J'étais au bord du sanglot. Cette légende était celle qui avait bercé toute mon enfance, celle qui m'avait donné envie de devenir archéologue et ce soir, alors que psychologiquement déjà éprouvée j'essayais de me remettre de mon altercation à Francfort, elle venait m'ébranler encore plus. Moi qui d'ordinaire étais solide comme un roc, à toute épreuve, je réalisai soudain qu'une brèche s'était ouverte dans ma carapace.

Sans vraiment réfléchir vers où je m'en allais, attirée inconsciemment par un clapotis lointain, je suivis un petit chemin et me retrouvai subitement devant un paysage féérique. Là, devant moi, s'étendait une chute d'eau dont je distinguais à peine le contour dans la clarté lunaire, mais dont les gouttelettes scintillaient dans la nuit comme des milliers de lucioles. Je restai ébahie, ne pouvant détourner mes yeux de ce spectacle et lentement, je sentis le calme m'envahir. Je lâchais prise, enfin. Ma respiration ralentit et je me surpris même à sourire.

Là-bas, très loin, la petite fille soufflait dans le dos de son grand-père alors qu'il s'apprêtait à quitter sa chambre, persuadé qu'elle s'était endormie :

— Opa. Crois-tu qu'ils soient heureux maintenant ?

Il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire face à sa ténacité.

— C'est certain, mon cœur, l'amour réunit toujours ceux qui s'aiment.

Dors maintenant.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit, ma Lizzie.

3.

Cela faisait trois jours que nous travaillions sur l'épave du bateau. J'avais retrouvé mon rythme et ma paix intérieure. Le temps était splendide et l'été nous gâtait de soleil et d'une chaleur exceptionnelle pour cette région du Danemark. Selon les prévisions, nous allions dépasser les normales de saison et cela devait se poursuivre jusqu'à la fermeture du site pour nos vacances annuelles.

Le lendemain de la soirée de contes avec Svend, j'étais retournée à ces chutes d'eau pour les découvrir de jour et j'avais été immédiatement subjuguée par le paysage qui s'était offert à moi : une cascade de près de deux mètres de haut se déversait dans une retenue d'eau peu profonde qui se transformait plus loin en un petit cours d'eau qui semblait se perdre du côté de la forêt.

J'avais alors pris l'habitude de faire un détour tous les soirs par les chutes avant de rejoindre la maison. C'était devenu mon havre de paix, l'endroit où j'aimais mettre à jour les notes de la journée et écouter un peu de musique sur mon iPhone, dérivatif agréable qui me permettait de combler mon besoin d'évasion. De jour en jour, ce pèlerinage devenait comme une nécessité, un besoin indéfinissable. J'étais comme attirée par un souvenir lointain que je ne savais expliquer. Dans ce paysage vert et vallonné formé par les glaciers de la dernière glaciation, je retrouvais enfin mes racines, un contact simple et pur avec celle dont nous étions tous les enfants, notre terre mère.

Il était tard, ce soir-là. Je rangeai mon cahier dans mon sac besace que je mis en bandoulière et me dirigeai vers ma bicyclette qui reposait un peu plus loin dans l'herbe fraîche. Au moment de l'enfourcher, mon attention fut attirée par une roche à moitié cachée par un arbrisseau et que je n'avais jamais remarquée auparavant. Je distinguai à sa base quatre lignes en écriture runique. Cet alphabet, composé de traits diagonaux et verticaux, avait été utilisé par les anciennes civilisations de langue germanique, telles que les Vikings ! Je m'approchai, intriguée. Étrangement, cette pierre se trouvait là comme si elle n'avait jamais traversé le temps.

— C'est incroyable.

Il fallait absolument que Brigitte me traduise cela. Je recopiai les signes sur un coin de mon cahier puis m'agenouillai pour passer mes doigts sur les traits taillés dans la pierre. Je réalisai aussitôt que le bruit de la chute d'eau

s'était amplifié et que la forêt environnante était plus dense... Mais qu'est-ce qui ? J'eus subitement le sentiment de ne plus être seule. Je me redressai et me retournai pour apercevoir à contre-jour dans le soleil de fin d'après-midi une forme humaine montée sur un cheval. Le cheval était blanc et j'eus une pensée immédiate pour mon Opa.

— Aslund ? m'écriai-je.

Le nom du cheval de la légende de mon enfance m'était venu à l'esprit comme une évidence. Pourquoi ? Impossible de le dire, mais, à peine avais-je prononcé ce nom, que le cavalier poussa un hurlement terrifiant et lança son cheval sur moi... Je n'y compris absolument rien.

L'adrénaline et la peur firent front commun et leur effet fut immédiat : je fis un saut sur le côté au moment même où l'épaule de l'animal me frôla. Cet homme maîtrisait parfaitement sa monture et je dus réfléchir rapidement. Il fonça à nouveau sur moi. J'attrapai au passage la jambe du cavalier pour le désarçonner et il tomba sur le sol, surpris, dans un bruit sourd. L'homme se releva prestement, sans signe de douleur ou de blessure, et tout en brandissant son épée, se rua sur moi. Bon sang, il semblait sorti tout droit de l'enfer et il ressemblait... à un viking des temps anciens !

— Attendez. Je ne sais pas ce que vous voulez, mais je ne veux pas me battre avec vous, dis-je en danois dans l'espoir de le retenir, mais il ne semblait pas comprendre.

Le corps à corps fut brutal, cet homme ayant une force incroyable, mais j'esquivai les coups tant bien que mal. Merci aux cours d'autodéfense que j'avais suivis lors de mes études et merci à ma mémoire d'en faire ressurgir les mouvements. Ils allaient probablement me sauver la vie ce soir. Je perdis dans la lutte mon Tilley et ma longue chevelure rousse se déploya devant mes yeux, ce qui surprit l'inconnu un court instant. J'en profitai pour lui asséner un coup dans les côtes avec la tranche de ma main, ce qui le fit chanceler. Il grommela ce qui semblait être un juron dans une langue que je n'avais entendu que dans les vieux documentaires sur les Vikings : le norois.

Nom d'un chien ! Je reculai, surprise.

— Qui êtes-vous ? J'essayais de me souvenir de la bonne prononciation de cette langue ancienne et oubliée dont j'avais appris les rudiments quelques années auparavant.

— Qui es-tu toi ? Un dieu ? Un sorcier ?

J'étais en train de rêver, c'était certain. Cet homme parlait une langue qui avait disparu depuis des siècles ! Je relâchai ma garde et il en profita pour

m'empoigner au bras. Mon geste pour me dégager me sembla vain au moment où il passa son autre bras sur mon torse et m'enserra. La peur prit le dessus et je me mis à me débattre comme une déchaînée. J'allais mourir, je ne reverrais plus Opa, ni ma grand-mère, ni Maddie. Je hurlai de toutes mes forces et au moment où je me résignais enfin à mon sort, l'homme desserra son étreinte et s'écria :

— Par Odin, tu es une sorcière !

Sauvée par mes attributs de femme ! Je profitai de sa surprise pour me dégager et lui asséner un coup de pied dans la partie la plus sensible de son anatomie. Il s'écroula devant moi en hurlant de douleur. Ce coup-là était toujours gagnant ! C'était le moment de prendre la fuite. Je courus en direction de la pierre à la recherche de ma bicyclette. Rien !

Je me retournai un instant pour vérifier que l'homme était toujours à terre et en profitai pour reprendre mon souffle, m'adossant un court instant contre le monolithe. En relevant les yeux, l'homme et le cheval avaient disparu et ma bicyclette m'attendait là où je l'avais laissée. Je l'enfourchai sans trop réfléchir et je m'éloignai en pédalant de toutes mes forces.

On n'allait jamais me croire !

Je me tenais sur la terrasse, une tasse de café brûlant entre les mains. J'avalai le liquide corsé, gorgée après gorgée. Le matin était frais sur le fjord de Mariager, le plus long fjord du Danemark, partant de la mer de Kattegat pour se terminer à la ville de Hobro. D'ordinaire, j'aimais admirer ce paysage, les petites maisons anciennes à colombages aux couleurs vives et à l'architecture merveilleusement biscornue se serrant les unes contre les autres le long des rues pavées, la grève, la mer, le vent et l'air salé qui me revitalisaient. Pourtant ce matin, j'avais l'esprit ailleurs, insensible à la brise qui amenait les odeurs salines depuis la mer.

— Bonjour.

— Bonjour Andreas.

Je le rejoignis et pris place à côté de lui à l'immense table monastère qui trônait au milieu de la pièce. Je ramenai les pans de mon gilet sur ma poitrine et frissonnai. J'avais passé une très mauvaise nuit, à peine quatre heures de sommeil, fortement perturbée par les événements de la veille. N'eussent été les courbatures et les hématomes couvrant une bonne partie

de mon corps, j'aurais pu prendre tout cela pour un mauvais rêve. Je n'avais rien dit à personne, probablement par crainte de passer pour une folle.

Tina arriva en s'étirant. Elle prit un bol, la boîte de céréales ainsi que la brique de lait et s'installa en face de nous.

— Salut vous deux. Encore une belle journée en perspective, dit-elle en regardant à l'extérieur. Finalement, nous sommes chanceux.

Il fallait absolument que je me force à manger quelque chose, sinon je ne tiendrais jamais jusqu'au déjeuner. Je me levai sans dire un mot pour me verser une autre tasse de café, puis coupai une tranche de pain que je tartinai généreusement de beurre et de confiture de myrtilles, ma préférée. Contre toute attente, mon appétit ne m'avait pas abandonnée et je me délectai. En reprenant place à table, je relevai d'un geste machinal les manches de mon gilet.

Tina poussa un cri.

— Lisa ! Oh, mais que t'est-il arrivé ?

Un gros hématome bleuté couvrait une partie de mon avant-bras, à l'endroit où il m'avait empoignée. Je bredouillai.

— Je... J'ai glissé hier soir sur une pierre.

D'un geste nonchalant, je redescendis ma manche, regrettant de n'avoir pas été plus réfléchie.

— Tu ne devrais pas aller seule à cet endroit.

— Andreas a raison tu sais, tu aurais pu tomber sur la tête, t'assommer et...

— Ce n'est qu'une chute d'eau, il n'y a rien de dangereux là, mais c'est gentil de vous inquiéter pour moi.

Je souris à leur sollicitude. Ne devrais-je par leur dire la vérité ?

— Qui s'inquiète pour qui ici ?

Brigitte apparut, les cheveux en bataille, encore en pyjama.

— Lisa a glissé sur une pierre hier soir à cette chute d'eau de l'autre côté de la forêt.

Je ne laissai pas à Brigitte le temps de réagir.

— Alors, quel est le programme aujourd'hui ?

Mes trois collègues se regardèrent. Ils avaient compris que je ne désirais nullement m'éterniser sur le sujet. Ils me connaissaient tellement bien !

— Je vais terminer l'analyse du crâne que nous avons découvert hier, dit Andreas.

Nous avions tous été excités la veille en mettant à jour une partie d'un squelette, nous laissant supposer que ce bateau avait effectivement servi de sépulture, peut-être était-ce même celle d'un haut dignitaire ou d'un chef de clan ?

— D'accord, nous allons donc nous concentrer sur l'endroit du crâne pour trouver les autres ossements. Tu pourras nous donner une date ce soir ?

— Je devrais pouvoir faire cela.

Je mis la main dans ma poche et sortis un morceau de papier que je tendis à Brigitte.

— Tiens. Bri, tu pourras me traduire ?

— De l'écriture runique ? Où as-tu trouvé cela ?

— Près de la chute d'eau hier soir. J'ai découvert un genre de monolithe avec ces inscriptions à sa base.

— Saviez-vous que le dieu Odin est resté suspendu durant neuf jours en sacrifice sans boire ni manger dans le monde des arbres, afin d'apporter le cadeau des runes à l'humanité ?

Brigitte connaissait la plupart des mythes et légendes des peuples scandinaves et ne manquait jamais une occasion d'en raconter une, ce qui nous faisait toujours sourire.

— Et il s'est crevé un œil pour obtenir la sagesse.

— Un dieu qui se creève un œil ? Je pensais que les dieux étaient immortels ?

— Pas dans la mythologie scandinave. Les dieux pouvaient être blessés et même tués.

Je me levai pour déposer mon assiette dans l'évier.

— Je vous rejoins sur le site, je vais faire un détour par le village viking avant. Je dois vérifier quelque chose avec Svend.

Je les abandonnai ainsi tranquillement à leur petit déjeuner.

Il me fallut plus de vingt minutes pour rejoindre le Vikingegården. Je passai par l'entrée arrière et retrouvai Svend dans l'une des maisons historiques. J'aimais ce village. J'en avais fait le tour complet plusieurs fois depuis mon arrivée au Danemark et j'écoutais à chaque fois avec émerveillement les histoires qui se racontaient dans chaque demeure par des personnages de fiction colorés et très volubiles. Je les trouvais excellents, car ils nous permettaient, à nous, spectateurs extérieurs, de nous plonger par

l'imaginaire dans leur réalité, celle de ces grands navigateurs et commerçants dont la civilisation avait disparu à l'aube du christianisme.

— Bonjour Svend.

— Lisa ! Une visite bien matinale. Puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Je désirerais vérifier quelque chose. Parmi vos acteurs, y aurait-il un homme grand, très musclé avec de longs cheveux châains et une barbe de quelques jours ? Il monte une jument grise ou blanche reconnaissable à quelques crins noirs dans sa crinière.

Je ne pouvais croire ce que j'étais en train de faire. Pourtant il fallait que j'aie la certitude de ne pas avoir rêvé tout cela. Cette altercation près des chutes me semblait tellement irréaliste.

— Grand comment ?

— Environ un mètre quatre-vingt.

— La jument ne me dit rien, mais pour l'homme, nous allons vérifier. Suis-moi, ils sont encore tous au vestiaire. Pourquoi le recherches-tu ?

— Disons que j'ai eu une petite altercation avec lui hier près de ces chutes d'eau où nous nous étions retrouvés lors de la soirée de contes.

— Ah oui ! Nos employés n'ont pas le droit de sortir du village avec les chevaux. Si c'est bien le cas, il va m'entendre. Ils ont tous signé un accord lors de leur embauche. Les chevaux nous sont loués pour l'été par un éleveur de la région et nous sommes responsables de leur bien-être.

Je me sentis soudain mal à l'aise.

— Ce n'est peut-être pas quelqu'un du village, mais comme il portait un costume de viking...

— Tu as fait le lien, c'est logique.

Comme nous nous approchions du bâtiment servant de vestiaire et de bureaux administratifs, la porte s'ouvrit sur une dizaine de jeunes hommes qui riaient et parlaient fort. Avec leurs déguisements, transportés plus de mille ans en arrière, on aurait facilement pu les prendre pour d'authentiques guerriers. Ils saluèrent tous joyeusement Svend et me regardèrent avec suspicion. Il est vrai qu'avec mon allure de « garçon manqué », mes rangiers, mes shorts à mi-cuisses, mon t-shirt et mon gilet de reporter, je sortais un peu du cadre habituel des touristes. Je dévisageai scrupuleusement un à un tous les employés et ne reconnus en aucun d'eux l'homme que je recherchais. Je fis un signe de tête négatif à l'égard de Svend.

— Viens, allons voir les chevaux.

Ils étaient tous installés dans des stalles très grandes et très propres dans un bâtiment fait en rondins de bois parfaitement ventilé. Dès le premier coup d'œil, je constatai qu'ils étaient bien nourris et bien entretenus. Je connais les chevaux depuis ma plus tendre enfance, mon grand-père possédant dans la banlieue de Lübeck, dans le nord de l'Allemagne, l'un des centres équestres les plus réputés du pays, entraînant au dressage de grands champions internationaux et même olympiques.

— Je ne vois pas la jument que tu m'as décrite.

— Non, effectivement. Je ne comprends vraiment pas.

Svend sourit.

— Peut-être n'était-ce que ton imagination ?

— Imagination ? Tu crois que ceci est mon imagination ?

Je lui montrai la tâche bleutée sur mon avant-bras.

— Les gens de la région disent que la forêt est enchantée et que les soirs de pleine lune, on y voit d'étranges choses et qu'il vaut mieux ne pas s'y aventurer.

Il me fit un clin d'œil complice.

— Enchantée ? Tu veux probablement dire ensorcelée. Et que peut-on y voir ? Un mercenaire sans tête comme dans la légende de Sleepy Hollow ? Un loup blanc hurlant à la lune ou encore un viking sur un cheval blanc ?

Svend se mit à rire devant mon imagination.

— Tu sais, je connaissais la légende de Molgar et de son cheval blanc Aslund.

Cette fois-ci, ce fut de l'étonnement que je lus dans le regard de mon interlocuteur.

— Je suis surpris. Comment une jeune fille allemande peut-elle connaître la plus méconnue de nos légendes ?

— Mon grand-père me la racontait tous les soirs lorsque j'étais enfant. Il prétend que notre famille a des origines scandinaves et irlandaises. D'ailleurs, il ne cesse de clamer haut et fort que nous descendons de la famille d'Olaf Tryggvason.

— Donc du sang royal et des boucles rousses !

— Du sang royal viking, ne vous en déplaise !

— Un bien beau mélange. Sois pourtant très prudente, petite Lisa. Même si les légendes alimentent notre imaginaire depuis la nuit des temps, elles ont toutes leur raison d'être et il réside toujours une part de vérité derrière chacune d'elles.

Svend me fit à nouveau un clin d'œil et sourit.

Je ne pus m'empêcher de penser à ses paroles durant tout le trajet de retour vers notre site de fouilles où j'arrivai pratiquement en même temps que mes collègues. Une idée saugrenue m'était passée par la tête. Et si ce guerrier viking était Molgar ? Si pour une raison que j'ignorais, je m'étais retrouvée dans le royaume de Midgard, plus de mille ans en arrière ? Je ne pouvais nier que mon altercation était bien réelle puisque j'en ressentais encore les contrecoups. Enfant, j'avais longtemps cru à l'existence de Midgard, d'Asgard et de Bifröst et je rêvais de pouvoir moi aussi, un jour, galoper sur l'arc-en-ciel magique. Malheureusement, en grandissant, j'avais appris que les arcs-en-ciel n'avaient rien de magique et qu'ils n'étaient qu'une illusion d'optique suite à la dispersion de la lumière des rayons du soleil sur des gouttelettes ou un mur d'eau. On ne pouvait donc jamais atteindre leur base, car ils n'existaient pas physiquement.

Alors ? Si tout cela n'avait été finalement qu'un rêve ? Un rêve éveillé ou une illusion. J'avais longtemps souffert durant mon enfance de crises de somnambulisme qui m'emportaient à chaque fois dans des mondes irréels et dont je revenais quelquefois avec... des hématomes. Selon les spécialistes de l'époque, ces crises se voulaient être une réaction à l'abandon de mon père qui nous avait quittés, mon frère et moi, à l'aube de mes dix ans. Notre mère, journaliste et correspondante à l'étranger pour la ZDF, la deuxième chaîne de télévision généraliste publique d'Allemagne, voyageait pratiquement durant toute l'année de sorte que mon frère et moi avions été élevés par nos grands-parents maternels. Le départ de mon père m'avait fort affectée et était constamment rappelé à ma mémoire par la haine farouche que notre mère éprouvait à son égard. *Ne fais jamais confiance aux hommes !* Cette phrase percutante s'était ancrée dans mon subconscient aussi profondément que l'encre du tatouage qui ornait le creux de mes reins. N'eût été mon grand-père qui, grâce au couple qu'il formait avec ma grand-mère depuis plus de quarante-cinq ans, sut me donner une image positive de la gent masculine, j'aurais probablement fini vieille fille et profondément malheureuse. Avec le temps, j'avais réalisé combien ma mère avait un caractère irascible, dominé par une jalousie excessive. Lorsque je compris enfin que c'était elle, et elle seule, qui était responsable de son propre malheur et que, contrairement à ce qu'elle avait toujours voulu nous faire croire, le départ de mon père n'avait rien à voir avec mon frère et moi, mes crises de somnambulisme s'envolèrent.

4.

La matinée s'avéra très fructueuse. Nous avons mis à jour la quasi-totalité du squelette, hôte de cette tombe bien inhabituelle, dont faisait partie le crâne découvert la veille.

J'observai Brigitte qui écartait doucement le sable avec son pinceau à poils doux autour d'un artéfact qu'elle identifia comme une sorte de vase d'une forme ovale. Elle me sourit malicieusement. J'étais prête, bloc et crayon en main, pour dessiner le précieux objet. Lorsqu'elle le souleva et le retourna délicatement pour l'examiner, un morceau d'étoffe grossier partiellement décomposé tomba sur le sol, répandant devant nous son contenu : une splendide fibule en or représentant des chiens ou des loups hurlants entrelacés, une petite broche sertie d'ambre et un bracelet qui retint aussitôt mon attention. Discrètement, je touchai mon poignet gauche de mes doigts comme pour m'assurer d'une présence. Rien. C'était impossible ! Bri ne remarqua pas mon émoi.

— Regarde ce bracelet, il est tout oxydé, il doit être en argent. Les maillons ont une forme bien étrange, me dit-elle en me le tendant.

Je sentis brusquement une sueur froide descendre le long de l'échine et la nausée m'envahir.

— Regarde, il y a même une inscription sur l'endos de la plaque.

J'eus à peine le temps de mettre ma main devant ma bouche que je vomis mon café du matin, aspergeant en même temps le pantalon de Brigitte.

— Hey, qu'est-ce que ?

Les spasmes étaient si violents que les larmes me montèrent aux yeux et je tombai à genoux sur le sable. Je me sentais atrocement mal.

— Je suis... je suis navrée... je ne sais pas ce qui m'arrive.

Brigitte, effrayée, mit son bras autour de moi comme pour me rassurer et hurla dans le talkie-walkie :

— Andreas, viens vite. Lisa a un malaise.

Andreas parcourut la distance entre la roulotte dans laquelle il passait la majorité de son temps, les yeux rivés à son microscope, et l'endroit où nous travaillions en un temps record. Il me fit boire une gorgée d'eau et m'aida à me relever. Je m'agrippai à lui comme à une bouée de sauvetage. La tête me tournait.

— Viens, je te ramène au cottage, tu vas te reposer un peu.

— Non, cela va passer.

— Ne discute pas. Cette chute d’hier était probablement pire que ce que tu as bien voulu nous dire. Te souviens-tu de t’être cogné la tête ?

Je compris aussitôt où il voulait en venir, mes vomissements pouvant être les signes cliniques d’un traumatisme crânien.

— Non, je crois plutôt que c’est mon petit déjeuner qui n’est pas passé.

Je me laissai tomber comme une masse sur le siège passager de la Jeep.

— Tu n’as pratiquement rien mangé.

— Tu me surveilles maintenant ?

Je regrettai aussitôt le ton de reproches avec lequel je venais de lui répondre et me forçai à sourire espérant ainsi faire disparaître la crainte que je lisais sur son visage.

— Un homme avec trois femmes, tu penses bien que je me sens un peu responsable de chacune de vous.

— Tu n’as pas à t’en faire pour moi. Je sais me débrouiller toute seule.

— Lisa. Quand baisseras-tu enfin les armes ?

— Que veux-tu dire ?

— Cette muraille que tu dresses constamment autour de toi.

— Je ne veux rien devoir à personne.

— Surtout pas à un homme n’est-ce pas ?

— Disons que mes expériences passées m’ont laissé quelques cicatrices qui mettent du temps à guérir. Certaines personnes prennent du plaisir à détruire nos rêves.

— Se fermer à tout sentiment pour éviter de souffrir n’est pas la meilleure des solutions. Tu crois que je ne vois pas que tu caches souvent ta tristesse derrière un sourire.

— Andreas, je vais bien !

— Non, justement je ne le crois pas. Oh, bien sûr, tu es toujours aussi passionnée par ton travail, mais tu t’es comme fermée à la vie, tu ne ris plus spontanément comme tu le faisais si souvent, avant. N’oublie pas que je partage ton quotidien depuis presque cinq ans.

— L’amère réalité de la vie amène bien des désillusions.

— Lorsqu’une porte se ferme, il y en a toujours une autre qui s’ouvre. Malheureusement, nous perdons tellement de temps à contempler celle qui vient de se fermer que nous ne voyons pas celle qui vient de s’ouvrir.

Je le regardai avec surprise.

— Ce n’est pas de moi, mais d’Alexandre Graham Bell.

Il esquissa un sourire.

— Tu devrais oublier le passé.

— Nous vivons à longueur d'année dans le passé Andreas.

— Tu as très bien compris à quoi je fais allusion. L'échec est parfois le meilleur moyen de recommencer les choses différemment. Nous fermons le site vendredi, pourquoi n'en profiterais-tu pas pour aller voir ta famille ? Je sais combien Madison te manque.

— Oui, tu as probablement raison, c'est une excellente idée.

À peine arrivé, je m'empressai de sortir du véhicule.

— Je vais essayer de me reposer un peu. On se voit plus tard.

— D'accord... Lisa ?

— Oui.

— Tu peux compter sur moi, tu le sais ?

— Je le sais. Merci infiniment.

Lorsque la Jeep ne fut plus qu'un point minuscule à l'horizon, je sortis mon téléphone de la poche de mon short, sélectionnai un contact et appuyai sur la touche d'appel. Ce fut horrible ! Je n'arrivais pas à calmer le tremblement de mes mains. L'homme décrocha au bout de plusieurs sonneries.

— Bonjour Opa.

— Lizzie !

— Comment va Maddie ?

Je m'imaginai mon grand-père en train de sourire. Je posais toujours la même question chaque fois que j'appelais chez moi. Madison était mon cheval, une splendide jument Quarter Horse de couleur palomino née l'été de mes seize ans et qui partageait ma vie, mes joies et mes peines depuis plus de treize ans déjà.

— Oh ! Tu sais bien comment elle est lorsque tu pars, elle arrête de manger pendant quelques jours, te réclame et te cherche. Le temps n'y changera rien, vous êtes connectées à jamais... mais ne t'inquiète pas trop, j'ai une jeune stagiaire qui s'en occupe à merveille.

— Opa, tu te souviens du bracelet que tu m'as offert lorsque Madison est née ? Tu vas croire que je suis folle, même moi je me le demande. Nous venons de retrouver ce bracelet dans une tombe viking vieille de plus de mille ans. Le pire, c'est que je ne me souviens pas l'avoir perdu et je suis certaine qu'hier encore, je le portais à mon poignet.

— Tu es certaine que c'est le même bracelet ?

— Certaine. Les maillons en forme de mors de cheval... la plaque... je n'ai aucun doute.

— Tu as dû le perdre sans t'en rendre compte. Cela fait presque six mois que vous travaillez sur ce site.

Impossible. Le site du bateau venait d'être découvert. Aussi, l'argent massif était toujours mélangé avec du cuivre pour lui donner de la souplesse et c'était le cuivre qui faisait noircir le métal. Une telle oxydation prenait plus que six mois.

— L'état d'oxydation est trop avancé. Il y a autre chose. Tu te souviens de la légende que tu me racontais autrefois ?

Il éclata de rire à l'autre bout du fil.

— Tu n'as pas cru à tout cela ! Ce n'était qu'une légende.

— Il y a des chutes d'eau près d'ici. Hier soir, je m'y suis battue avec un viking qui s'exprimait en norois.

— Un viking ? Lizzie, tu es certaine que tu vas bien ? Ton imagination a dû te jouer des tours, tu t'es endormie et tu as rêvé tout cela.

— Opa ! Je suis couverte d'ecchymoses !

— Souviens-toi, cela t'arrivait quelquefois.

J'étais surexcitée.

— Et si j'avais trouvé un passage dans le temps ?

— J'espère que tu n'es pas sérieuse ? Un passage dans le temps !

— Je suis presque certaine que le guerrier était Molgar, il montait un cheval blanc comme dans la légende.

— La légende ! Encore ! Justement, ce n'était qu'une légende, une histoire pour endormir une petite fille, rien de plus... Un passage dans le temps !

Il y eut un long moment de silence.

— Lizzie, supposons que ce soit vrai... As-tu réalisé que ? Et si cette tombe que vous avez découverte était la tienne ?

Ce que me dit mon grand-père me fit à nouveau frissonner, car c'était exactement la première réflexion que je m'étais faite au moment où Brigitte avait fait la découverte du bracelet. La peur m'avait alors noué l'estomac, provoquant mon malaise.

— C'est impossible. Comment mon squelette pourrait-il se retrouver dans cette tombe et moi ici ? Je suis la même personne. Je ne peux pas être une réincarnation de moi-même. De toute façon, je saurai ce soir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Mais avoue que c'est tout de même étrange

non ?

— Lizzie, franchement, tu m'inquiètes.

— Allons Opa, ce n'est pas toi qui disais que nous devions suivre notre destinée ?

— Oui, mais de là à la provoquer sans cesse comme tu le fais.

Je me remémorai alors mes expéditions au Pakistan ou en Afrique, où, prise dans des émeutes, j'avais risqué ma vie maintes fois.

— La vie est un danger de chaque instant.

— Quand reviens-tu ?

Il avait volontairement changé de sujet.

— Nous fermons le site vendredi pour trois semaines. Je crois que nous avons tous besoin de repos. Oma va bien ? As-tu des nouvelles de maman ?

— Tu la connais. Elle est encore par monts et par vaux. Nous avons eu une carte postale de Vancouver il y a deux jours. Quant à Oma, elle t'attend pour commencer les confitures et les conserves.

Je souris.

— J'ai hâte de vous voir.

— D'ici là, sois prudente. On parlera de tout cela à ton retour.

— Promis, Opa. On se voit la semaine prochaine.

Je soupirai en raccrochant. Quelle histoire ! Il fallait que j'en aie le cœur net, il fallait absolument que je sache si mon imagination me jouait des tours ou si j'avais vraiment trouvé un passage, une sorte de porte vers le passé ou vers un monde parallèle. Était-ce ma conscience qui en s'infiltrant dans mon âme en avait ramené des souvenirs lointains d'une vie antérieure ? Peut-être que mon âme, en explorant la mémoire de mon corps, avait retrouvé l'histoire de mes ancêtres vikings ? Voilà que je parlais comme ma grand-mère ! Je me sentais mieux, hormis cette petite voix dans ma tête qui était en pleine effervescence et qui s'embrouillait dans les mots... Allez, Elisa, tu as l'âme d'une aventurière, tu ne crains rien ni personne, tu sais te défendre, tu es capable d'affronter un monde de barbares. Pense à tout ce que tu pourrais apprendre de ce monde oublié ? Toutes les informations que tu pourrais trouver pour le DAI ? Ce serait juste pour quelques jours, le temps des vacances. Il te faut juste retarder un peu ton retour chez toi ! Personne ne soupçonnera rien... Mais, et si ce passage existait vraiment et si tu ne revenais jamais ? Si tu restais bloquée là-bas ? Imagine tes grands-parents... et Madison ? Ne plus jamais partager ta pomme avec elle, ne plus te retrouver avec la veste pleine de bave après qu'elle se soit essuyée sur toi, ne

plus passer tes doigts dans sa crinière, ne plus te réchauffer contre elle, ne plus lui parler... Elle, qui était toute ma vie, qui me faisait rire et pleurer aussi, qui m'emportait plus vite que le vent, qui m'écoutait sans me juger, qui ne me décevait jamais, elle, qui était bien plus qu'un cheval à mes yeux... Que deviendrait-elle si je ne revenais jamais ?

Je m'endormis ce soir-là extrêmement troublée par tous ces événements que je ne pouvais m'expliquer.

5.

J'avais réussi ! La végétation était très différente et j'eus un peu de mal à trouver mes repères. Allons réfléchis Élixa ! Le soleil entamait sa descente sur l'horizon, ce qui me permit de repérer facilement l'ouest. Le trajet en bicyclette de la cascade jusqu'au site se faisait en dix minutes. À pied, ce serait un peu plus long et il n'y avait aucun chemin, aucune route. J'espérais juste arriver quelque part avant la nuit et surtout ne pas croiser mon guerrier viking et son cheval blanc. Je marchai longtemps dans cette forêt inhospitalière, passant par-dessus des troncs déracinés, écartant des branches qui me fouettaient le visage pour arriver au bout de dix minutes à un petit chemin à peine assez large pour le passage d'un cheval. Il allait bien me conduire quelque part !

Le crépuscule ne durerait pas plus de vingt minutes, je devais presser le pas. J'arrivai enfin aux abords de ce qui semblait être un village et je restai un instant ébahie devant ce qui se profilait devant mes yeux. J'eus l'impression de revoir le village virtuel d'Andreas. C'était incroyable ! Tout était identique, les maisons aux toits de tourbe, le chemin qui descendait vers la grève, les prés entourés de barrières de branches. L'émotion me nouait la gorge. Je repérai un homme qui guidait deux chevaux vers un bâtiment un peu différent des autres, tout en bois, qui était probablement l'écurie. Voici un excellent endroit où passer la nuit en attendant de voir de quelle manière j'allais aborder les villageois.

L'intérieur ressemblait à une écurie classique : quelques stalles, de la paille et à l'étage, un grenier à foin qui allait m'offrir un excellent lit de fortune. Je me sentais en terrain connu. J'aimais cette odeur de foin mélangée à l'odeur des chevaux, elle m'accompagnait depuis ma tendre enfance. Je grimpai donc sur une petite échelle de meunier afin de rejoindre l'étage. Je mis du temps à trouver la bonne position pour dormir et à peine m'étais-je assoupie que je fus dérangée par l'arrivée d'un cavalier tardif. Intriguée, j'observai en silence du haut de ma cachette et dans une semi-pénombre la silhouette de cet homme qui semblait porter une attention particulière au bien-être de son cheval. Il prit soin de le faire boire avant de le nourrir d'orge et de foin vert odorant, mais ce qui me surprit le plus fut de le voir lui prodiguer des massages afin de le décontracter. Tout en douceur, il fit glisser ses mains sur le corps de la bête, depuis l'encolure jusqu'à la croupe, décrivant de temps

en temps des cercles tout en poussant les tissus et les muscles. Il chuchota d'une voix calme et rassurante durant tout le temps que dura cette relaxation. Quinze minutes plus tard, il s'en alla et seul le bruit de mâchonnement des chevaux résonnait à présent dans l'écurie. Je repris ma place initiale, me couchai en chien de fusil et fermai les yeux.

Ce furent les premiers rayons du soleil, qui filtraient par les pans de murs, qui me réveillèrent, puis le chant d'un coq brisa le silence. J'avais dormi comme un bébé. Je m'étirai de tout mon long en bâillant, mis mon chapeau de feutrine tout en me redressant, enlevant quelques brins de paille accrochés à ma chemise de coton.

Mes longues boucles rousses étaient tombées sans regret sur le plancher d'un salon de coiffure de Hobro, me transformant en un jeune adolescent... Yentl s'était bien fait passer pour un jeune garçon dans la nouvelle de Isaac Singer, alors pourquoi pas moi ? Je descendis la petite échelle de meunier et me dirigeai vers la sortie lorsque là, dans l'une des stalles, je reconnus la jument blanche du Viking qui m'avait attaquée. Je m'en approchai calmement en tendant la main. La réaction de l'animal fut immédiate et très violente et je ne m'y attendais pas. Il se cabra en soufflant, les oreilles en arrière, prêt à me mordre. Il se mit à hennir bruyamment et en un instant, deux solides gaillards semblant surgis de nulle part m'entourèrent et me tinrent en joue de la pointe de leurs épées. La peur me noua les tripes et je me mis à trembler.

Je fus aussitôt amenée sans ménagement vers la place centrale où se tenait d'ordinaire le Thing. L'un des deux hommes, gonflant ses joues à l'extrême, souffla dans un cor qui résonna à travers tout le village. Des hommes et des femmes s'approchèrent aussitôt, formant un large cercle autour de nous. Un homme aux cheveux gris, grand et d'une imposante carrure, s'assit sur un banc de bois, rejoint par six autres hommes qui prirent place à côté de lui. Cela ressemblait à un tribunal.

— Il s'apprêtait à voler un cheval.

Il fallait que je me concentre pour les comprendre.

— Non, c'est faux, dis-je presque dans un cri.

Celui qui semblait être le chef me fit signe de me taire. Une femme s'était postée à côté de lui et me regardait d'un air bienveillant.

— Nous l'avons trouvé dans l'écurie, Veland. La jument blanche a donné le signal.

Celui qui se faisait appeler Veland se leva, s'approcha et tourna autour de moi tout en m'observant attentivement, enlevant de sur ma chemise un dernier brin de paille.

— Tu n'es pas de notre village. Qui es-tu ?

— Je veux rejoindre le camp de Fyrkat.

Je n'avais aucune idée en quelle année je pouvais bien me trouver, mais je pris une chance en évoquant la forteresse de Fyrkat qui avait été, selon les recherches, érigée aux alentours de l'an 983 pour ne servir de camp fortifié qu'une dizaine d'années tout au plus, ayant été abandonnée puis détruite par le feu vers l'an 1000.

— Un guerrier ? Tu veux faire partie de l'armée du roi Harald ?

J'avais vu juste. Fyrkat était encore en pleine opération.

— Oui.

— Et c'est avec ces muscles-là que tu veux te battre !

Il avait enserré le haut de mon bras pour vérifier ma force musculaire, me prenant totalement par surprise. Je rétorquai aussitôt d'un geste brusque :

— Ce n'est pas juste, j'avais le bras détendu. Je suis fort et vaillant, je suis prêt à me battre avec n'importe qui.

Veland éclata de rire devant ma répartie.

— Mmm... Tu ne parles pas comme nous. D'où viens-tu ?

Je m'apprêtai à répondre lorsqu'un autre homme se mit à tourner autour de moi, se rapprochant étrangement comme pour humer l'odeur qui se dégageait de moi. Lui-même sentait fortement le cheval et la sueur. Il me dominait d'une bonne tête et, lorsque je levai mon visage vers lui, mon regard plongea dans des yeux sombres qui me dévisageaient d'un air suspicieux. Mon cœur se mit à battre de plus en plus fort. Nul doute possible, c'était bien le viking avec lequel je m'étais battue près de la cascade. Je détournai aussitôt mon regard. S'il devait me reconnaître, il me faudrait changer mon scénario.

D'un geste brusque et inattendu, il arracha mon bonnet de feutre, dégageant mes cheveux coupés très courts.

Un murmure s'éleva dans la foule. Je foudroyai du regard l'homme sur la bouche duquel se forma un rictus ressemblant à un semblant de sourire.

Ainsi l'étrange sorcière qu'il avait cru avoir combattue en songes était bien réelle et elle était revenue ! Et sous les traits d'un jeune garçon cette fois ! Mais dans quel but ? Comment ne pas la reconnaître d'ailleurs : cette peau blanche, ces multiples taches qui coloraient son visage et cette odeur... cette odeur si particulière qui émanait de ses cheveux et

qui lui rappelait les fleurs blanches odorantes de ces grands arbres, près de la cascade, qui fleurissaient après la longue période de neige et de froid. Il n'avait donc pas rêvé leur rencontre ! Il comprit à son regard assassin qu'elle l'avait, elle aussi, reconnu.

Une voix s'éleva depuis la foule :

— Chassons-le, qu'il quitte le village. Nous ne voulons pas de lui ici.

Ces paroles étaient loin de me rassurer. Les villageois semblaient malveillants à mon égard. Qu'allaient-ils décider ? Quel allait bien être mon sort ? Mon premier jour dans ce monde allait-il aussi en être le dernier ?

La femme qui se tenait depuis le début près de Veland et qui était restée silencieuse s'exprima à son tour.

— Laissons-le s'expliquer.

Le viking s'était à nouveau approché de moi et me chuchota assez bas et d'assez près pour que je sois la seule à l'entendre :

— Ainsi donc, tu es revenue ! Tu devrais dire la vérité.

La vérité ? Quelle vérité ?

— D'accord. Je viens de la Germanie et...

— C'est un traître... Il vient nous espionner, explosa à nouveau la femme aux cheveux noirs de l'assistance... Demain, ce seront des guerriers qui viendront et...

— Non, je ne suis pas venue vous espionner... J'ai fui mon village.

— La Germanie est très loin d'ici, dit calmement Veland.

— J'ai voyagé avec des marchands depuis Hedeby.

L'homme près de moi grimaça. Il savait pertinemment que je mentais. Je le regardai longuement avant de poursuivre.

— Je ne suis pas non plus ce que vous voyez. Je suis une femme.

Un brouhaha monta de la foule. Tout se bouscula dans ma tête, une histoire, vite...

— Mon père voulait me marier à un vieil homme et...

— Sottises... Je vous le dis, il faut s'en débarrasser sinon le malheur va s'abattre sur notre village. Les Ases m'ont fait voir dans mes songes cette femme, elle...

— Cela suffit Morab.

Veland s'approcha et posa sans préambule sa large main sur l'un de mes seins comme pour confirmer mes dires. Surprise par ce geste impudique, je reculai pour me dégager. Cela le fit à nouveau sourire puis il retourna auprès de ses compagnons. L'autre homme n'avait pas bougé et me dévisageait

toujours. Veland parla à voix basse avec la femme et les autres hommes puis, après un signe de tête, s'exclama :

— La femme aux cheveux rouges restera ici comme esclave et habitera dans notre demeure. Elle aidera Astrid aux préparatifs du mariage du fils de mon frère. Ensuite, elle sera vendue au marché de Herborg. Je suis certain que les hommes du sud l'apprécieront et que nous en tirerons un excellent prix. D'ici là, elle est sous ma protection et celle de ma famille.

La femme portant le nom de Morab sembla vouloir répliquer, mais Veland fit un signe de la main et la foule se dispersa aussitôt. La femme qui s'était tenue à ses côtés jusque-là s'approcha de moi et me prit fermement par le bras.

— Suis-moi.

Je fus soulagée. J'allais avoir la vie sauve et j'allais pouvoir, en tant qu'esclave, partager au quotidien la vie de mes maîtres. Je serais repartie bien avant qu'ils ne décident de me vendre. Elle m'entraîna rapidement loin de la foule, comme si elle craignait un revirement des villageois.

Le Viking n'avait pas bougé et regardait les deux femmes s'éloigner. Il ne savait pas trop quoi penser de la décision de son oncle. Morab avait peut-être raison. Le mieux aurait peut-être été de chasser cette intruse, car étrangement, depuis leur première rencontre près de la cascade, elle hantait souvent ses nuits. Les rêves représentant, selon sa grand-mère, l'expression du destin, il se demandait quel rôle allait bien pouvoir jouer cette femme dans le sien.

6.

Les maisons semblaient toutes identiques et me rappelaient les maisons des Indiens hurons-wendat que j'avais visitées lors d'un voyage au Canada quelques années auparavant. La femme se présenta à moi. Elle se nommait Astrid. La maison dans laquelle elle pénétra par une petite porte à son extrémité devait bien faire, selon moi, trente mètres de long sur sept mètres de large. Il y faisait sombre, la seule lumière qui y parvenait entrait par de très petites ouvertures dans les murs et quelques lampes à huile. Un plancher de bois étroit courait le long des murs inclinés, au-dessus duquel des bancs et des coffres faisaient office de sièges à quelques endroits, alors que le centre était en terre battue. Cette salle principale de quelque seize mètres de long comprenait en son centre deux fosses rectangulaires où brûlait un feu.

— Le feu ne doit jamais s'éteindre. Il faut y mettre du bois ou de la tourbe.

Je hochai la tête pour signifier que j'avais compris. Dans le toit incurvé, je vis un trou qui permettait à la fumée de s'échapper. Malgré cela, l'air était chargé d'une odeur âcre et persistante qui me fit toussoter.

Astrid me fit rapidement visiter les autres parties de la maison : l'une des pièces contenait un baquet de bois et n'était séparée de la pièce principale que par une immense tenture de lin, l'autre un immense placard pour les vivres et un semblant de table. Trois minuscules pièces faisaient office de chambres. On y trouvait, placés contre les murs, de petits lits en bois travaillé. La dernière pièce, et non la moindre, et dont l'odeur pestilentielle me fit reculer un instant, était les toilettes : un trou dans une caisse de bois où virevoltaient de grosses mouches noires. Heureusement, elle se trouvait à l'extrémité de la maison et était séparée de la salle commune par une porte grossière en bois. Je devais découvrir plus tard que tout ce qui sortait de cette pièce s'écoulait à ciel ouvert à l'arrière de la maison vers les marécages voisins, conférant une puanteur immonde à cette partie du village.

Contre l'un des murs, je découvris un immense métier à tisser vertical qu'actionnait une jeune fille qui m'adressa un timide sourire de bienvenue. J'appris plus tard qu'elle était, elle aussi, une esclave rapportée des expéditions guerrières des hommes du village.

Aucun espace n'était perdu et je fixai dans ma mémoire visuelle tout ce que je voyais autour de moi. J'étais ravie et ne regrettais en rien ma décision.

À mon retour, j'allais pouvoir présenter le meilleur et le plus réaliste exposé jamais fait sur cette peuplade. Je m'apprêtais à poser une question à Astrid lorsque Veland entra.

— Voici Veland, c'est mon époux. Il est aussi le chef de ce village.

Il me regarda à peine, hochant la tête presque imperceptiblement.

— Femme, nous voulons manger.

— Oui, bien sûr.

Astrid se dirigea aussitôt vers la cuisine, suivie de la jeune esclave qui me fit signe de les suivre. D'autres personnes étaient arrivées avec Veland et je fis ainsi la connaissance des autres habitants de cette curieuse habitation : Gunnar et Knud, frères d'Astrid ; Haldor, frère de Veland et son épouse Kirsten, enceinte de plusieurs mois. Je comptai huit personnes en incluant la jeune esclave et moi. En fait, nous étions dix. Je sentis le regard soupçonneux de la jeune épouse de Haldor qui ne faisait rien pour cacher son aversion et son mécontentement quant à la décision de Veland de me garder sous leur toit.

— La femme aux cheveux rouges, la rødt hår, je ne veux pas qu'elle s'approche de moi.

Elle s'était placée, comme pour se protéger, derrière les larges épaules de son époux.

— Comment allons-nous faire avec elle dans la maison ? demanda Haldor. Veland, ton choix n'était pas le bon. Tu as entendu Morab, cette femme amènera le malheur sur notre village. Nous aurions dû nous en débarrasser. Elle veut aller rejoindre l'armée du roi, laisse-la aller !

— Elle va faire du mal à mon bébé, gémit Kirsten.

Je voulus répliquer, mais Astrid me tira fermement par le bras et m'entraîna vers la pièce qui faisait office de cuisine. Je n'eus donc pas la possibilité d'entendre la réponse de Veland, mais à voir les mines déconfites d'Haldor et de Kirsten, j'osai croire que Veland avait pris ma défense.

— Pour le moment, tu restes ici. Anwen et moi allons nous occuper du repas.

C'était un ordre. Je restai donc en arrière et observai la scène avec curiosité.

Anwen, la jeune esclave, fit le tour des hommes avec un grand baquet rempli d'eau. Chacun s'y lava le visage et les mains, certains leurs cheveux qu'ils coiffaient ensuite avec un peigne en os de baleine. J'eus une moue de répulsion. J'avais souvent dû, de par mon travail, m'adapter à des contextes

culturels très différents et j'étais habituée à vivre dans des conditions très basiques, mais jamais je n'avais vu une telle négligence hygiénique. Et pourtant ! En regard de l'époque, les Vikings pouvaient être considérés comme des gens très propres. Je devais découvrir les jours suivants qu'ils se lavaient le visage et les mains chaque matin et avant chaque repas. Ils prenaient un bain une fois par semaine et changeaient également souvent de vêtements, ce qui aurait pu, à une époque plus moderne, être considéré comme de la coquetterie.

Des éclats de voix et des rires me firent tourner la tête dans la direction de l'une des chambres et je vis arriver *mon* viking, accompagné d'une vieille femme qu'il guidait de son bras. Elle semblait avancer difficilement et lorsque je la vis trébucher, je m'élançai pour la rattraper par l'autre bras. Le regard que l'homme posa sur moi à ce moment-là m'effraya tellement par sa froideur que je reculai aussitôt. L'homme guida la femme vers un siège qui dominait les autres par une petite estrade puis Anwen leur présenta le même bol d'eau souillée.

Astrid avait sorti du pain, du poisson séché et des laitages qu'elle partagea avec sa famille. La jeune esclave me fit signe de la suivre et nous nous installâmes toutes les deux à l'écart des autres sur l'estrade de bois. Il devait être tôt dans la matinée et je ne pus me résigner à inclure du poisson à mon petit déjeuner. J'aurais tout donné pour avoir un grand bol de café au lait et esquissai un sourire à cette pensée. Anwen me tendit un bol rempli d'un semblant de lait caillé avec une tranche de pain qui ressemblait au Knäckebrött que faisait ma grand-mère.

— Mange.

— Merci. Tu es ici depuis combien de temps ?

— Trop longtemps... plusieurs hivers... mais dès que je le pourrai, je repartirai chez moi.

Contre toute attente, j'avais très faim et vidai mon bol rapidement. Finalement, ce n'était pas si mauvais !

— Ils sont venus de nuit et ont attaqué mon village. Mon nom est Anwen... Ils m'ont emmenée, je n'étais encore qu'une enfant et ils m'ont gardée, car je plaisais à Gunnar.

— Tu lui plais... tu veux dire...

— Il me prend quand il veut. Sois sur tes gardes...

Gunnar était, comme tous les hommes présents, d'une taille impressionnante. Les Vikings n'avaient rien à envier à leurs descendants

modernes. Je trouvais même qu'ils avaient un physique parfait. Ils portaient tous les cheveux longs et la barbe, certains étaient blonds, d'autres châains et sous leur chemise de lin, on pouvait deviner une musculature imposante. Seul Veland avait la barbe et les cheveux gris, signe d'un âge avancé. Astrid, sa femme, était très belle et semblait beaucoup plus jeune que son époux avec une chevelure blond vénitien qu'elle relevait en chignon et cachait sous un carré de tissu noué dans la nuque. Curieusement, j'étais la seule rousse, un héritage certain de mes ancêtres irlandais.

— Et qui est la vieille femme ?

— Tout le monde l'appelle Amma. C'est la mère de Veland et la grand-mère de Varg. Elle est très âgée.

— Varg ?

— Lui... qui est arrivé avec elle, dit-elle en le désignant du menton.

Ainsi, il se prénomma Varg ! Je souris à l'idée que je l'avais confondu avec Molgar, le viking de la légende de mon enfance.

— Et toi, d'où viens-tu ? Tes habits sont bien faits, ta famille doit être riche.

Bien faits ! Évidemment, comparée au lin ou à la laine filée grossièrement et utilisée pour faire les tuniques et les pantalons que portaient les hommes et les femmes de ce village, ma chemise de coton semblait sortie tout droit d'un atelier de haute couture, avec dans son ourlet une petite étiquette « made in China ».

— Je m'appelle Élisabeth. Je viens de Germanie. Mon grand-père est un grand éleveur de chevaux.

Là, je ne mentais pas. Je tendis l'oreille pour écouter ce qui se disait entre les hommes. Tard dans la nuit, Varg était revenu avec d'autres hommes de la ville de Ribe où ils avaient fait du négoce, important pour l'approvisionnement en produits indispensables tels que le sel. Ils avaient voyagé durant plusieurs jours, passant leurs nuits parmi les loups, à la merci d'innombrables dangers.

— Comment se porte notre famille de Ribe, Varg ?

— Ils vont tous bien et te saluent mon oncle. La femme de Wulfram vient de mettre au monde son troisième fils, un vaillant petit gaillard qui passe son temps à hurler.

— Et bien, fit Astrid, les dieux ont été bons pour lui.

Veland poussa un soupir. Il savait combien sa femme était obstinément désespérée de n'avoir pu lui donner d'enfant, même si elle avait été une

excellente mère de substitution pour Varg qu'elle avait élevé comme le sien après le décès précoce de sa jeune belle-sœur. Elle avait même supplié Veland de prendre des concubines afin qu'il puisse avoir une descendance, ce qu'il avait toujours refusé de faire, en regard des sentiments très forts qu'il éprouvait pour celle qui partageait sa vie depuis de longues années. D'ailleurs, il était entouré de neveux et de nièces qui le comblaient de bonheur. Bientôt, Varg, le plus jeune d'entre eux, allait prendre épouse. Et puis, il y avait Haldor, son frère, dont la venue imminente de l'enfant de sa jeune épousée, Kirsten, allait bientôt combler les désirs maternels inassouvis de sa tendre Astrid. Elle oubliera vite, se dit-il en la regardant avec tendresse.

— On rapporte des choses au sujet du roi Harald.

L'attention de Veland se porta à nouveau sur son neveu.

— Quelles choses ?

— Il y aurait beaucoup de conflits entre les jarls autour du roi, tous en quête de pouvoir. Harald semble avoir perdu le respect des différents clans. Il y aurait même des mésententes au sein de sa propre famille. Il se préparerait à monter une armée à Fyrkat.

— Il se prépare à une guerre des clans ?

— Il semblerait qu'il veuille délaisser Odin et nos dieux pour s'allier au dieu des hommes du sud. N'est-ce pas déjà cela qui avait amené mon père à partir se battre ?

— Oui. Heureusement, le roi Siegfried avait su ramener et maintenir la paix. Il va falloir être sur nos gardes et nous allons devoir devancer la date de ton mariage.

— Mais les fiançailles n'ont pas encore eu lieu ?

— Et bien, nous nous en passerons. Erin est ta promise depuis sa naissance, à quoi bon des fiançailles. Je vais envoyer un émissaire dès demain et tu seras marié avant la prochaine lune noire. Si nous devons nous battre, autant nous allier le clan de Gunwald.

Après le repas, les hommes se préparèrent à leur travail de la journée. Fridr, la période de paix, tirait à sa fin.

Que va bien pouvoir nous apporter l'avenir ? se disait Varg. Sa famille était de noble lignage et leur clan possédait d'importantes terres dans cette partie ouest du fjord, sur lesquelles ils cultivaient et élevaient leur bétail et y exploitaient le fer des tourbières qui leur permettait de forger, entre autres, des armes. Nul doute que le jarl d'Aarbus allait

vouloir s'approprier le contrôle de ce minerai, surtout en sachant que Veland soutenait le roi Harald.

Varg n'avait pas peur, il savait se battre. Loyal envers ses ancêtres, il était le maillon d'une chaîne qu'il se devait de protéger. Personne n'avait le droit de toucher à son clan ou à sa famille. Varg avait été entraîné à la guerre depuis son plus jeune âge et était prêt à donner sa vie pour les protéger, mais il s'inquiétait pour sa grand-mère qui avançait en âge et pour les autres femmes du village. Si les rumeurs étaient vraies, des guerres intestines de pouvoir allaient bientôt déchirer son pays et la terre et les rivières se teinteraient alors de rouge, amenant la peur, la famine et la désolation. Il se releva et finit de croiser les bandes de tissus autour de ses braies depuis les chevilles jusqu'aux genoux, enfila ses bottines de laine et ferma sa ceinture sur sa tunique. Pour le moment, ce n'était que des rumeurs et le roi Harald était un homme intelligent.

Anwen eut soudain un sursaut.

Varg se tenait là, silencieux, nous épiant probablement depuis un certain temps. Il fit un signe de tête à l'esclave qui se leva aussitôt et disparut de notre vue. Il s'approcha de moi, ne me quittant pas des yeux. Je sentais qu'il se méfiait de moi, la femme arrivée de nulle part tout comme la première fois, hormis le fait que je portais à présent des habits qui ressemblaient en apparence aux siens. J'eus un mouvement de recul, car je ne savais pas à quoi m'attendre de sa part.

— Je vois que tu ne connais pas nos règles. En tant qu'esclave, tu ne peux toucher un membre de la famille sans son autorisation.

Je compris qu'il faisait allusion à l'incident avec sa grand-mère.

— Je voulais juste aider, rien de plus. Je ne savais pas.

— Mmm.

Il vit le petit bol vide entre mes mains.

— Tu devrais te nourrir rødt hår, sinon tu ressembleras bientôt à un killing tombé du nid. Le travail ne manque pas et il te faudra des forces si tu veux survivre jusqu'à l'hiver, puis il se retourna et me laissa seule avant que je n'aie le temps de rétorquer.

Quoi ? Il me comparait à un oisillon ! Je tapai du pied et regrettai de n'avoir pu lui décocher une remarque acerbe. L'hiver ? Je serai partie d'ici là !

Veland donna le signal du départ à peine quelques instants plus tard et la maison se vida dans un brouhaha. Après le départ des hommes, Kirsten s'éclipsa dans l'une des chambres tandis qu'Astrid me mit au courant des

tâches quotidiennes. Elle m'expliqua et me montra où se trouvaient les aliments : épices, farine, sel. Tout était parfaitement rangé.

— Qu'est-ce donc ?

Astrid tenait entre ses mains une grosse boule noire.

— Du sapo. Un pain pour laver.

— Laver ?

— Oui le corps et les habits.

— Du savon.

— Fabriqué à base de suif de chèvre et de cendres de hêtres. Varg et Olaf ont dû échanger plusieurs peaux pour ce pain. Si nous nous en frottons trop longtemps les cheveux, ils deviennent rouges comme les tiens, fit Astrid en souriant.

— Je ne comprenais pas pourquoi j'étais la seule aux cheveux rouges.

— Les peuples du sud se frottent les cheveux, pas nous.

Ainsi, contrairement aux idées véhiculées, tous les vikings n'étaient pas roux ! Moi qui pensais passer inaperçue, je faisais dorénavant tache au milieu de tous ces gens.

— Erik le rouge était roux lui aussi et il était un grand explorateur. C'est lui qui a colonisé le Groenland.

— Erik qui ?

Je me rendis vite compte qu'Astrid et Anwen ne semblaient pas savoir de qui je parlais. J'allais devoir être sur mes gardes et être plus prudente dans mes propos. Il ne fallait pas que j'oublie où et à quelle époque je me trouvais !

— Tu es bien étrange et tu parles de choses que je ne comprends pas.

— Votre village, combien êtes-vous ? fis-je pour changer de sujet.

— Combien ?

— Oui... vingt, trente ?

Astrid continua à me regarder d'un air intrigué.

— Il y a beaucoup de familles ?

— Oh... et bien, il y a la maison de Thorvart, son épouse, ses filles, ses fils, la maison de Sven...

Elle se mit donc à m'énumérer les quelques maisons du village qui, en fin de compte, réunissaient la grande famille de Veland, tous apparentés de près ou de loin, ce qui, si j'avais bien compté, devait représenter un peu plus d'une soixantaine de personnes.

— Vous êtes tous parents ?

— Nous sommes tous un, unis. Nous n’existons qu’à travers la famille.

Astrid n’avait pas compris ma question, mais confirmait ce que je savais déjà sur leur peuple : il n’existait aucun individualisme dans cette société où l’on ne se définissait pas comme une personne, mais en fonction de sa famille, qui représentait la cellule de base. Leur vie était basée sur la force et le courage et entièrement dédiée à l’honneur et à leur peuple.

L’après-midi, je découvris ce qui alimentait en partie le village : un immense potager où j’eus la surprise de reconnaître maints légumes qui auraient fait le bonheur des cuisinières modernes : des panais, des betteraves, des poireaux, du chou, des oignons qui, malheureusement, poussaient tous pêle-mêle entre les mauvaises herbes.

— Les dieux ont été cléments avec nous. Nous avons eu beaucoup de soleil, ce n’est pas toujours facile ici près de la mer. Heureusement, Odin nous comble de poissons.

Nous retournâmes dans la maison. Je commençais enfin à trouver mes repères. Je me sentais bien. Tout me semblait étrangement familier et la peur, qui m’avait accompagnée depuis mon arrivée, me quitta enfin.

7.

La journée passa très vite et je vis revenir les hommes de la maisonnée en milieu d'après-midi. Le second et dernier repas de la journée se prit à l'heure où, selon moi, on approchait de l'heure du thé en Angleterre. Je m'imaginai, assise devant une tasse bouillante d'Earl Grey avec un nuage de lait et de délicieux scones, ces petits pains briochés accompagnés de toutes sortes de confitures, à la place de cette bouillie de viande que l'on me servit dans un bol de stéatite chauffé préalablement, accompagnée de quelques légumes dont je ne pus définir le goût. Les hommes mangeaient avec appétit et durant plusieurs minutes, on n'entendit plus que des bruits de mâchage, de déglutition et d'éruclation sonores. Bien que végétarienne par choix, je me forçai à manger un peu de viande et la totalité des légumes. Lorsqu'Anwen vit la viande que je laissais, elle eut un regard surpris.

— Tu ne manges pas ?

— Je n'ai pas très faim. Veux-tu le reste de ma viande ?

Anwen ne se fit pas prier et vida mon assiette.

Une fois la nuit tombée, la maison de Veland s'anima en accueillant d'autres villageois et ce furent des rires et des chants qui, noyés par l'hydromel et la bière, résonnèrent bientôt de plus en plus fort dans la campagne. Harpes et pipeaux, textes en prose, jeux d'énigmes, de dés ou de pions sur des damiers, je fus étonnée de voir à quel point la société viking était capable de se distraire. La boisson coulait à flots, servie dans des cornes de bœuf ou des mazagrans en métal. Anwen m'expliqua qu'un homme digne de ce nom se devait d'être un grand buveur, portant souvent des toasts aux ancêtres et aux dieux. Leurs seuls loisirs se résumaient à ces soirées, à la boisson et aux femmes. Le monde viking étant exempt d'une quelconque forme de puritanisme, les femmes se laissaient facilement séduire. Je vis Morab, la femme aux cheveux noirs, tourner autour de Varg comme une truie en chaleur et lorsqu'elle l'entraîna vers la pièce aux baquets, tirant la tenture derrière eux, j'eus un rictus de dégout. Le viking en ressortit peu de temps après, torse nu, levant sa coupe en rugissant comme un tigre, ses braies mal ajustées. Les hommes l'accueillirent en riant et en buvant à sa santé. Morab réapparut, les cheveux décoiffés, le sourire aux lèvres et passa devant moi en me lançant un regard de mépris pour aller se coller comme une sangsue contre le corps chaud et collant de son amant.

— Rødt hår, apporte encore à boire, hurla Varg par-delà le tintamarre.

Je m'éclipsai dans la cuisine.

— Cela va-t-il durer longtemps ?

Anwen était affairée à remplir les cruches.

— Jusqu'à ce qu'ils soient tous assez ivres.

— Et c'est ainsi tous les soirs ?

Anwen n'eut pas le temps de répondre.

— Alors ça vient ? Tout le monde a soif.

Varg se tenait derrière moi, me jaugeant du regard. Au moment où j'arrivai à sa hauteur, cruche à la main, il me barra le passage.

— Pourquoi es-tu revenue ? me murmura-t-il tout près de l'oreille. J'ai besoin de savoir.

— Je l'ai dit, je me suis enfuie de chez moi.

— De la Germanie ?

— Oui.

— Tu mens. Les vêtements que tu portais à la chute étaient trop étranges pour être ceux d'un germain.

— Nous avons une autre mode que vous.

— Et tu as un langage qui n'est pas celui d'un germain.

— Alors, prends garde, tu as peut-être raison en affirmant que je suis une sorcière. Maintenant, laisse-moi passer. Tu sens mauvais comme un étalon qui vient de se vider dans sa jument, sans parler de ton haleine que l'hydromel ne peut même pas cacher.

Anwen émit un cri de surprise. Il allait me frapper à coup sûr. Probablement qu'aucune esclave n'avait jamais osé parler ainsi à son maître. Au lieu de cela, il m'arracha la cruche des mains qui, en tombant au sol, se brisa en éclats, m'empoigna par la gorge et m'entraîna jusqu'au mur où il me plaqua. Je voyais à son regard qu'il était hors de lui. Je pouvais y lire une fureur indéfinissable.

— Lâche-moi, sale brute.

Je bredouillai, le souffle court. Mon sang brûlait dans mes veines. Je sentis ses doigts se refermer encore plus sur ma gorge. Ce sauvage allait m'étouffer. Je me débattis comme une forcenée, cherchant un moyen de lui faire lâcher prise, mais il savait que j'étais capable de me défendre et s'était placé de manière à ce que je ne puisse l'atteindre.

Puis subitement, il lâcha prise, m'empoigna par la taille et sans aucun effort, me hissa par-dessus son épaule et sortit de la maison, suivi des

acclamations des autres hommes. Je frappai de toutes mes forces avec mes poings sur son large dos et essayai de me dégager.

— Arrête de te débattre comme un poisson.

Arrivé dans l'écurie, il me jeta sans ménagement sur un monticule de paille qui amortit ma chute. J'eus à peine le temps de me retourner qu'il était sur moi, me plaquant tout contre lui.

— Tu m'as jeté un sort maudite sorcière. Pourquoi mon membre se gonfle-t-il chaque fois que je te regarde ?

— Ne me touche pas.

— Ne bouge pas et ce ne sera pas long.

Il ramena prestement mes deux mains au-dessus de ma tête pour les bloquer avec l'une des siennes. Je me débattis comme je pouvais. Les paroles d'Anwen résonnaient dans ma tête... Si seulement il pouvait bouger un petit peu, je pourrais le frapper avec ma jambe, mais il ne bougea pas et je dus encore une fois admettre que ce viking avait une force hors du commun. De sa main libre, il avait défait la corde qui retenait mon pantalon et avait réussi à le baisser assez pour lui permettre de m'écarter les cuisses.

— Écarte-toi pour que je puisse me glisser en toi.

— Jamais... Non.

— Non ? Aucune femme ne m'a jamais dit non... Mais qu'est-ce que c'est que cela ?

Sa main avait rencontré mon minuscule slip de coton et il fut surpris de ce morceau de tissu qui l'empêchait d'assouvir son besoin charnel. Il avait beau tirer dessus, il ne cédait pas.

Je remuai de toutes mes forces en essayant de dégager mes mains.

Varg savait qu'elle était capable de se battre, il avait longtemps ressenti la douleur de son coup de pied dans ses attributs lors de leur dernière lutte et il s'était attendu à ce qu'elle se défende, mais il était le plus fort et aurait bientôt raison de sa résistance. En même temps, il se dégoûtait de ce qu'il était en train de faire. Jamais il n'avait forcé aucune femme, mais son désir pour cette esclave était si fort qu'il en devenait bestial.

Il passa sa main libre sous ma chemise et prit l'un de mes seins dans la paume de sa main.

J'étais furieuse.

— Tu n'es qu'une brute puante.

Il titilla la pointe du sein qui se durcit aussitôt.

— Lorsque je serai en toi, tu ne diras plus cela.

— Et tu crois qu'avec cinq petits coups de reins, tu vas me donner du plaisir ?

— Du plaisir ? Les femmes ne sont pas éduquées pour le plaisir. Elles s'allongent et attendent que cela se passe.

— Ah oui ? Et bien dans mon monde, les femmes ont du plaisir parce que les hommes savent être tendres et patients.

— Ton monde ? Quel monde ? J'avais raison, tu ne viens pas de la Germanie. Est-ce Odin qui t'envoie ?

— Prends garde à son courroux.

Il éclata de rire, il ne craignait même pas les dieux !

— Si tu arrêtais un peu de bouger, je saurais être doux.

— Doux, toi ? Sale porc... Je plains ta future épouse.

Cette fois, c'en était trop. Elle n'avait pas arrêté de l'insulter depuis le début de la soirée. Il bougea pour retourner à l'assaut du petit morceau de tissu qui le séparait de son but. Cette esclave méritait bien une leçon.

C'était le moment que j'attendais pour libérer l'une de mes mains. Obnubilé et affairé à me débarrasser de mon slip, Varg avait relâché la pression de sa main. En un éclair, je saisis la dague qu'il portait à sa ceinture et plaçai la pointe sur son cou. Surpris, il éclata à nouveau de rire.

Décidément, cette femme était imprévisible et il aimait sa fougue.

— Tu ne voudrais pas que je dise à tout le monde que tu m'as pris de force.

Une chose que j'avais retenue de l'histoire de ce peuple était que le viol était un acte répréhensible, aussi, lorsque le rire de l'homme s'arrêta net, je sus que j'avais atteint mon but. Il lâcha mon autre main et je pus enfin me dégager. Je me remis sur pieds en un éclair, remontai et renouai mon pantalon. Il resta un moment allongé, appuyé sur son bras à sourire.

Les doutes qui l'avaient assailli en voyant la jeune fille durant le Thing et plus tard dans la maison de Veland, tellement calme et résignée sur son sort, s'étaient envolés. Elle était bien cette guerrière qui s'était battue avec lui il y a plusieurs jours.

Il se redressa, très calme, et avant même que je ne puisse esquisser un mouvement il me prit par le menton et posa délicatement ses lèvres sur ma joue, sans aucune brutalité. Un baiser d'une extrême douceur, très court, qui me prit par surprise.

— Sache que nous pouvons tout faire avec les esclaves, même les prendre par la force.

Puis il s'éloigna.

Je restai immobile un long moment après son départ, ne comprenant pas trop ce qui venait de se produire et ce n'est que lorsque je me rendis compte à quel point mes mains tremblaient et mon cœur battait fort, que je réalisai combien j'avais eu peur. Je lâchai la dague qui était restée dans ma main et qui tomba sur la terre dans un bruit sourd. J'allais devoir être extrêmement prudente, car ce viking était grand et fort et même si je savais me défendre, tôt ou tard il aurait le dessus sur moi. Je quittai l'écurie et l'air frais de la nuit me fit du bien. Je pris de nombreuses et profondes inspirations et lorsque mon cœur eut retrouvé un rythme normal, je retournai ramasser la dague que je m'empressai de cacher. Puis je me dirigeai vers la grève en suivant le bruit des vagues par un chemin qu'illuminaient des torches sur pied fabriquées dans des troncs d'arbre brut et dont les flammes dansaient au gré du vent.

Je ne comprenais pas pourquoi cet homme m'horripilait tellement. Il avait le don de m'exaspérer par ses propos et son attitude. D'ordinaire, j'étais d'un naturel avenant, profondément humaine et altruiste, même si, depuis ma récente déception amoureuse, je me méfiais un peu du sexe masculin. Idéaliste et totalement fleur bleue, j'avais placé l'élue de mon cœur sur un piédestal bien trop haut pour lui, et lorsque mes yeux avaient vu l'amère réalité, mon cœur s'était fermé à tout sentiment amoureux à force de désillusions. Je me rappelai avec un pincement au cœur comment, en revenant plus tôt que prévu d'un chantier en Roumanie, je l'avais trouvé, lui, ce cher Dieter, l'homme qui partageait ma vie et mon appartement depuis cinq ans, au lit avec Sabrina, ma meilleure amie. Il m'avait affirmé qu'il ne l'aimait pas, qu'elle ne représentait qu'une aventure d'un soir, un simple désir charnel. J'avais refusé toute explication. Ce faisant, j'avais perdu non seulement mon amoureux, mais j'avais également mis fin à une amitié de plus de vingt ans que nous pensions, Sabrina et moi, indéfectible... Les jours et les mois étaient passés depuis et quelque part, en cours de route, je m'étais perdue... J'avais perdu mes rêves, perdu mes buts, en même temps que j'avais perdu Dieter. Les dernières semaines, je les avais passées à travailler comme un automate, sans réelle conviction et sans véritable entrain. Andreas n'avait pas tort, j'avais changé...

Lorsque je retournai enfin dans la maison enfumée, ayant retrouvé calme et assurance, les visiteurs étaient partis et les hommes étaient déjà allongés sur des paillasses qu'Astrid avait sorties des bancs. Ils dormaient pour la plupart, recouverts de peaux de bête. Je manquai de foncer dans Varg qui

sortait de la cuisine. Il me toisa d'un air sombre, mais ne dit rien, puis se dirigea vers la pièce où dormait Amma. Astrid me désigna ma couche à côté d'Anwen. Je la vis se déshabiller et se glisser, nue, au côté de son mari. J'hésitai un instant puis me déshabillai à mon tour, gardant uniquement ma petite culotte de coton aux fines dentelles. La chaleur des fourrures m'enveloppa. J'étais bien et je m'endormis rapidement. À peine une heure plus tard, je fus réveillée par des bruits étranges venant du fond de la pièce, jusqu'à ce que je me rende compte qu'ils provenaient de la couche de Veland, occupé à faire son devoir conjugal. Entre les gémissements de plaisir et les ronflements sonores des autres hommes de la maisonnée, j'eus du mal à retrouver le sommeil. Découragée, je me levai, m'enveloppai dans mon immense peau, pris mes vêtements et sortis de la maison. Je me réfugiai dans l'écurie et retrouvai avec bonheur mon lit de foin sur lequel je m'endormis enfin.

8.

Anwen était une jeune fille charmante, authentique et douce, s'extasiant pour un rien sur toute chose et je m'entendis d'emblée très bien avec elle. Meticuleuse, elle se faisait un honneur de tout m'expliquer et nous nous affairions toujours ensemble de bonne humeur, aidant Astrid dans ses tâches qui étaient nombreuses. La société viking était une société patriarcale, mais la femme y jouait un rôle très important, car elle s'occupait pratiquement de tout : du ménage, de la lessive, de la nourriture, des enfants, de la fabrication de fromages et de lait caillé, mais également de tout ce qui touche au tissage, à la broderie et la tapisserie. Très respectée, elle régnait et avait autorité dans la maison, représentant le gage de solidité de cette société par son rôle d'éducatrice et gardienne des traditions.

Le troisième matin, Astrid m'envoya voir Olaf, le forgeron du village, afin de lui faire réparer un chaudron dont l'anse était brisée. Cela me permit de découvrir enfin le village qui s'étendait depuis les marais jusqu'en bordure de mer. Je comptai en tout six très grandes maisons en plus de la forge, deux autres bâtiments et un hangar à bateaux. Pas de drakkars en vue, seules quelques barques reposaient sur la grève, attachées par une corde à un poteau de bois planté dans le sable. Une rivière passait du côté ouest du village, tout près de l'écurie, probablement la continuité des chutes d'où j'étais arrivée, et l'eau potable qui alimentait le village jaillissait d'une source qui sortait de terre non loin de la place centrale où l'on m'avait amenée le premier jour.

Le village semblait désert et seules quelques femmes et enfants se détournèrent sur mon passage malgré mon salut amical. Près du pré où paissaient des moutons parmi les fleurs sauvages, je découvris une jeune fille assise sur le sol, jouant avec des cailloux. Je m'approchai lentement et m'accroupis près d'elle.

— Bonjour toi.

Elle leva vers moi un visage angélique et curieusement, je me sentis littéralement fondre devant ces grands yeux bleus en forme d'amande qui me dévisageaient sans aucune animosité. Elle devait être âgée d'une vingtaine d'années tout au plus.

— Je suis Élixa. Je vis dans la maison de Veland.

Elle ne dit rien, tendit une main et me caressa la joue. Quelle étrange émotion vint donc me troubler là ! J'éprouvai immédiatement beaucoup d'empathie à l'égard de cette personne comme si je me devais de la protéger.

— Tu es toute seule ? Quel est ton nom ?

La jeune fille fit des efforts pour articuler.

— Irrr... Irrr... Irma.

— Irma. Tu te nommes Irma ?

— Viiiie

Elle sourit. Je me rendis vite à l'évidence qu'elle semblait présenter un léger trouble d'élocution, peut-être même mental, et cela me déchira le cœur.

— Je m'en vais voir Olaf. Veux-tu venir avec moi ?

Elle hocha la tête et, en pointant son index, indiqua la direction de la forge. Puis elle se releva et se mit à me suivre silencieusement.

Olaf frappait avec une masse sur un morceau de fer qu'il venait de sortir du feu et les étincelles qui jaillissaient à chaque coup d'enclume impressionnèrent Irma qui, les yeux écarquillés, se cacha derrière moi. Je dus hausser la voix pour me faire remarquer. L'homme posa sa masse et s'avança vers nous. Je fus surprise de reconnaître en lui le jeune homme qui avait joué du pipeau le soir précédent chez Veland. Il devait probablement être du même âge que Varg, avait les cheveux d'un blond très clair avec de splendides yeux bleus, le visage couvert de traces de suie.

— Bonjour à toi, je suis Olaf.

— Je suis Élisabeth.

— Je t'ai vu chez Veland... Je vois que tu as fait la connaissance d'Irma.

— Oui. Elle jouait toute seule.

— Sa mère lui interdit de se mêler aux autres.

— Sa mère ?

— Morab.

Je sentis qu'Olaf me fixait avec curiosité.

— Ainsi c'est toi, celle dont tout le village ne cesse de parler ?

— Ah oui ? Et que disent-ils ?

— Et bien, la plupart pensent que Veland a fait une erreur en t'accueillant chez lui, que c'est le signe du désaccord entre les dieux qu'a annoncé Morab et que les malheurs vont s'abattre sur notre village. Morab a vu ton arrivée... elle a aussi vu la mort t'accompagner.

Je ne pus m'empêcher de frissonner. La mort !

— Morab. Elle voit dans le temps ?

— Elle est la guérisseuse du village et interprète les signes. Elle parle aussi aux dieux.

— Oh, je vois. Et toi, que crois-tu ?

— Je ne crois pas qu'une jeune fille aux cheveux rouges et aux yeux verts portant des vêtements de garçon soit un danger pour notre village. Tu as l'air plus inoffensive que les loups de nos forêts.

Je souris.

— Tu ne crois donc pas aux prédictions de Morab ?

— Non, mais sois prudente. Beaucoup dans ce village ont peur de toi. La peur peut rendre les gens violents.

— Je serai prudente... Tiens, Astrid demande si tu peux faire quelque chose pour son chaudron.

— Bien sûr. Ce n'est rien. Je le lui rapporterai ce soir.

En m'approchant de l'établi, je découvris toute une série de limes et de louches ainsi qu'un araire de bois avec un soc simple et droit qu'Olaf était probablement en train de réparer. Ils cultivaient donc également la terre ! Ce qui attira pourtant mon attention fut tout un assortiment de matrices en bronze de différentes formes.

— Qu'est-ce donc ?

— Des formes dans lesquelles je fais couler de l'argent ou de l'or pour les retravailler par la suite. Les bijoux sont très appréciés des femmes au marché de Ribe.

— Ribe ?

— Nous y allons à chaque pleine lune échanger des peaux, de l'ivoire de morse, de l'ambre, du bois, de la corde...

— Contre du sapo et du sel...

— Et des épices et de la soie...

Soudain, j'aperçus par-delà une porte une autre pièce dans laquelle trônait un lit en bois et en l'indiquant à Olaf, je lui demandai :

— Je peux voir ?

— Oui, bien sûr.

J'entrai dans la pièce et fus émerveillée d'y trouver une multitude de hachettes, d'égoïnes, de scies, de rabots et de tarauds, en fait tous les outils nécessaires à un bon menuisier.

— Que c'est joli !

La tête de lit était sculptée avec goût et représentait un drakkar, voile hissée, voguant dans le soleil couchant.

— Qui travaille ici ?

— Varg.

— Varg travaille le bois ? C'est lui qui a fait cela ?

— Oui. Il a fait la majorité des meubles que tu verras ici dans le village.

Je caressai de la main la lisse haute de la pièce de bois et m'imaginai Varg, assis là travaillant le bois avec la même douceur qu'il massait le dos de sa jument et cette pensée me troubla.

— C'est son lit nuptial.

Je sursautai à la voix d'Olaf et sortis de mes songes.

— Quoi ?

— Il termine cela pour son mariage.

Ah oui, le mariage après lequel j'allais être vendue.

— Bien sûr, son mariage. Et qui donc doit-il prendre pour épouse ? Morab ?

Olaf éclata de rire.

— Morab ? Non. Il ne la prend que pour le plaisir. Erin, elle, lui donnera des fils.

— Erin ?

— Elle vient du village voisin. Ce mariage va apporter la paix pour un moment.

— La paix ?

— Nous devons constamment protéger nos biens contre les autres clans. Il y a beaucoup de jalousie et de rivalité, un désir de toujours vouloir acquérir de nouvelles terres. Notre site ici en bordure de mer est aussi très convoité. Vois-tu, notre Land va bien plus loin que notre village, nous avons de la terre de culture, des forêts pour le bois, nous extrayons du fer de nos tourbières pour fabriquer des clous et des outils, mais aussi des armes pour Harald et nous fournissons le roi en bateaux.

— En bateaux ? Comment cela ? Je ne vois que de petites barques de pêche.

— Si tu vas par la grève vers le nord, tu trouveras l'endroit où nous finissons un magnifique Knörr.

— J'irai le voir, si je peux.

Se pourrait-il que ce bateau soit celui dont nous avons découvert les vestiges ?

Sur le chemin du retour, Irma m'accompagna jusqu'au pré, là même où je l'avais trouvée assise à terre, puis elle ralentit son allure. Je compris qu'elle ne me suivrait pas plus loin.

— Tu peux venir me voir quand tu veux.

Elle me sourit timidement avant de partir en courant dans la direction opposée.

Je retrouvai avec joie Anwen et Astrid qui étendaient du linge sur l'herbe fraîche.

— Olaf rapportera le chaudron ce soir.

— Bien.

Je pris une pièce de linge et l'étendit à mon tour.

— Je viens de rencontrer une bien étrange jeune fille. La fille de Morab.

Je vis Astrid et Anwen se lancer un regard, mais aucune des deux ne souffla mot.

— Quoi ?

Leur silence avait piqué ma curiosité. Astrid parla la première.

— Personne ne sait qui est son père... et on dit que Morab est comme moi.

— Comme toi ? Que veux-tu dire ?

— Elle ne peut porter la vie.

— On dit que la petite est un cadeau d'Odin, fit Anwen. Elle est arrivée une nuit où le monde grondait et où le ciel était parsemé de fils de lumières. On dit qu'elle est née d'une Ase et d'un esclave et comme son regard a vu le monde des dieux, Odin lui a enlevé le don de paroles. Morab l'a trouvée dans un tapis fait de fils d'or et d'argent et depuis ce temps, elle parle avec les dieux.

Je souris à leur naïveté. Cette Morab semblait avoir beaucoup d'imagination. Un enfant né d'une Ase et d'un esclave ! Un remake de Marie et de l'Enfant Jésus, ou de Persée, fils de Zeus et de Danaé.

9.

Le quatrième matin, je mangeais en silence dans la cuisine avec Anwen lorsque, au moment où les hommes s'apprêtèrent à partir, je pris la décision de m'avancer devant Veland. Varg me regarda, l'air sombre. Il ne m'avait plus adressé la parole depuis ce fameux soir dans l'écurie, il semblait même m'éviter ce qui, finalement, me convenait tout à fait.

— J'aimerais parler.

Veland me regarda avec surprise, probablement étonné de mon arrogance.

— Parle.

— Je demande le droit de pouvoir sortir du village.

— Sortir du village ?

— Je ne suis pas votre ennemie. Vous n'avez rien à craindre, je ne partirai pas. De toute façon où pourrais-je bien aller ? Par là, il y a la mer, là les soldats du roi Harald, là les marécages et par là, la forêt et les loups, dis-je tout en indiquant de ma main les quatre points cardinaux.

Veland regarda à tour de rôle Astrid, Varg puis les autres hommes.

— Varg, qu'en penses-tu ?

— Elle est loin de son pays. Où irait-elle ?

— C'est une esclave, elle doit travailler et aider Astrid. D'ici quelques nuits, il y aura beaucoup de monde dans notre village.

— Je fais tout ce qu'Astrid me demande.

— C'est vrai, fit cette dernière. Elle travaille bien et s'occupe même des chevaux.

— Pourquoi veux-tu sortir du village ?

— Il y a dans la forêt des plantes que j'aimerais ramasser pour aider ta mère. Je sais que ses doigts lui font mal.

La vieillesse et probablement une carence nutritionnelle n'avaient pas aidé la pauvre vieille femme qui semblait souffrir d'arthrose digitale.

— Ma mère se plaint-elle ? demanda-t-il en fixant son épouse.

— Non.

— Morab s'occupe des herbes et des plantes dans notre village, elle viendra soigner Amma.

— Ma grand-mère est comme Morab et je connais les plantes qui aident.

— Pourquoi veux-tu aider ? me demanda subitement Varg.

— Aucun être humain n'est obligé de vivre dans la souffrance. Ta grand-mère essaye de se rendre utile comme elle peut, mais chaque mouvement lui fait mal. Je l'ai observée lorsqu'elle tisse, elle s'arrête souvent pour masser ses doigts.

Varg me scruta un long moment sans dire un mot puis se tourna vers Veland.

— Laissons la faire.

D'un signe de tête, Veland donna son accord.

— Le danger est partout, surtout en ces temps troubles. Et tu es sous ma protection. Tu dois apprendre à te battre si tu dois sortir du village.

— Non, voyons c'est inutile. Il ne m'arrivera rien. Je serais stupide de prendre des risques.

— C'est un ordre. Varg t'enseignera.

Je fis un signe de la tête, trop heureuse d'avoir eu son approbation.

— Bien, je ferai ce que tu dis.

Lorsque Varg passa devant moi, je ne pus m'empêcher de lui sourire.

Je mis du cœur à l'ouvrage toute la journée, aidant Astrid à moudre de la farine d'épeautre et à préparer des pains. Je me sentais réellement à l'aise dans ce monde, comme si une partie de moi avait toujours vécu ainsi, dans la simplicité de cette vie rustique. Je réalisai enfin combien de précieux moments j'avais perdus en pleurant plutôt que de sourire, mais surtout, qu'il était toujours temps de tout recommencer, surtout quand la vie vous invitait avec chaque nouveau jour à entreprendre un nouveau défi ou à vivre une nouvelle aventure. Je me sentais enfin prête à tirer un trait sur mon passé et qui sait, peut-être que la vie allait m'offrir bien plus que ce dont je rêvais ou même que j'imaginais ?

Je me mis à chanter et fis des pas de danse dans la cuisine en entraînant Anwen avec moi qui s'esclaffa. Je me sentais libre, je me sentais ivre, je me sentais à nouveau vivre...

Astrid frappa des mains puis nous accompagna à son tour dans la danse. Kirsten était là, elle aussi. Attirée par le bruit, elle avait délaissé sa broderie pour venir nous observer depuis l'embrasure de la porte. La vie ressemblait à une valse lente qui nous emmenait vers les confins de l'infini et nous faisait tout oublier. Le temps d'un instant, nous étions les enfants de la terre, foulant le sol de nos danses, élevant nos voix vers les cieux. Je me sentais incroyablement bien, mais surtout, je me sentais protégée. Je faisais définitivement partie de ce clan.

Quelques heures plus tard, je m'engageai dans le chemin de terre qui rejoignait la forêt. Je fus de retour une heure plus tard. Je n'avais pas vu les baies que je cherchais, mais avais retrouvé l'emplacement des chutes d'eau et le sac de sport que j'avais caché derrière la pierre sous un buisson. Cela faisait plusieurs jours que je ne m'étais pas lavée. Je n'avais donc pas hésité et étais descendue dans l'eau fraîche. Quel bonheur de me débarrasser enfin de cette odeur tenace de feu, de transpiration et d'odeurs intimes qui, agréables et aphrodisiaques avec une hygiène quotidienne, pouvaient s'avérer vite très désagréables lorsqu'on ne se lavait pas. Mon sac, méticuleusement préparé, comportait tout ce dont j'avais besoin : un petit cube de savon d'Alep, le shampoing que ma Oma me préparait à base de paillettes de savon de Marseille auxquelles elle rajoutait du miel et de l'huile d'olive, une brosse à dents et du dentifrice. Et bien sûr, je n'avais pas oublié mon stock de petites culottes. Finalement, tout se passait au mieux et l'autorisation de Veland de sortir de l'enceinte du village allait me permettre de me mettre enfin au travail : prendre quotidiennement des notes, faire quelques croquis et comble du bonheur, écouter un peu de musique, la charge de mon iPhone étant complète. Pourtant au moment où j'avais voulu mettre mes écouteurs, j'avais soudain réalisé que la musique de la nature elle-même était tout autour de moi. Je m'étais allongée au soleil le temps que sa douce chaleur sèche ma peau, fermant les yeux. La chute d'eau et le chant des oiseaux nichés dans les arbres m'offraient une composition des plus merveilleuses et des plus relaxantes. Je me sentais légère et sereine. Comme je ne désirais nullement éveiller des soupçons, je ne m'étais pas attardée, m'étais rhabillée prestement et avais glissé mon téléphone portable dans l'une des poches de mon pantalon. J'allais prendre des risques, mais quelques photos discrètes m'aideraient grandement pour une éventuelle présentation.

À mon retour, je trouvai Amma assise devant le métier à tisser. Elle faisait inlassablement courir la navette permettant de passer le fil de trame sur les autres fils, avant de le tasser avec un peigne de bois. La grosse étoffe de bure commençait à prendre forme. Tirée de la laine du mouton, elle était chaude, imperméable et très résistante. Elle était le plus souvent de couleur marron ou beige, mais pouvait également, aux dires d'Anwen, se colorer au moyen d'herbes ou de coquillages que l'on écrasait et dont on pouvait ainsi faire diverses teintures. Le tissage représentait l'activité principale des femmes vikings en dehors des tâches domestiques, car il fournissait le linge

de toute la famille.

Le soleil était encore chaud malgré le vent constamment présent.

— Amma ? Je vais sortir un peu au soleil. Veux-tu venir avec moi ? Cela te fera du bien.

Je ne m'étais toujours pas habituée à l'air enfumé de la hutte.

La vieille femme sembla réfléchir un instant.

— Je ne connais pas cette voix. Qui es-tu ?

Je réalisai alors que, non seulement la vieille femme souffrait d'arthrose, mais semblait également avoir perdu l'usage presque complet de la vue.

— Je suis Élisabeth.

— Es-tu la rødt hår dont tout le monde parle ? Et que mon fils a pris dans sa maison ?

— Oui. Prends ma main... si tu m'autorises. Je vais te guider.

Amma me tendit la main sans aucune hésitation et je la guidai ainsi à l'extérieur de la maison vers une souche d'arbre au bord de l'immense pré où broutaient plusieurs chevaux. Je reconnus la jument blanche de Varg qui, par sa taille, dépassait largement les poneys. Varg s'occupait toujours lui-même de son cheval, aussi lorsque j'amenais les poneys au pré chaque matin avant le premier repas, la jument y galopait déjà et nous accueillait toujours avec un hennissement de bienvenue.

— Voilà, tu peux t'asseoir ici, le soleil est encore chaud.

— Pourquoi t'occupes-tu de moi ? Je suis une vieille femme.

— J'ai fini mes tâches et un peu de repos et de soleil nous feront du bien à toutes les deux. Dis-moi, Amma, la jument blanche, là-bas...

Je m'assis à ses pieds sur l'herbe chaude.

— La jument de Varg ?

— Oui, elle est très différente des autres chevaux.

Je la regardai avec admiration galoper fièrement. D'après le port de sa queue, elle pouvait avoir du sang arabe bien que sa tête n'ait pas ce chanfrein concave si particulier à cette race.

— Le père de Varg a ramené le père d'Aïda d'un pays lointain du sud où il fait très chaud et où les arbres ne ressemblent à aucun de ceux que l'on voit ici.

Je réfléchis rapidement.

— Était-ce le Portugal ?

— Je ne sais pas, je ne connais pas le nom de ce pays.

Le Portugal bien sûr ! Les raids vikings étaient descendus bien plus loin que la France et l'Angleterre. À bien y penser, cette jument avait les traits caractéristiques de la race lusitanienne si fortement influencée par le Barbe d'Afrique du Nord, ce qui lui donnait ces lignes élancées, une tête bien proportionnée avec un front légèrement bombé. Mon grand-père disait de ces chevaux qu'ils avaient un caractère vif et noble, mais qu'ils pouvaient également se révéler très dociles et maniables, capables d'une grande concentration et excellents pour les exercices de Haute École. Quel plaisir ce serait de pouvoir travailler avec elle !

— Elle est magnifique. Quel est son nom déjà ?

— Varg lui a donné le nom d'Aïda.

Aïda, tout comme l'opéra de Verdi.

Amma eut un moment d'hésitation puis continua.

— Varg m'a parlé de toi.

— Ah oui ?

— Il est fort et courageux, vaillant comme son père, fier et arrogant quelquefois, mais il a aussi la sensibilité et la bienveillance de sa mère.

— Pourquoi me dis-tu cela ? Il ne me parle pas et me regarde à peine.

— Ne te ferme pas à lui. Il m'a dit qu'il s'était mis en colère contre toi.

— Il t'a parlé de ce...

— Varg me parle beaucoup. Il m'a aussi dit que, même si tu le méritais, il regrettait son geste.

— C'était de ma faute. Ce que je lui ai dit n'était pas très gentil.

Je fus subitement gênée et surprise que le viking ait parlé de l'incident de l'écurie avec sa grand-mère et me relevant, m'avançai vers le pré, comme pour cacher la rougeur qui venait d'empourprer mes joues au souvenir de son baiser furtif.

— Aïda.

La jument leva la tête à l'appel de son nom, mais se remit aussitôt à brouter l'herbe savoureuse.

— Aïda, viens. Viens me voir.

Je tendis ma main faisant mine d'offrir quelque chose. Aïda, intéressée et intriguée, commença à se rapprocher, un peu méfiante. Subitement, elle fut attirée par des éclats de voix qui montaient depuis le chemin et hennit bruyamment pour s'en aller, trotinant, à l'autre bout du pré. Plusieurs hommes revenaient de la pêche, portant sur leurs épaules des bâtons de bois sur lesquels étaient empalés des poissons. Parmi eux, Varg, que la jument

avait immédiatement reconnu. Cela me fit penser à mon grand-père et à ce qu'il disait au sujet de Madison et de moi. Varg et Aïda semblaient, eux aussi, connectés par un lien invisible.

10.

Varg avait vu de loin l'esclave et Amma, puis avait sifflé sa jument qui était aussitôt venue à sa rencontre. Il rejoignit rapidement les deux femmes. Aïda ralentit et s'arrêta à quelques pas d'eux, attendant le signal de son maître pour s'approcher.

— Ton cheval est très sauvage.

C'était la première fois que je lui adressais la parole volontairement.

— Elle est prudente... Amma, que fais-tu ici ?

— Rødt hår m'a proposé de m'asseoir au soleil et je dois dire que j'apprécie beaucoup. Cette chaleur sur ma peau, le vent qui apporte l'odeur de la forêt, cela faisait longtemps.

Varg se tourna vers la jeune femme, surpris de cette sollicitude. Depuis quand une esclave se souciait-elle du bien-être de ses maîtres ? Décidément, cette femme était étrange ! Déjà, sa demande du matin l'avait surpris, tout comme le sourire qui était apparu sur son visage pour le remercier et qui lui avait réchauffé le cœur. Malgré les dires de Morab, il était persuadé qu'elle n'était pas venue dans le but de faire du tort à sa famille et à son village. Il se rapprocha d'elle. Il y avait encore cette odeur de fleurs dans ses cheveux. Comment faisait-elle ? Il n'avait jamais connu aucune femme qui sentait comme elle.

Je le sentis tout près de moi, mais n'osai lever la tête pour le regarder. Soudain, il me prit la main d'un geste lent. Surprise, j'eus un mouvement de recul.

Varg lut l'étonnement et un semblant de crainte dans les yeux de la jeune femme l'espace d'un instant.

— Tu es aussi vive qu'une louve prête à défendre ses petits. As-tu peur de moi ? Pourtant tu es capable de te battre comme un homme, telle une Valkyrie.

— Tu m'honores en me prenant pour une Valkyrie, mais je ne suis rien de tel et non, je n'ai pas peur, j'ai juste été surprise.

— Je ne voulais pas t'effrayer ni t'offenser.

Il n'avait pas lâché ma main et je sentais une douce chaleur envahir tout mon corps. Je me détendis et levai les yeux vers lui.

— Je voulais te dire... pour l'autre soir.

Ses yeux sombres avaient plongé dans ceux de la jeune femme, attendant la suite. Il remarqua que le vert de ses yeux s'était teinté d'or sous les rayons du soleil.

— Je tiens à m’excuser, j’ai tout fait pour te provoquer. Tout a été de ma faute.

Elle utilisait encore de ces mots qu’il ne comprenait pas.

— Excuser ?

— Peux-tu m’accorder ton pardon ?

— Je le ferai si tu me dis pourquoi tu es revenue, pourquoi lorsque tu es près de moi, mon cœur bat plus vite, pourquoi lorsque je me plonge dans le vert de tes yeux, j’ai l’impression d’y perdre mon âme.

Je me sentis cette fois-ci rougir jusqu’au bout des oreilles et baissai les yeux.

— Tu baisses les yeux ? Est-ce que dans ton monde les hommes parlent différemment ?

— Non... non, ce n’est pas cela. Je suis encore une fois honorée que tu me dises cela, mais je ne suis qu’une esclave et tu me connais si peu.

— Alors, apprend-moi. Permets-moi de te connaître.

J’hésitai un instant. Tout allait trop vite et je n’étais pas certaine de pouvoir lui faire confiance.

— Un jour... Peut-être.

Il la regarda longtemps sans rien dire. Elle semblait sincère et exempte de toute malice. Il présenta alors la paume de sa main à Aïda qui la renifla, attentive aux mots que l’homme lui chuchotait et que la jeune femme ne comprit pas.

— Tu peux la toucher à présent, elle sait désormais que tu ne lui veux aucun mal.

— Jamais je ne lui ferai le moindre mal, tu as ma parole.

— Je le sais. Je vais aller porter les poissons à Astrid. Amma, je reviens et nous irons ensemble sentir la forêt.

Était-ce une marque de confiance qu’il venait de me donner en me permettant de m’approcher de son cheval ?

La jument n’avait pas bougé et lorsque je passai ma main tout doucement sur son encolure, elle se laissa faire et sembla même un instant fermer les yeux. Je ne pus résister. J’enjambai la clôture et me collai contre son cou, cachant mon visage tout contre elle en lui chuchotant des mots doux. Puis je partis à courir en l’appelant.

— Aïda... Aïda.

Après quelques secondes d’hésitation, la jument se prit au jeu et trotta derrière moi.

Ce fut un ballet de rires, de triple galop, de ruades, de course folle qui parvint aux oreilles d'Amma qui se mit à sourire, imaginant la scène qui devait se dérouler sous ses yeux éteints. Elle se laissa aller à ses souvenirs et se remémora une autre scène, celle d'une petite fille aux nattes blondes courant après des papillons dans l'immensité colorée d'un champ de fleurs sauvages. Son rire joyeux se confondit avec celui de la jeune femme.

— Que se passe-t-il donc ? Est-ce Amma qui rit ainsi ? demanda Astrid à son neveu, lequel avait déposé les poissons sur la table de la cuisine.

Ils se rapprochèrent tous les deux de la fenêtre et sourirent ensemble à la vue de la vieille femme qui riait et battait des mains, encourageant l'esclave qui prenait un plaisir enfantin à jouer avec Aïda. Astrid remarqua que le regard de son neveu s'attardait sur la jeune femme.

— As-tu hâte de te marier Varg ?

Il mit du temps à se détourner de la fenêtre.

— N'est-ce pas ma destinée de me lier à Erin ? C'était le vœu de mon père et cela va nous permettre de nous allier le clan de Gunwald.

— Oui, bien sûr, et le code moral veut

— ... que chaque homme se marie et fasse des enfants, finit-il.

— Tu pourras toujours la prendre comme concubine.

— Mais de qui parles-tu ?

— De l'esclave, celle sur laquelle tu ne cesses de poser tes yeux. Tu ne lui parles jamais, mais à chaque fois je vois ton regard la chercher.

Varg sourit. Sa tante avait ce don de remarquer les choses avant quiconque.

— Elle ne restera pas, je le sais. Elle est différente de nous.

Il ne laissa pas le temps à Astrid de rétorquer et sortit rejoindre sa grand-mère. Il regarda la jeune femme les rejoindre en courant et sauter sans peine par-dessus la clôture. Elle avait le souffle court et son visage avait pris de la couleur, mais surtout elle souriait. Jamais il n'avait vu un tel sourire, jamais il n'avait vu des dents aussi blanches. Il pourrait bien se frotter les dents dix fois par jour avec de l'os de seiche écrasé, jamais il n'arriverait à un tel résultat. Il la regarda longuement, son esprit ailleurs. En fait, il était troublé, car il ne comprenait pas ces émotions qu'elle faisait monter en lui.

— Tu as fatigué mon cheval.

— Aïda est très résistante et ce n'était qu'un jeu. Je suis plus essoufflée qu'elle.

Pendant que Varg aidait sa grand-mère à se lever, je rejoignis Astrid et Anwen qui étaient en train de saler les poissons évidés et pris un panier tressé au passage.

— Amma et Varg vont dans la forêt. Si vous n'avez pas besoin de mon aide, je vais les accompagner. Peut-être vais-je trouver des fruits pour le repas ?

Astrid acquiesça d'un signe de la tête. Amma et Varg s'étaient déjà éloignés et je dus courir pour les rejoindre.

— Je viens avec vous.

Ils prirent un petit chemin partant du pré. Amma donnait le bras à Varg, s'arrêtant souvent, humant l'air. Soutenue et guidée, elle marchait d'un pas alerte. Je les laissai sur le chemin pour m'engouffrer dans le sous-bois à la recherche de petits fruits. Je ne savais pas ce que j'allais pouvoir trouver, aussi j'émis un cri de joie en découvrant un massif de framboises sauvages. L'air embaumait de cette odeur si particulière, un mélange suave de champignons, de mousse et de lichen. Je pris de profondes inspirations. Enfant, je passais des heures à me promener avec ma grand-mère afin de ramasser les plantes que celle-ci utilisait tout au long de l'année pour soigner toutes les affections de la famille et qui se retrouvaient en décoction, en tisane ou en baume dans la pharmacie familiale. C'est elle aussi qui m'avait enseigné le respect envers la terre et les créatures qui y vivent. « Respecte la terre et tu y vivras alors en toute sécurité » était son adage favori. De par mon travail, j'étais moi aussi très soucieuse de l'environnement et déplorais l'impact néfaste de la société moderne sur la nature. Je me battais contre le gaspillage alimentaire, avais participé à une marche silencieuse à Madrid pour l'abolition des corridas, une tradition vieille de plus de mille ans que je jugeais terriblement barbare. J'avais aussi à cœur la sauvegarde des lévriers espagnols, ces fameux galgos qui, lorsqu'ils n'avaient plus les qualités requises pour chasser, étaient abandonnés, brûlés vifs, traînés à l'arrière de véhicules roulants, pendus ou tués par leurs propriétaires tout à fait légalement. L'Espagne a toujours refusé de ratifier et de signer la convention européenne pour la protection des animaux de compagnie datant de 1987.

Varg était très proche de sa grand-mère et profitait dès qu'il le pouvait de chaque instant avec elle. Elle était son lien le plus fort et le plus précieux avec ses parents, sa mère tout d'abord, qu'il avait connue si peu de temps et dont le souvenir s'était peu à peu éteint à sa mémoire, et son père, disparu l'année où il était devenu un homme. Elle n'était

jamais à court d'histoires à lui raconter sur eux et il les sentait ainsi toujours vivants, à leur manière, constamment près de lui. Tout en guidant la vieille femme sur le chemin de terre, il suivit du regard l'esclave qui s'enfonçait dans le sous-bois. Quelle femme forte, déterminée et courageuse. Il l'avait admirée lorsqu'elle avait défriché durant toute une journée le potager envahi par les mauvaises herbes, lorsqu'en sueur, les mains pleines de terre, elle s'était relevée pour contempler son œuvre, un sourire aux lèvres. Admirée aussi lorsqu'elle avait défié Veland pour lui demander l'autorisation de quitter le village. Il aimait ses yeux verts, sa petite bouche rose, les taches sur son nez et sur ses pommettes, les doigts longs et fins de cette main qu'il avait tenue et qui ensuite avait caressé d'un geste lent et extrêmement doux l'encolure de sa jument.

— Rødt hår. Ne va pas trop loin.

— Je vous suis, n'ayez crainte.

Amma esquissa un sourire.

— Sa voix est douce comme le miel. Cette femme aurait-elle touché ton cœur Varg ?

— Elle vit dans notre maison, je suis responsable d'elle.

— Oui, bien sûr. As-tu hâte de te lier à Erin ?

— Astrid m'a demandé la même chose.

— Tu n'en parles jamais et le jour s'en vient.

— Je me lierai à Erin pour respecter la parole donnée par mon père. Je me souviens à peine d'elle, la dernière fois que je l'ai vue, elle n'était encore qu'un bébé vagissant et moi un jeune garçon.

— Tu aurais pu accompagner Veland lorsqu'il est allé conclure votre union. Tu ne l'as pas fait. Pourquoi ? Tu aurais pu ainsi voir ta promesse.

— J'aurai tout le reste de ma vie pour la regarder.

— Ta voix exprime de la lassitude et de l'exaspération.

— J'aurais préféré pouvoir choisir ma promesse, apprendre à la connaître pour qu'elle éveille en moi le même désir et le même sentiment qui a uni mes parents.

— Sois patient. Le destin agit toujours au mieux, il t'amènera là où tu dois aller et si ce chemin doit te conduire vers le cœur d'Erin, et bien tu seras alors un homme heureux.

Il aurait voulu y croire, tellement... Au moment où il voulut répondre à sa grand-mère, Élixa réapparut devant eux.

— Regardez ce que j'ai trouvé ! De délicieuses framboises.

Elle avait le visage éclatant comme une enfant venant de découvrir un trésor inestimable et Varg ne put s'empêcher de sourire. Ah, que ne donnerait-il en cet instant pour pouvoir rompre ses vœux !

Le même soir, toute la maisonnée fut ravie de manger en dessert des framboises sauvages avec du miel.

11.

Je galopais sur la plage, les cheveux au vent, sentant sous mes jambes bouger tous les muscles d'Aïda. Elle était rapide, contente de pouvoir enfin se défouler. Quel plaisir de pouvoir galoper ainsi toutes les deux sans risque et à un rythme soutenu...

Je sursautai, dérangée dans mon rêve par des éclats de voix qui montaient depuis l'écurie jusqu'au grenier à foin où je dormais. Je ne comprenais pas ce qui se disait, mais reconnut la voix de Varg qui semblait parler durement. Une voix grave de femme l'interrompait souvent. Je me faufilai jusqu'à l'ouverture dans le plancher, là où reposait l'échelle, et vit une épaisse tresse noire sur une cape. Morab !

— Mais tu ne peux pas faire cela... Cela fait trop longtemps.

Morab semblait désespérée. Je m'en voulais de les épier et me mis à reculer lorsqu'elle continua :

— C'est elle, la Rødt hår, c'est à cause d'elle que tu te détournes de moi ?

Elle parlait de moi ! Cette fois, je tendis l'oreille.

— Tu crois que je ne vois rien. Tu ne me touches plus depuis qu'elle est arrivée, tu ne viens même plus me voir.

— Ce n'est pas la Rødt hår. Cette femme ne m'est rien.

— Je ne te crois pas. J'ai vu ton regard lorsqu'Olaf est parti avec elle la nuit dernière.

La nuit dernière, Olaf m'avait accompagnée jusqu'à l'écurie, surpris d'apprendre que je dormais là plutôt que dans la maison. Nous avions parlé longtemps, éclairés par la lumière dispensée par une petite lampe à huile de forme conique accrochée à la stalle d'Aïda. Il m'avait parlé de son travail, de ses aspirations malgré le fait qu'il vivait, comme tous ses semblables, au jour le jour, conscient que son peuple pouvait disparaître n'importe quand selon que le clan soit favorisé par le destin ou non. J'avais trouvé cela effrayant. Il m'avait expliqué que le viking ne choisissait pas qui il était, mais qu'il lui appartenait d'accepter son destin et de l'assumer. Il n'agissait alors plus comme une victime, mais comme un artisan de ce destin, seul juge de la valeur de ses actes. Ils avaient également une idée très positive de la mort. Les guerriers morts au combat étaient admis au Valhalla, où ils pouvaient guerroyer et festoyer éternellement aux côtés d'Odin et de ses guerrières, les Valkyries.

J'avais aimé notre conversation et nous nous étions quittés tard dans la nuit. Je ne savais pas qu'il n'était pas retourné auprès des autres, je n'avais pas remarqué non plus un quelconque regard de Varg sur moi.

Varg s'impatiait.

— Tu sembles oublier que je vais bientôt prendre épouse.

— Qu'est-ce que cela change ? Tu m'as fait une promesse.

— Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas ? Prends garde Varg, les dieux sont avec moi.

Je vis le viking s'empourprer, attraper la natte de la femme et tirer fermement dessus pour lui faire relever la tête. Il s'était rapproché d'elle et son regard s'était plongé dans le sien. Il semblait furieux.

— Ne me menace pas, femme. La paillasse que nous avons partagée ne te donne aucun droit sur moi.

— Tu es à moi, tu es à moi depuis que tu es devenu un homme.

— Non je ne t'appartiens pas. Jamais ! Sache que tu n'as aucun pouvoir sur moi et que je n'ai pas la faiblesse de mon père.

J'avais l'impression que Morab allait se liquéfier, mais elle se reprit rapidement et se mit à crier hystériquement tout en frappant Varg de toutes ses forces. Je ne voulais pas assister à tout cela et me retournai sur le dos pour ne plus les voir et surtout ne plus les entendre. Je mis mes mains sur mes oreilles et fermai les yeux. Je n'avais qu'une hâte : qu'ils s'en aillent. Au bout de quelques instants, je dégageai mes oreilles. Plus aucun son ne parvenait d'en bas. S'étaient-ils entretués ? Et qu'est-ce que le père de Varg venait faire dans toute cette histoire ? Je n'aimais pas Morab. C'était plus fort que moi, c'était... viscéral. Peut-être parce que sa chevelure noire m'en rappelait une autre, celle de Renata Schreiber, mon chef de secteur.

Je descendis l'échelle sans faire de bruit. Varg était toujours là, il était seul et me tournait le dos, occupé à passer une brosse de crin sur le corps d'Aïda comme si la scène avec Morab ne s'était jamais produite.

— Bonjour.

Il se retourna et je vis que sa joue gauche présentait des traces de griffures. Il me dévisagea froidement.

— Varg, tu as du sang, là.

Il passa sa main sur sa joue puis regarda ses doigts rouges.

— Ce n'est rien. Que fais-tu ici ?

— Je... Je dors là-haut.

— Tu dors ici ? Depuis quand ?

— La fumée me fait tousser et... Varg, je vous ai entendus. Je ne voulais pas, mais...

Il confectionna un licol autour de la tête d'Aïda et lorsqu'il eut fini, me tendit la corde.

— Tu peux l'emmener.

— Je suis désolée.

— Mmm... Cela ne te concerne pas.

— Tu as raison. Viens ma belle, dis-je à l'égard d'Aïda.

La jument frotta sa tête contre mon bras comme pour me rassurer et me suivit calmement jusqu'au pré. Je revins chercher les autres poneys que Varg avait préparés. Aucun de nous deux ne parlait, lui, l'air renfrogné, semblait avoir du mal à accuser le coup, moi, gênée de mon indiscretion bien involontaire, n'osais le regarder.

Alors que nous marchions ensemble vers la maison, il me prit le bras pour m'arrêter.

— Tu as toujours ma dague ?

— Oui.

Il me tendit son fourreau.

— Tiens, sois sur tes gardes.

Je ne comprenais pas. Devais-je me méfier de Morab ? Il avait pourtant nié avoir un intérêt quelconque pour moi ! Elle n'avait donc aucune raison de m'en vouloir.

— Morab ne me fait pas peur et je sais me défendre. À voir ton visage, je crois que c'est plutôt toi qui devrais être sur tes gardes.

— Elle n'osera pas. Je la connais bien, elle oubliera. Je ne pensais pas à Morab. Tu disais vouloir sortir du village. En dehors, tu n'es plus sous notre protection.

— Votre protection ? Que veux-tu dire ?

Puis il m'indiqua au loin, placées aux quatre coins cardinaux, des plates-formes, construites dans les arbres, qui surplombaient le village. Sur chacune d'elles se tenait un homme en surveillance permanente. J'avais traversé le village pour aller à la forge et jamais je n'avais remarqué ces postes de guet. C'était extrêmement ingénieux.

— Si tu veux vraiment sortir du village, ce sera à tes risques. Il y a des tensions dans le pays. Il te faudra être prudente et être capable de te battre.

— Je t'ai dit que je savais me défendre.

— Sauras-tu te battre contre des épées ou des flèches ? Contre plusieurs hommes à la fois ?

Je dus admettre qu'il commençait à me faire peur.

— À moins que ta magie ne te fasse à nouveau disparaître.

Mais de quoi parlait-il ? Je le regardai avec étonnement.

— La chute... En me relevant, tu avais disparu.

Comment lui expliquer l'inexplicable ? Il était trop tôt pour que je me livre à lui et si je le faisais, comprendrait-il seulement ? Je ne savais toujours pas si je pouvais lui faire confiance.

— J'y suis retourné et j'y ai senti ton odeur, puis une autre fois, j'y ai entendu le chant d'une femme. À chaque fois, j'étais seul.

— Mon odeur ?

— Aucune femme du village ne sent comme toi.

Mais oui, mon shampoing ! Celui que me prépare ma Oma et auquel elle rajoute de l'huile de lavandin et de romarin. J'étais dans une impasse. Mon shampoing allait me trahir.

— C'est... c'est un onguent pour les cheveux que me prépare ma grand-mère à base de plantes et de fleurs. J'en ai amené avec moi en quittant mon pays.

— Je me souviens. Ta grand-mère est comme Morab.

— Oui. Elle connaît beaucoup de plantes.

— Elle parle aussi aux dieux ?

Je souris. Oma était très croyante bien sûr. Pour elle, la nature, la terre, les plantes, le ciel, tout relevait du divin.

— Elle parle souvent à son dieu, oui.

— Elle n'en a qu'un ? J'ai entendu parler d'un dieu qui était différent. Au nom de ce dieu, les peuples plus au sud sont venus et ont voulu obliger les miens à renier Odin, Thor et tous les Ases qui nous protègent depuis toujours.

— Beaucoup de personnes sont mortes au nom de ce dieu. Malheureusement, ce sont les hommes qui interprètent à leur manière son dessein, ils s'en servent pour arriver à leurs fins.

— Arriver à leurs fins ?

— La richesse et le pouvoir, ce sont les seules choses qui mènent le monde depuis toujours non ? Votre peuple a, lui aussi, attaqué d'autres pays, a tué beaucoup de gens et a ramené des esclaves. Au nom de quoi, de qui ?

— Ils n'honoraient pas nos dieux.

— Et alors ? Parce ce que leur dieu ne se nomme pas Odin ou Thor ou je ne sais quoi ? Pourquoi leur dieu serait-il différent des vôtres ? As-tu seulement pensé à Anwen, cette pauvre fille que vous avez arrachée à sa famille alors qu'elle n'était encore qu'une enfant ?

— Ma famille s'occupera d'elle jusqu'à sa mort. Elle est bien traitée et elle ne se plaint pas.

— Sa famille lui manque. Tu peux comprendre cela non ?

— Elle a Gunnar.

— Gunnar ? Pouah ! Pas de tendresse, pas d'amour, drôle de vie !

— C'est une esclave.

— Non, ce n'est pas qu'une esclave ! C'est avant tout une femme et elle a droit au respect.

J'avais élevé la voix bien malgré moi. Varg me regardait, un sourire non dissimulé au coin des lèvres.

— Tu es en colère. Tu élèves la voix et tes oreilles sont rouges.

Bon sang, cet homme venait me chercher dans mes derniers retranchements !

— Oui, je suis en colère et alors ?

— Anwen ne s'est jamais refusée à Gunnar.

— Tu l'as regardée ? Elle est toute petite à côté d'un géant. Que pourrait-elle faire ?

— Se défendre. Tu l'as bien fait, toi !

Élisa ! Reprends tes esprits. Cette conversation va trop loin. Je pris une profonde inspiration avant de lui répondre.

— Je ne suis pas comme Anwen.

J'accélérai le pas, entrai la première dans la maison et pris aussitôt la direction de la cuisine. Anwen se tenait déjà prête, le baquet en main, pour la toilette du matin.

— Bon matin Anwen. Commence par Varg, tu veux bien.

Elle ne comprit pas, mais fit ce que je lui demandais. Je ne voulais surtout pas qu'en s'aspergeant le visage griffé avec de l'eau souillée, il ne succombe à une septicémie. Il se frotta la joue pour enlever les traces de sang et en relevant la tête, je vis qu'il adressa un sourire à Anwen comme pour la remercier. Y aurait-il une once de compassion dans cet homme ? Je me rappelai avec quelle douceur dans la voix il avait parlé à sa jument et les mots d'Amma à son sujet. Se cacherait-il un cœur tendre derrière ce masque austère de guerrier ?

La famille ne se fit pas prier pour se moquer ouvertement de Varg. Apparemment, les querelles entre lui et Morab étaient fréquentes, car ils avaient immédiatement deviné d'où lui venait cette longue marque sur sa joue. Varg resta silencieux et impassible.

Quant à moi, j'eus droit à une belle surprise le soir en arrivant à l'écurie. Quelqu'un avait déposé une paillasse de plumes à l'endroit même où je dormais.

12.

Ma première leçon d'armes eut lieu le surlendemain matin. Varg m'emmena dans une petite clairière non loin de la limite sud du village, en arrière de la forge. Je pouvais entendre au loin Olaf battre le fer. Nous avions rencontré Irma en chemin, que Varg avait saluée amicalement. Il lui avait même proposé de venir nous accompagner. Contre toute attente, la jeune fille s'était blottie dans mes bras en guise de bienvenue et m'avait souri. J'en avais été agréablement surprise. Je lui avais caressé les cheveux en l'embrassant sur la joue, ce qui l'avait surprise à son tour. Depuis mon arrivée, je n'avais observé aucun signe de tendresse ou d'affection entre les membres du clan. Ils ne semblaient jamais se toucher, encore moins s'embrasser impulsivement comme je venais de le faire. Avais-je encore fait une erreur ? Je n'avais vu aucun reproche dans le regard de Varg, ce qui m'avait soulagée. J'y avais même décelé, l'espace d'un instant, une once de tendresse. Il semblait lui aussi avoir beaucoup d'affection pour Irma.

Nous avons amené avec nous tout l'arsenal d'un guerrier : épée, lance, hache, arc et flèches ainsi qu'un bouclier en bois dont le centre en fer protégeait la main. Je croulais sous le poids d'un plastron fait d'épaisses lanières de cuir attachées entre elles par de la corde, que Varg m'avait fait mettre. Il était bien trop grand pour moi et ballotait à chacun de mes pas.

Je regardais autour de moi. Cette clairière était parfaite et pendant que je rejoignais son centre, je m'imaginais là, avec Aïda, faisant des figures équestres. Il fallait que je gagne la confiance de Varg pour qu'il m'autorise à la monter.

— Varg, c'est trop lourd et j'arrive à peine à bouger. Comment veux-tu que je me défende avec ça ?

— Tu apprendras, puis il me tourna le dos pour s'habiller à son tour de cette protection de cuir.

Il m'avait tendu une épée extrêmement bien travaillée, mais tellement lourde que je dus l'empoigner avec les deux mains afin de pouvoir la soulever de terre. Jamais je ne parviendrais à me battre avec cela ! Je pris le parti de jouer au clown et, plantant l'épée dans la terre, je me mis à tourner autour en imitant le pas et le cri d'une poule. Irma éclata de rire en me voyant faire le pitre et lorsque Varg se retourna, je vis qu'il se retenait, lui aussi.

— Autant m’embrocher tout de suite. Cette épée ne me servira à rien si je me fais attaquer.

— Tu ne fais aucun effort.

— Tu veux juste t’amuser de moi et me faire paraître ridicule. Est-ce ta façon de te venger ?

— Me venger ?

— Du fait que je t’ai battu la première fois.

— C’est la surprise qui t’a permis de me battre, pas ta force. Je ne m’attendais pas à ce que tu sois une femme. Et puis, tu n’avais aucune arme.

— Je n’ai pas besoin d’armes pour me défendre. Crois-tu qu’à chaque fois que je vais sortir du village, je vais me harnacher avec cet accoutrement et traîner cette épée derrière moi juste au cas où ?

— Tu parles encore avec des mots que je ne comprends pas. Quel est donc ton secret ? Et pourquoi tiens-tu tant à sortir du village ?

— Je te l’ai dit. Amma a besoin de...

— Morab soignera très bien Amma.

Je réfléchis rapidement. C’était peut-être la chance à saisir.

— Si je te dis mon secret, me permettras-tu de m’occuper de ta jument et de la monter ?

— Aïda ? Pourquoi ?

— Je l’observe très souvent. Le pré ne lui suffit pas. Elle a besoin de galoper.

— Ce sera à elle de décider, pas à moi.

— Tu veux dire que si elle m’accepte, je pourrais m’occuper d’elle ?

— Oui. Maintenant à ton tour. Quel est ton secret ?

Je me tournai vers Irma qui me regardait d’un air interrogateur. Je pris une inspiration et me lançai.

— Je suis une déesse, la favorite d’Odin. Je suis arrivée par Bifröst. Il m’a demandé de vérifier si votre village était digne d’être sauvé du Ragnarök.

J’étais fière de mon histoire. Je vis alors Varg lever son épée et se mettre en garde. D’un geste rapide, je me défis de mon carcan de cuir et me positionnai. Il se lança sur moi en hurlant tout comme la première fois. J’esquivai de justesse l’épée qui s’abattit à côté de moi. Bien qu’il envahisse mon espace personnel, je ne voulais pas me battre avec lui. Je tendis donc mes bras, les paumes de mes mains face à lui pour lui signifier d’arrêter. Irma se mit à hurler.

— Arrête Varg, tu lui fais peur.

Je hurlai à mon tour. Il s'approcha de moi aussi rapide qu'un félin fonçant sur sa proie.

— Prouve-moi que tu es une déesse.

Je lui tendis mon bras et lui montra les veines qui descendaient vers ma main sur ma peau très claire de rousse. Cela impressionnait toujours.

— Regarde, mon sang est bleu.

D'une extrême rapidité, il prit la dague qui pendait à mon pantalon et incisa la paume de ma main. Du sang rouge vif jaillit de la blessure.

— Aïe.

— Ton sang ressemble au mien, dit-il en souriant, puis il s'entailla également la paume sans sourciller.

Irma s'était approchée et, le regardant faire, avait tendu la main à son tour. Nous nous regardâmes sans comprendre. Puis je pensai aux paroles d'Anwen au sujet d'Irma. Morab lui aurait-elle fait croire qu'elle était réellement une fille de Thor ? C'était totalement insensé. Je fis un signe de tête affirmatif à Varg qui fit une entaille dans la peau fine de la jeune fille. Elle sourit à la vue de la couleur rouge dans sa main, plaqua sa paume contre la mienne puis contre celle de Varg. Lorsqu'elle prit ensuite nos deux mains et les unit, je vis bouger ses lèvres, mais aucun son ne sortit. Que faisait-elle donc ? Astrid et Anwen avaient-elles raison à son sujet ? Nous jetait-elle un sort ? Varg plongea ses yeux dans les miens pendant que notre sang se mélangeait. Je réalisai qu'ils étaient de couleur grise, et que là, à leurs extrémités, de petites rides se formaient lorsqu'il souriait, mais ce qui me troubla le plus, ce fut l'accélération inattendue des battements de mon cœur. Nous étions désormais unis par le sang tous les trois. Quelle était donc la signification de ce rituel ? Mon esprit vira fou. J'espérai soudain qu'ils ne soient pas atteints du VIH. Non, mais j'étais folle. Quelles sottises ! Je me tenais là, en plein pays viking, faisant un pacte de sang comme dans les films américains, et je n'avais qu'une crainte, celle d'attraper le sida !

— Comment aurais-tu pu venir par Bifröst ? Il brûle sans cesse d'un feu ardent pour empêcher les géants de l'emprunter.

Il chuchotait tout près de moi, un sourire au coin des lèvres. Je ne connaissais pas cette information sur l'arc-en-ciel magique. Je réagis rapidement.

— J'ai le don de marcher sur le feu.

Irma s'était éloignée de nous, mais Varg n'avait toujours pas lâché ma main.

— Je ne sais pas qui tu es, mais ce que je ressens, là, lorsque tu es près de moi, est très étrange. J'ai vu comment tu apportes le rire et la joie et pour tout cela, je t'accorde ma confiance.

Il avait posé sa main libre sur son cœur et j'en fus émue.

— Je... Je te remercie. Sois assuré que je ne suis pas venue pour faire du mal à ton peuple ni à personne de ta famille.

Il fit un signe de tête et libéra ma main au moment où Irma revint avec des herbes qu'elle avait, semble-t-il, écrasées au préalable pour en faire une sorte de bouillie. Elle les déposa sur nos coupures, toujours le sourire aux lèvres. Elle n'avait absolument rien d'arriéré et semblait suivre les enseignements de sa mère.

Elle s'efforça alors de parler.

— Ce...ccelà va aii...aider.

Elle n'était pas débile, elle était juste bègue ! Mon petit frère avait souffert du même problème.

— Irma, et si tu chantaient ce que tu veux nous dire ?

Elle m'observa sans comprendre.

Je me mis alors à chanter une phrase.

— Tu peux tout dire en chantant, tu vois c'est très facile.

Elle baissa la tête en rougissant. Je lui pris la main comme pour l'encourager et elle se lança :

— Cela va aider à guérir et demain vous n'y verrez plus rien.

Elle avait une voix absolument splendide, très étoffée et puissante, une solide assise dans le grave et un aigu percutant. Elle se surprit elle-même d'avoir pu dire toute une phrase sans buter sur les mots et nous éclatâmes de rire tous les trois. C'était magique, cette sensation de bien-être qui m'enveloppait, nos rires qui résonnaient tout autour de nous, et voir briller de bonheur les yeux de cette jeune fille que j'avais découverte triste, jouant seule avec des cailloux, fut le plus merveilleux cadeau de ma journée.

Varg avait abandonné l'idée de m'apprendre à utiliser une épée. Ce fut Irma qui me proposa d'essayer autre chose en me tendant un arc et un carquois de cuir rempli de flèches tout en chantonnant :

— Tu verras, ce n'est pas difficile.

Et nous passâmes ainsi le reste de la matinée... Irma et Varg me montrèrent à tour de rôle comment fonctionnait un arc. Celui que j'allais utiliser était en bois d'if, souple à souhait. Puis Varg m'expliqua l'usage des différentes pointes de flèche : certaines étaient pour le gibier, d'autres pour

la chasse, d'autres encore pour la guerre. Irma me montra comment tenir un arc puis me le tendit. À le tenir ainsi à bout de bras, j'eus une impression troublante et indéchiffrable, comme si ce geste ne m'était pas inconnu. Je plaçai d'instinct mes doigts sur la corde et l'autre main dans la poignée de l'arc, le mettant ainsi en légère tension. Après avoir mis en place une flèche, j'alignai mon avant-bras sur elle, reculant le bras, puis tendis la corde pour placer doucement la flèche et l'arc au niveau de la cible que Varg m'avait indiquée et que je ne quittais pas des yeux. Enfin, je lâchai la corde et la flèche s'envola, relâchant le bras d'arc qui obliqua vers le sol. Irma et Varg me regardèrent tous les deux avec étonnement, puis Varg me lança sèchement :

— Tu connais déjà tout cela. Pourquoi n'as-tu rien dit ?

Était-ce vraiment moi qui venais de tirer cette flèche ? C'était incroyable ! Jamais je n'aurais pensé pouvoir seulement arquer cette corde si raide. Et pourtant, cela m'avait semblé si facile. La voix de Varg me semblait lointaine, comme si je l'entendais en écho. Je repris lentement mes esprits.

— C'est la première fois, je t'assure... Je vais réessayer.

Je refis exactement les mêmes mouvements, mais cette fois-ci l'arc refusa de me suivre. Il me fallut faire un effort incommensurable pour seulement faire bouger la corde d'un petit millimètre. Je fis un effort de concentration, mais rien n'y fit. Je les regardais tour à tour, désespérée.

— Je ne comprends vraiment pas.

Varg comprit que je n'avais pas menti.

— Le souffle d'Odin t'a probablement guidée.

Le souffle d'un dieu ! Pourquoi m'aurait-il aidée ? Je ne crois en aucun dieu, encore moins en celui des Vikings. Cette notion de dieu m'a toujours dérangée. Cette foi qui ne repose sur rien de concret et totalement inculquée par l'éducation est pour moi une aberration humaine, rien de plus, un moyen de soumettre des peuples et de provoquer des guerres.

Le chemin du retour se fit en silence et arrivée à la maison, je repris mon rôle d'esclave et Varg celui de maître, mais nous savions tous les deux au fond de nous-mêmes que notre relation avait évolué, emprunte de respect et de confiance mutuelle. Nous allions dorénavant pouvoir compter l'un sur l'autre en toutes circonstances. Je regardai la coupure dans la paume de ma main. La peau s'était refermée, mais y laisserait une cicatrice à tout jamais : un pacte muet, mais lourd de sens.

Aucun des trois n'avait vu l'ombre noire qui les guettait derrière les grands arbres. Dans le soleil couchant, elle semblait immense et terrifiante. Elle aurait eu une faux que l'on aurait pu la prendre pour... la Mort.

13.

Deux jours se succédèrent au rythme nonchalant de la vie simple de ce peuple que les contemporains appelaient des barbares. J'avais pris l'habitude en fin de journée, juste avant de partir pour la chute, de passer quelque temps avec Amma et nous parlions longuement des choses de la vie, le plus souvent au-dehors, près des chevaux. Je m'installais toujours à ses genoux et de temps en temps, elle posait sa main maigre et ridée sur mes cheveux et les faisait bouger en un semblant de caresse. Elle possédait cette sagesse et cette connaissance de la vie propre aux personnes de son âge et j'aimais sa compagnie. Elle me répétait souvent qu'il fallait apprendre de ses erreurs, que même si la vie était faite d'échecs, elle était aussi faite de réussites, que c'était important de se remettre constamment en question, d'apprendre aussi des erreurs des autres afin de comprendre comment on ne voulait pas être. Elle me disait que de tout l'univers nous étions, nous, humains, la plus belle et la plus grandiose création des dieux. Et pourquoi ? Parce que nous avons la capacité d'aimer.

— Amma, peux-tu me dire comment se retrouver une fois qu'on s'est perdu ?

J'avais hésité longtemps avant de parler, car je ne savais pas vraiment comment formuler mes ressentis.

— Que veux-tu dire ?

— Le temps s'écoule si vite. Hier encore, j'étais une enfant grandissant dans un monde enchanté de légendes et où la vie semblait si facile. À force de rêver trop au bonheur, c'est comme si je m'y étais brûlé les ailes. Aujourd'hui, je me regarde et je ne me reconnais plus. J'ai l'impression de m'être perdue et que les trahisons que j'ai vécues ont fermé mon cœur à tout sentiment par peur d'autres blessures.

— Rien ne change tant qu'on n'y change rien.

— Je voudrais encore tellement y croire.

— À quoi donc mon enfant ?

— À l'amour... l'amour à son meilleur, le sentiment parfait.

— Tu ne connaîtras jamais l'amour si tu ne t'y abandonnes pas. Même si ton ciel est sombre et que tu ne vois pas encore les étoiles, aie confiance. N'aie surtout aucun regret. Le passé est une chose que tu ne peux changer, mais les grands rêves ne meurent jamais, même si le bonheur est quelque

chose de très fragile. Je vois un fil invisible qui se tisse entre deux âmes. Les dieux t'ont guidée jusqu'à chez nous dans un but précis, crois-moi.

— Oui, à en croire Morab, je suis venue pour vous conduire à votre perte.

— Et si c'était tout le contraire. Si tu étais venue pour nous sauver ?

— Vous sauver ? Mais de quoi ?

— Qui sait ! Le danger rôde partout et en permanence dans notre monde hostile.

La paume de ma main s'était mise à picoter. La guérison était en bonne voie. Étais-je liée par un fil invisible à Varg ? Même si devant les autres, nous ne nous parlions jamais ou très peu, nos regards se croisaient souvent en un langage silencieux, rendant les mots inutiles.

Le matin même, Varg avait ramené de la forge, avec l'aide d'Olaf, la base de lit qu'il avait conçue pour son mariage et nous avions alors déménagé Amma pour l'installer dans la pièce réservée à Veland et à Astrid. La vieille femme s'était mise à geindre.

— Ah, que les dieux seraient bons s'ils m'appelaient à eux. Je suis vieille et ne peux même plus aider.

— Mais que dis-tu là Amma, fis-je en lui flattant la main. Tu sais encore faire courir la navette sur les fils de laine et Astrid me disait que tu es excellente pour faire cuire un sanglier, que tu avais apparemment une petite recette qui rendait la chair tellement tendre qu'elle fondait sous la langue.

Je tressais ses longs cheveux blancs pour les remonter en couronne sur le haut de sa tête.

Varg assemblait les morceaux du lit tout en nous écoutant en silence.

Quelle incroyable femme, pensait-il. Petit à petit, jour après jour, elle semait de petites graines de bonheur qui avaient transformé la vie de chacun des membres de sa famille.

— Varg se marie bientôt et si les dieux sont cléments, tu pourras bercer son premier fils dans peu de temps. Cet enfant aura besoin de toi, Amma, tu lui enseigneras d'où il vient, la loyauté envers ses ancêtres, comment honorer les dieux.

Varg se mit à rêver lui aussi. Il imagina son premier-né, une petite tête aux cheveux roux, tétant le sein blanc de sa mère. Il imagina le corps de cette esclave, là, dans ce lit, nue, à l'attendre langoureusement. Il la rejoindrait, l'enfourcherait et son sexe trouverait alors sans peine la caverne humide où il atteindrait son plaisir. Il émit un son étouffé, dérangé par son membre qui grossissait dans ses braies, et lorsque son regard plongea dans des yeux verts que les flammes vacillantes des bougies de suif faisaient briller de mille

feux, son désir augmenta encore plus.

— Tout va bien Varg ? fit Amma.

— Oui, j'ai bientôt fini.

Quoi ? Est-ce que j'avais bien vu ? Est-ce que Varg avait rougi ? Qu'est-ce que j'avais bien pu dire qui ait pu le gêner à ce point ?

Astrid et Anwen arrivaient au même moment avec une pailleasse, des coussins et des peaux.

— Quel beau lit ! fit Astrid. Je suis certaine qu'Erin sera honorée de l'attention que tu lui portes et qu'elle partagera cette couche avec plaisir.

Varg grommela quelques mots incompréhensibles, ce qui fit rire Amma. Elle seule semblait comprendre ce qui apparemment le tourmentait.

Le soir venu, la musique des harpes et des pipeaux égaya la maison de Veland. Contrairement aux autres soirs où il trinquait et chantait avec ses amis, Varg resta silencieux, assis dans un coin, le regard perdu. La tête baissée, les lèvres pincées, il semblait absent. Était-il malade ? Il ne leva même pas les yeux lorsque je remplis son gobelet de bière de malt.

Il se passait quelque chose, assurément.

— Varg ? fis-je tout murmure.

— Laisse-moi, répondit-il d'une voix sèche.

Pas un regard, pas un geste. Oh, et puis tant pis. Qu'il reste donc à ruminer dans son coin si c'est cela qu'il veut !

Varg la suivit du regard lorsqu'elle s'éloigna, lui tournant le dos. Il était bien trop fier pour lui dire combien il angoissait, combien il appréhendait ce mariage. Le matin même, un émissaire était arrivé de Hedeby pour leur annoncer que Gunwald avait quitté son land, accompagné de ses compagnons et de sa fille Erin et faisait route vers leur bord de mer. Bientôt, l'effervescence allait animer tout le village; cela faisait des mois qu'Astrid brodait des vêtements de fête et dans les prochains jours, les hommes partiraient à la chasse pour trouver les chevreuils et les sangliers qui orneraient la table des victuailles. La veille, Veland et lui avaient goûté l'hydromel de sa grand-mère, une recette qu'elle tenait elle-même de sa propre grand-mère, un mélange délicat et dosé de miel, d'eau, de levure et d'herbes. Tout le monde attendait et espérait beaucoup de ce mariage, arrangé par son père peu de temps après sa naissance. Varg était un bâtisseur de bateau, un sculpteur de proue, parfois aussi un paysan, mais il était aussi un guerrier, rustre et brutal quelquefois, maladroit avec les femmes. Il en avait pourtant connu plusieurs, à Rîbe, mais c'était la fougueuse Morab à la peau basanée qui lui avait tout appris. Son père l'avait ramenée, en même temps que le père d'Aïda, d'une de ses expéditions guerrières. Il l'avait trouvée, en pleurs, au milieu de cadavres dans une maison en feu et l'avait sauvée. Elle

avait été sa grande sœur avant de devenir son amante. Elle l'avait initié aux plaisirs charnels qu'elle-même avait appris du père de Varg, dont elle avait été la concubine, ce qui lui avait valu de passer du statut d'esclave à celui de femme libre. Elle avait aussi ramené de son pays et de son enfance les secrets des plantes qui guérissent et avait ainsi pu obtenir un statut qui lui avait valu le respect de tous les villageois.

Comment serait Erin ? se demanda Varg. Aura-t-elle le caractère de feu de la noire Morab ? Ses manières quelquefois brutales ne la dérangent pas, elle ! Il allait devoir être plus doux. Or il n'avait jamais appris. Puis il se souvint comment la rødt hår avait pris Irma dans ses bras et l'avait embrassée. Il lui semblait que tout en elle était douceur : ses gestes, son toucher, l'attention qu'elle portait aux autres, son regard, sa voix.

Il la chercha des yeux et la vit sortir de la maison, emportant avec elle le panier tressé servant à transporter les buches de bois.

Je respirai profondément. Je pourrais bien rester le reste de ma vie dans ce monde, jamais je ne m'habituerai à cette atmosphère enfumée. Je déposai le panier sur le monticule de morceaux de bois qui se trouvait en arrière de la maison. Le ciel était parsemé d'étoiles, gage d'une autre journée radieuse. Demain, j'apprivoiserai Aïda. J'avais eu l'idée d'offrir un cadeau de mariage à Varg dont il se souviendrait même après mon départ. J'allais mettre en pratique les quelques rudiments de dressage que m'avait enseignés mon grand-père. Le temps jouait contre moi, j'en étais bien consciente, mais je n'avais pas l'ambition de présenter un grand spectacle équestre. Je me contenterais de quelques figures très simples si, bien sûr, Aïda était prête à me suivre.

Un bruit sourd derrière moi me fit sursauter. Une ombre s'avança et je reconnus Haldor, le frère de Veland. Il ne me parlait jamais et m'évitait la plupart du temps, aussi je fus très surprise de le voir. Il alla droit au but.

— Prends garde esclave. Je vois bien ce que tu es en train de faire. Tu enjôles tout le monde avec ta voix mielleuse pour mieux les détruire.

Je le vis prendre appui sur le mur de la maison. Il semblait avoir trop bu.

— Ne t'approche pas de ma femme, tu m'entends ? Je t'ai suivie à la chute, j'ai vu ce que tu y fais !

Qu'avait-il vu ? Que je m'y baignais nue, que je m'y exerçais au tir à l'arc ou que j'écrivais dans un cahier ?

— Qu'as-tu vu ? osais-je demander.

— Assez pour comprendre qui tu es et ce que tu es venue faire ici. Je t'aurai prévenue. Ce sera facile de t'égorger et ce sera une satisfaction pour moi de voir couler ton sang.

Je sentis une boule monter dans la gorge et mes mains se mirent à trembler. Je restais comme tétanisée et lorsque j'eus enfin le courage de lever les yeux vers lui, il avait disparu et Varg se tenait là, à sa place. Il me regardait d'un air sombre. Il avait tout entendu.

— C'est donc là que tu vas lorsque tu quittes le village ! Pourquoi ? Que vas-tu y faire ?

Je ne pouvais pas lui dire la vérité ! Il n'y comprendrait rien. Je m'approchai de lui et posai ma main sur sa poitrine. Je tremblais encore.

— Je te demande de me faire confiance.

Il sentit la chaleur de sa main à travers sa chemise. Il y avait quelque chose dans la façon dont elle le regardait, quelque chose de vrai dans son regard.

— Est-ce que je le peux vraiment ?

Il s'en voulait de lui faire croire qu'il doutait d'elle.

— Oui et tu le sais. Viens me rejoindre demain soir à la chute et je te dirai tout ce que tu veux savoir.

Quelle était donc cette drôle de sensation ? C'était comme si, là au milieu de son ventre, des milliers de papillons battaient des ailes, comme s'il avait la conviction d'avoir enfin trouvé son havre de paix dans le regard vert de cette femme. Qu'importe qui elle était, qu'importe pourquoi elle était arrivée dans sa vie, il comprit à cet instant précis qu'à tout jamais, il aurait besoin d'elle à ses côtés, besoin de la voir sourire, bouger et rire, besoin de la voir vivre, tout simplement.

Lorsque son regard s'abaissa sur ma main, je réalisai que je le touchais sans avoir eu sa permission et la retirai aussitôt puis baissai les yeux. La menace de Haldor résonnait encore à mes oreilles et j'étais terrorisée.

— Il n'osera pas te toucher, tu es sous la protection de Veland.

Il avait, l'espace d'un instant, lu la peur dans ses yeux et espérait par ces mots la rassurer.

Pour calmer le tremblement de mes mains et occuper mon esprit, je terminai de remplir mon panier de bois. Si cela devenait trop dangereux, j'avais toujours la possibilité de repartir, de retourner chez moi. C'était la première fois que quelqu'un menaçait de me trancher la gorge et franchement, c'était vraiment effrayant.

Lorsqu'Astrid apparut et me réprimanda, car le feu manquait de bois et risquait de s'éteindre, je fus soulagée d'avoir une raison pour laisser Varg et retourner dans la maison. J'avais besoin de me retrouver seule afin de réfléchir. Après avoir alimenté le feu et salué Anwen, je pris la direction de l'écurie en marchant d'un pas rapide. Le moindre craquement me fit

sursauter et je ne fus rassurée que lorsque je refermai la porte du bâtiment derrière moi. Aïda leva la tête à mon arrivée. Ouf ! J'avais besoin de son contact rassurant. En m'approchant, elle m'accueillit avec un appel doux, le souffle frémissant. Je lui gratouillai l'encolure, puis passai mes bras autour de son encolure et cachai mon visage dans sa crinière.

— Aïda ma belle. Que vais-je faire ? Je ne sais plus... Je suis perdue.

Elle hennit et tourna la tête. Ses grands yeux noirs me regardaient et me rappelèrent aussitôt deux autres yeux noirs qui savaient si bien me rassurer et me consoler. La nostalgie me submergea alors et je fondis en larmes. Je pleurais mes grands-parents, Madison, je pleurais pour Irma, Anwen et toute cette famille de substitution à laquelle je m'étais attachée en quelques jours seulement, je pleurais par désespoir, par peur aussi de ne pas trouver les bons mots demain à la chute lorsque Varg me questionnerait, je pleurais par crainte de sa réaction et des conséquences de mes révélations. Je pleurais et cela me fit un bien fou.

Varg regardait la scène, caché à la vue de l'esclave par des ballots de foin. Il détestait Haldor pour ce qu'il avait dit. La boisson lui avait donné le courage qui lui faisait défaut en temps normal et il n'avait rien trouvé de mieux que de cracher sa haine et faire peur à une jeune fille qui, depuis son arrivée, faisait des efforts pour se faire accepter. Varg savait bien que, quoiqu'il ait pu voir à la chute, jamais son oncle ne poserait la main ou ne ferait de mal à la Rødt hår. Haldor savait pertinemment que grande serait la colère de Veland s'il osait le défier et rompre la promesse de ce dernier de protéger la jeune femme. Il avait mal pour elle et aurait voulu la consoler, mais il ne savait pas comment consoler une femme en pleurs. Il n'avait jamais vu personne en pleurs. Même pas son père à la mort de sa mère. Un guerrier ne pleure pas. Il se doit d'être fort, d'être protecteur, le pilier sur lequel on peut s'appuyer sans crainte, il se doit d'être inébranlable. Et pourtant... pourtant... Il la ressentait là, en plein milieu de sa poitrine, la peine qu'elle pouvait éprouver, c'est comme si, en posant la main sur son cœur, elle l'avait ouvert à la compassion et il sentit une boule monter du fond de son estomac.

Lorsqu'il réalisa soudain que le silence régnait sur les stalles, il osa enfin s'approcher. La Rødt hår était couchée dans un recoin de la stalle d'Aïda, à même la paille souillée, un bras sous la tête et à son souffle régulier, il constata qu'elle s'était endormie, une larme finissant de sécher sur sa joue. Il la contempla et se surprit à sourire. Elle ressemblait à une petite fille fragile qu'il se devait de protéger et c'est la promesse silencieuse qu'il se fit en la couvrant d'une couverture de bure servant aux chevaux. Il flatta Aïda, lui chuchota quelques mots puis s'éloigna dans la nuit. Il était rassuré : La Rødt hår allait être en sécurité avec sa jument.

14.

Lorsque j'ouvris les yeux, le soleil se levait à peine. Aïda s'amusait à jouer dans mes cheveux avec ses lèvres comme pour m'indiquer qu'il était temps de se lever. J'avais mal au dos. Je m'étais endormie comme une masse et avait sombré dans un monde de rêves : Amma, avec son visage buriné par le vent et le soleil et ses mains ridées, réconfortait une petite fille blonde coiffée d'un foulard qui était blottie contre elle. Elle avait la peau couleur de pêche et sa bouche enfantine aux lèvres pleines avait la couleur d'une fraise des bois. Le bruit des sabots d'un cheval lui fit tourner la tête vers le cavalier qui arrivait et son visage s'illumina aussitôt d'un sourire. Elle se dégagea des bras de la vieille femme pour courir se jeter dans les bras de... Varg. Était-ce une vision de l'avenir ?

Je frottai mon dos des deux mains en me relevant puis m'étirai en bâillant. Je sentis la manche de ma blouse. Je sentais comme si... j'avais dormi sur un tas de fumier de cheval. Je souris. La chute allait être un passage obligatoire ce soir. Je me rappelai subitement que je devais y retrouver Varg. J'appréhendais ses questions. Bah, j'avais encore toute la journée pour m'y préparer. Je flattai Aïda qui tournait en rond dans sa stalle.

— Tu as envie de galoper ma fille ?

Elle gratta le sol du sabot, impatiente, et me fit oui de la tête. Ce cheval avait le don inouï de comprendre tout ce qu'on lui disait et avait également la faculté d'y répondre. Je ris de bon cœur et cela chassa mes idées noires.

— Varg a dû beaucoup s'amuser avec toi et tu sembles apprendre vite. Est-ce que cela te plairait que je t'apprenne à danser ?

La jument continuait de dire oui et je riais de plus belle. Je pris une étrille et une brosse et fit un pansage rapide. Je trouvai, accroché au mur, un filet en cuir avec un mors très semblable à un mors à olives. J'écartai lentement la commissure de ses lèvres pour y placer le mors, puis passai la têtière par-dessus ses oreilles, dégageai rapidement sa crinière et son frontal, attachai la sous-gorge puis la muserolle. La bride était artistiquement décorée de fils de couleurs et de pièces de métal et donnait un air royal à Aïda. Elle semblait d'ailleurs très fière et tenait la tête bien haute, les yeux brillants. Elle me suivit d'elle-même vers le fond de l'écurie où je découvris une selle faite de deux bandes d'arçons sur lesquels étaient fixés deux pommeaux symétriques, l'un pour l'avant, l'autre pour l'arrière. On fixait des cordes dans tout cet assemblage, l'une tressée pour la sangle, deux autres pour les

étrivières. Elle était étrangement légère et cela me rappela le balsa, ce bois robuste, mais néanmoins plus léger que le liège. C'était bien pensé. De par sa rigidité, la selle fournissait une grande surface d'appui afin de protéger le dos du cheval du poids du cavalier et répartir celui-ci uniformément. Les Vikings pensaient au confort de leur monture ! Je déposai sur le garrot d'Aïda un semblant de tapis de selle fait de fucus séché que je glissai vers l'arrière afin de lisser le poil. Je posai la selle en prenant soin de dégager le garrot, y posai une peau, puis sanglai le tout. Aïda me suivit à l'extérieur et s'arrêta près d'une souche d'arbre puis tourna sa tête vers moi. Elle me facilitait la monte ? Ce cheval était vraiment incroyable ! Après avoir resserré la sangle une seconde fois, je montai sur la souche puis sur le dos d'Aïda. Je jubilais. Tous les gestes me revinrent automatiquement, mon cœur était ivre de joie. Je pris les rênes et fis une pression avec les talons. Aïda partit au pas. Je ne passai pas sur le chemin de bois de crainte de réveiller le village avec le bruit du martèlement des sabots ou de me faire voir par les gardes dans les arbres, aussi je décidai d'emprunter le petit chemin de terre qui partait directement vers la forêt depuis la maison, le même chemin que nous avions emprunté, Amma, Varg et moi lors de notre promenade quatre jours auparavant. L'aube était colorée de rouge. Quel merveilleux matin pour une promenade !

Lorsque nous arrivâmes de l'autre côté de la forêt, là où normalement les éoliennes déforment le paysage dans les champs de maïs, je découvris une immense plaine d'herbes sauvages. Un claquement de langue et quelques coups de talon et Aïda changea d'allure et passa au trot. Je poussais dans les étriers pour décoller mes fesses et accompagner le mouvement de la jument. Elle répondait facilement à toutes mes demandes. Je sus aussitôt qu'elle serait très maniable et que nous aurions beaucoup de plaisir à danser ensemble. Puis je me penchai légèrement en arrière, les talons vers le sol, serrai mes mollets et émis un nouveau claquement de langue. Aïda passa au galop sans problème. Je baissai mes mains, donnant du mou aux rênes et la jument se mit à accélérer. J'écoutais sa respiration et mon cœur s'envola et se mit à voyager...

Comme chaque matin, Anwen fit le tour des hommes pour la toilette du matin. Elle était inquiète. Élixa était toujours présente très tôt. Or, ce matin, ce n'était pas le cas. Elle avait entendu parler de l'altercation entre elle et Haldor et avait vu combien son amie avait l'air désespérée la veille en la quittant. Les hommes parlaient fort et ne semblaient nullement se

préoccuper de son absence. Il est vrai que quelquefois Élixa amenait les chevaux au pré avant la toilette et le repas du matin. Elle avait probablement pris du retard. Lorsqu'elle arriva à la hauteur de la fenêtre, elle se pencha pour pouvoir voir vers le pré. Il était vide.

— Que cherches-tu ? lui demanda Varg qui sortait de la pièce d'aisance.

— Je vérifiais si les chevaux étaient au pré.

Varg suivit son regard et comprit aussitôt ce qui inquiétait Anwen. Rødt hår ! Il ne l'avait pas encore vue depuis son réveil. Et si Haldor avait mis sa menace à exécution !

Il regarda son oncle qui discutait avec Veland en plaisantant puis se dirigea vers la porte calmement pour ne pas éveiller les soupçons. Il fit signe à Anwen de se taire puis sortit de la maison. Une fois à l'extérieur, il courut aussi vite qu'il le put et ouvrit la porte de l'écurie avec fracas, tellement que les poneys, effrayés, se mirent à hennir de peur. La stalle de sa jument était vide, bride et selle avaient disparu, Aïda également et avec elle, la Rødt hår ! Il sentit la colère monter en lui. Haldor en lui faisant peur l'avait fait fuir. Qui sait où elle était à présent ? Il courut vers le poste de garde.

— As-tu vu passer Aïda avec l'esclave, la Rødt hår ?

— Non, personne n'est sorti du village.

Avait-elle disparu par magie comme à la chute ? Il fallait absolument qu'il sache ce que Haldor avait découvert en l'épiant.

— Sonne l'alerte, meugla-t-il.

Le son du cor résonna bientôt dans tout le village et de toutes les maisons on vit sortir des hommes et des femmes, intrigués. Varg les attendit au centre du Thing. La famille de Varg s'approcha également.

— La Rødt hår est partie, annonça-t-il.

Un brouhaha s'éleva de la foule, puis Morab s'avança.

— C'est une bonne chose pour nous tous.

Varg la regarda, menaçant.

— Je l'ai vue dans un rêve, marchant sur le feu. Elle est une déesse envoyée par Loki. Elle est venue pour fragiliser notre monde. Elle accompagne la mort et elle réussira à vaincre Heimdall, laissant la porte vers Asgard sans protection. Alors les géants viendront et notre monde ne sera plus que cendres et désolation. Oui, je vous le dis, c'est une bonne chose pour nous tous qu'elle soit partie.

— Et moi je l'ai épiée. Je l'ai suivie à la chute, fit Haldor, encouragé par le récit de Morab. Elle tirait des flèches sur des cibles invisibles à la vitesse d'un cheval au galop, comme une Valkyrie. Et puis je l'ai vue se baigner,

nue, elle a la peau aussi blanche qu'une oie des neiges et là, là dans son dos, ajouta-t-il en montrant le creux de ses reins, elle a la marque de Loki.

— Non ! Vous vous trompez !

La voix claire d'Anwen émit un cri de désespoir.

— Elle vient de Germanie. Son grand-père est un grand éleveur de chevaux. Elle a une peau fragile et doit la cacher du soleil. C'est à cause de la couleur de ses cheveux. Je n'ai pas bien compris, mais c'est ce qu'elle m'a dit. La marque dans son dos, je l'ai vue, c'est comme un ornement, c'est ce qui se fait dans son pays, ce n'est pas la marque d'un Dieu. Celle que vous prenez pour une déesse est juste une femme, rien de plus. Elle est juste et charitable, travaillante et attachante. N'est-ce pas vrai Astrid ?

Astrid s'avança à son tour.

— Anwen dit vrai. Je sais que beaucoup de vous l'évitaient, car elle était différente de nous. Oui, c'est vrai. Ses cheveux rouges, sa peau claire et tachetée, oui, elle n'était pas de notre peuple, mais si vous vous étiez donné la peine de la connaître un peu mieux, vous auriez pu voir combien elle était généreuse et aimante, drôle aussi. Elle savait nous faire rire et elle avait à cœur le bien-être de chaque être de ce monde. De toute ma vie, je n'ai rencontré qu'une seule femme qui était comme elle...

Elle se tourna vers Varg avant de continuer.

— Et c'était ta mère, Varg.

Varg écarta les yeux de surprise. L'assemblée était restée silencieuse à écouter Astrid.

— Si elle est partie, et bien nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous, nous n'avons pas su l'honorer comme nous l'enseignent nos dieux, même si elle n'était qu'une esclave. Chaque être vivant a droit au respect et notre code moral veut que nous soyons bons envers les vieillards, les pauvres gens et même les esclaves. Il est de notre devoir de prendre soin de chacun des membres de nos familles, de leur naissance jusqu'à leur mort et la Rødt hår faisait partie de la nôtre.

— Je crois que ma femme a bien parlé. Tout est dit. Allez ! Veland fit un signe de la main pour signifier la fin de l'assemblée.

— Elle a pris Aïda, dit Varg en s'avançant.

— Et bien, tu auras perdu un cheval, mon neveu.

— Je ne peux accepter de perdre mon cheval. C'est tout ce qu'il me reste de mon père. Je vais suivre leurs traces et la ramener.

Veland voulut répliquer lorsque le cor résonna à nouveau à travers le village.

Nous étions revenues par le chemin qui longeait la grève. Je n'avais aucune notion du temps qui s'était écoulé depuis notre départ, mais le soleil était déjà levé depuis un certain temps. Nul doute qu'Astrid et Anwen allaient se poser des questions quant à mon absence. Les hommes devaient partir à la chasse le lendemain et le mariage approchant, Astrid allait avoir besoin de toutes nos mains pour les préparatifs. Je poussai Aïda. Je vis l'homme de garde dans son arbre et fis un signe de la main pour le saluer. À ma grande surprise, il prit son cor et souffla. Que se passait-il donc ? En m'approchant du centre du village, je vis qu'ils étaient tous réunis là, autour de Veland et de Varg. J'arrêtai Aïda, mis pied à terre et m'approchai. Les villageois s'écartaient sur mon passage et certains même me souriaient. Aïda me poussa dans le dos avec sa tête et je faillis trébucher plusieurs fois.

— Arrête Aïda, dis-je en me tournant vers elle. On ne joue plus.

La première chose que je vis fut le visage sombre et fermé de Varg. Mon cœur se mit à battre la chamade.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je craignais le pire et je sentais déjà les larmes au bord de mes yeux.

— C'est Amma ?

Je fus bousculée par un corps qui se jeta contre le mien et me serra fort. Irma leva vers moi un regard soulagé. Puis je vis des sourires illuminer les visages d'Astrid et d'Anwen, même de Veland. Seul Varg restait impassible. Morab vint à ma hauteur, tira sa fille vers elle, me regarda avec dédain puis s'éloigna sans dire un mot. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait. Je vis les villageois se disperser tranquillement en parlant entre eux. Puis tout se passa très vite. Je sentis la main ferme de Varg empoigner mon bras et il m'entraîna vers l'écurie presque en courant. Aïda nous suivit docilement.

15.

Lorsqu'il eut refermé la porte sur nous, il me poussa avec brutalité et me lâcha enfin. Je lui fis aussitôt face, la rage au cœur.

— Tu peux me dire enfin ce qu'il se passe ?

— Tu t'es enfuie ! Moi qui croyais pouvoir te faire confiance ! En plus, tu as volé mon cheval.

— Non, bien sûr que non ! Et puis regarde, Aïda n'a rien. J'avais besoin de réfléchir après ce qui s'était passé hier soir. Je suis sortie galoper un peu. Je ne me suis pas rendu compte du temps qui passait.

— Tu as pris mon cheval !

Ma patience atteignit ses limites.

— Oui, j'ai pris TON cheval ! Et alors ? Tu oublies que tu m'en as donné la permission !

— Moi ?

— Oui, enfin non, tu disais que c'était à Aïda de décider et elle a décidé. Nous avons eu beaucoup de plaisir ensemble.

J'étais découragée, fatiguée, mais surtout, je n'avais aucune envie de me disputer avec Varg. Je m'avançai vers Aïda qui n'avait pas bougé et commençai à desserrer sa sangle. Varg ne bougea pas et me regarda faire.

Il avait vraiment eu peur. Il avait vraiment cru les avoir perdues, elle et Aïda. Cette peur, il ne savait pas comment l'exprimer autrement que par la colère. Il avait pu comprendre qu'elle veuille fuir après les paroles de son oncle, mais elle était là et qui plus est, elle n'avait jamais eu l'intention de partir. Un modèle de force et de courage, c'est ce que disait Amma lorsqu'elle parlait de sa mère. Oui, l'esclave était comme elle.

Varg s'approcha à son tour d'Aïda et commença à défaire sa bride. La jument frotta sa tête contre son bras. Comme à chaque fois que Varg était présent, Aïda m'oubliait. Je pensai à Madison.

— Je possède un cheval moi aussi, dans mon pays. Elle se nomme Madison. Sa robe est couleur d'or et ses crins sont blancs comme la neige... Elle me manque beaucoup.

Varg ne dit rien, mais m'écoutait en silence. Son visage avait retrouvé des traits sereins et plus calmes.

— Tu aimerais retrouver ton pays ?

— Bien sûr. Je crois que tout le monde a besoin d'être entouré des êtres qui lui sont chers. Que ferais-tu si tu devais vivre loin d'Amma ou d'Astrid ?

— Je les quitte souvent lorsque nous allons pêcher ou chasser, ou lorsque je travaille le bois.

— Je parlais de quitter ton village, aller vivre ailleurs, mais sans eux.

— Si c'est là mon destin, je le ferai. Erin va bien quitter son village, sa famille aussi, en se mariant avec moi. Elle vivra ici avec nous.

— Oui, mais elle t'aura, toi, et tout l'amour que vous partagerez compensera la perte de sa famille.

— L'amour ?

Et bien ! Voilà que je parlais d'amour, moi qui m'en étais détournée.

— Oui, l'amour... et puis il y aura vos enfants.

Qu'était-ce donc que cela l'amour ? Des enfants ? Oui, il en souhaitait. Des garçons ! Forts et vaillants.

— Je vais parler à Veland pour qu'après mon mariage, il te donne ta liberté. Ainsi tu pourras retourner dans ton pays.

Ces mots furent les plus difficiles qu'il n'eut jamais dits de sa vie. Il aurait voulu lui dire combien son absence laisserait un vide dans sa vie. C'est ce qu'il avait ressenti le matin même en constatant sa disparition.

Il ferait cela pour moi ? Une esclave ? Pourquoi ?

— Je te remercie. Tu es très bon.

Il ne me quittait pas des yeux.

— Dis-moi encore.

— Quoi ?

— Qu'est-ce donc ?... Cette chose que tu appelles amour.

Au moment où je passais entre Aïda et lui, pour atteindre l'autre côté de la jument, mes cheveux frôlèrent son bras et un frisson parcourut tout mon corps. Je sentais que nous nous engagions sur une voie dangereuse. Cet homme m'attirait, je ne pouvais plus le nier. J'avais décelé sous son armure une sensibilité et une bonté qui me plaisaient. Allons Élisabeth ! Ce n'est vraiment pas le moment de tomber amoureuse. Tu vas encore y laisser des plumes, c'est certain, et tu en seras profondément malheureuse.

Il ne me quittait toujours pas du regard, attendant une réponse. Je pris la selle pour la déposer sur son support. Expliquer l'amour ? Y avait-il seulement des mots pour l'expliquer ? Je dus faire appel à ma mémoire, me remémorer les bons moments avec Dieter pour essayer de me souvenir de ce que j'avais ressenti. Je ne me souvenais de rien, comme si mon cerveau avait classé tout cela dans un tiroir à oublier. Allons réfléchis Élisabeth ! Je me mis alors à penser à Madison, plus précisément au comté de Madison, à

Robert Kincaid et à Francesca Johnson, ce film majestueux qui avait marqué mon adolescence. Je repensais à cet amour impossible, qui n'avait existé physiquement que durant quatre jours pour ensuite durer éternellement. Je repensais au sacrifice de Francesca qui ne voulait pas abandonner ses jeunes enfants adolescents, à la scène sous la pluie, à la fin du film, qui me bouleversait à chaque fois.

— C'est difficile.

J'avais rompu le silence, enfin ! On aurait cru que le temps s'était arrêté pendant un instant, que des angelots virevoltaient autour de nous et qu'à chaque battement d'ailes, ils me soufflaient les mots.

— L'amour, en fait c'est... Tu l'as tout autour de toi. Il est ce qui te lie à Aïda. Il est le regard qu'Astrid pose sur toi, il est l'accolade de ton oncle ou la caresse de ta grand-mère, il est le souvenir de la chaleur des étreintes de ton enfance, c'est tout ce qui te lie à ta famille et moi à la mienne. L'amour, c'est aussi ce qui te lie à Olaf.

— Olaf ? Pouah. C'est mal vu que de ressentir quelque chose pour un autre homme.

— Il y a différentes formes d'amour. C'est comme un lien invisible qui unit les êtres.

Je regardais ma main et la petite cicatrice rose.

— L'amour ce n'est pas juste chevaucher une femme pour son plaisir, c'est tout ce que l'on ressent au plus profond de son cœur et que l'on montre dans les gestes de tous les jours. C'est de la compréhension, de la tendresse, de la complicité, c'est tout cela qui fait l'amour que l'on éprouve pour une personne.

Oui, c'était tout cela l'amour. C'était le reflet de ce que mes grands-parents nous projetaient depuis toutes ces années et c'était ce à quoi j'aspirais pour mon futur, ce à quoi je voulais enfin croire.

Varg fut surpris. Cette femme semblait avoir connu cela. Du plus profond de sa mémoire remontait le dernier entretien qu'il avait eu avec son père, peu de temps avant qu'il ne rejoigne le royaume des ombres. Ses paroles avaient ressemblé à celles de l'esclave lorsqu'il avait parlé de son épouse partie bien trop tôt. Il pensa aussi aux paroles d'Amma sur la vie de couple. Elle la comparait à un jardin de fleurs qu'il fallait sans cesse entretenir. Parfois, quelques fleurs fanaient et il fallait alors les couper. Elle disait que personne n'était parfait, que chacun avait de bons et de mauvais côtés, mais que la force d'une union reposait, selon elle, dans l'indulgence que l'on avait pour les défauts de l'autre.

— L'amour entre deux personnes, c'est partager des craintes, des espoirs, mais aussi des mots, des gestes, des regards. Aimer ce n'est pas être plus fort que l'autre, mais être son égal, le soutenir et l'aider en toute chose. L'amour c'est aussi accepter l'autre tel qu'il est, beau ou laid, avec ses défauts et ses qualités.

Varg osa croire que c'est cela qui avait réuni ses parents et qui les réunissait encore au Valballa. Erin allait-elle pouvoir l'éveiller à un tel amour ?

— C'est tout cela l'amour, dis-je pour terminer.

J'étais satisfaite de mes explications, mais je n'étais pas certaine que Varg ait tout compris.

La porte de l'écurie s'ouvrit brutalement sur Veland.

— Varg, nous partons.

Varg ne m'avait toujours pas quittée des yeux comme s'il enregistrerait dans son cerveau tout ce que j'avais dit, mais il fit néanmoins un signe de la main à son oncle pour lui signifier qu'il l'avait entendu.

À ma grande surprise, Veland se tourna vers moi avant de nous quitter.

— Rødt hår, tu vas bien ?

— Oui... Oui. Merci, je vais bien.

Après son départ, Varg s'approcha de moi, prit mon menton de sa main et releva mon visage jusqu'à ce que mes yeux plongent dans les siens. Il était bien trop près. À me faire parler d'amour, il avait réussi à exciter tous mes sens. Voyons Élisabeth, on parlait d'amour, pas de sexe ! Il fallait absolument que je trouve quelque chose à dire pour briser le charme et éviter ainsi que je ne me jette sur lui. Je fis comme à contrecœur :

— Est-ce que je peux continuer à m'occuper d'Aïda ? Elle a besoin de s'occuper l'esprit autrement qu'en broutant dans le pré.

Et moi aussi !

Varg éclata de rire et recula, sortant enfin de la zone dangereuse.

Cette femme avait le don de refroidir ses ardeurs. Pourtant il ne s'était pas trompé, il en était certain. Ce qu'il avait lu dans ses yeux l'appelait à la posséder. Leurs corps s'étaient touchés et s'étaient embrasés au même moment.

— Tu ne partiras plus comme tu l'as fait ?

— Non, à moins que tu ne viennes avec moi.

— Bien.

— Cela veut dire oui ?

— Oui.

Il souriait. Bon sang ! Qu'est-ce que j'adorais son sourire et ces petits plis qui se formaient au coin de ses yeux et qui le rendaient si sexy.

Ouf. Sauvée ! J'étais sauvée ! Je n'en revenais pas. Mon corps tout entier venait de me trahir. Je n'étais vraiment pas faite pour l'abstinence. Ce fut une évidence qui me frappa en plein visage alors que je le regardais se diriger vers la sortie. Il se retourna au moment où, pour imiter une jeune ingénue à son premier émoi et par pure moquerie envers mon égo frustré, je fis semblant de m'évanouir.

— Je suis heureux que tu sois revenue.

Ces mots m'achevèrent.

16.

Je passai le reste de la journée à me raisonner et à calmer les vibrations sensuelles que ma tirade sur l'amour avait éveillées le matin même dans une certaine partie de mon corps et, lorsqu'arriva le moment de me rendre à la chute, j'en étais arrivée à la conclusion qu'il fallait que je fasse fi de mes émotions qui altéraient totalement mon objectivité, que je garde surtout mes distances avec Varg et que je reste absolument concentrée sur le but que je m'étais fixé en décidant de venir ici : apprendre le plus de choses possibles sur ce peuple afin de compléter les données historiques qui nous manquaient. Je ne pouvais me permettre de trop m'attacher à ces gens, pire encore, de tomber amoureuse sans courir le risque de me briser le cœur. Dans un peu plus d'une semaine, je quitterai ce monde pour rejoindre le mien. Bientôt, je ne serai plus qu'un souvenir, celui d'une esclave aux cheveux rouges qui, en voulant rejoindre l'armée du roi Harald, s'était égarée en chemin. Morab et Haldor seront ravis de mon départ, Varg sera marié à Erin, Astrid et Anwen continueront à faire cuire du pain et à sécher des poissons, Amma tissera encore et encore, les mains douloureuses, Irma continuera à chanter pour se faire comprendre et Aïda restera fidèle à son seul maître et continuera de galoper, crinière au vent, dans l'immensité des plaines danoises.

L'eau froide me fit frissonner, mais à chaque fois, c'était comme une renaissance. Je ne m'attardai pas de peur de me faire surprendre par Varg en train de me baigner nue, aussi lorsqu'il arriva, monté sur Aïda, je m'étais déjà rhabillée, fraîche et propre, débarrassée de cette odeur de feu et de purin sur ma peau, et l'attendais, tranquillement assise dans l'herbe. Il mit pied à terre, laissa aller Aïda qui partit brouter un peu plus loin et à ma grande surprise, sans dire un mot, se déshabilla complètement pour plonger à son tour dans l'eau glaciale. Il émit un rugissement en remontant à la surface et secoua la tête pour dégager son visage de ses longs cheveux. Je lui tendis alors mon pain de savon d'Alep qu'il porta à son nez pour le sentir avant de le faire mousser et de se savonner. Pendant qu'il terminait sa toilette, je me levai pour aller chercher mon sac que je cachais derrière la roche. À quoi bon ! De toute façon, tôt ou tard, il saura... Il saura qui je suis vraiment et d'où je viens. Il me suivit du regard, intrigué. Il ne disait toujours rien. Lorsqu'il sortit de l'eau - bon sang, il était tellement... nu ! - je lui tendis mon immense serviette éponge vert pomme avec l'effigie d'un

crocodile et le nom de la compagnie de prêt-à-porter haut de gamme la plus illustre de tous les temps. Il recula d'un pas.

— Prends, c'est pour te sécher.

Je mimai le geste pour qu'il comprenne à quoi cela servait, mais surtout pour qu'il comprenne qu'il n'avait rien à craindre. Il prit la pièce de tissu et de ses doigts caressa les bouclettes de coton.

— Cela a le pouvoir de retenir beaucoup d'eau. Ainsi tu seras très vite sec et tu pourras remettre tes vêtements sans les mouiller.

— C'est de la magie ?

— Non, je ne suis pas une magicienne Varg. Je suis juste différente de vous.

— Alors, qui es-tu ? Ce tissu est étrange, tout comme les vêtements que tu portais ici, la première fois.

Il utilisa la serviette sans crainte et prit même plaisir à se frotter avec elle, puis il se rhabilla et vint s'asseoir à côté de moi.

— Ce sont les habits de mon monde.

— Ton monde ? Tu veux dire un monde comme Asgard ?

— Non je ne vis pas dans un monde de dieux, mais à Midgard, comme toi et les tiens, juste à une époque différente. Tu ne comprendras probablement pas tout ce que je vais dire, mais je te demande juste de me faire confiance.

Il me fit signe de la tête. J'ouvris alors mon sac pour en sortir mon cahier à spirales et un stylo. Varg eut comme un sursaut.

— Qu'est-ce donc ? Est-ce que je suis rendu au pays des songes ?

— Je sais que cela peut te paraître étrange.

J'appuyai sur le bouton poussoir pour faire sortir la bille et me mis à dessiner sur une feuille. J'étais la meilleure en dessin du groupe et le croquis que je fis rendait bien ce que je voulais expliquer. Ma ligne du temps prenait forme. Il fallait qu'elle soit simple et compréhensible en même temps. Avant d'aller plus loin dans mes confidences, il était primordial que je fasse comprendre à Varg la notion de temps.

— Le soleil s'est levé ce matin et il va se coucher ce soir. Depuis le moment où tu t'es réveillé ce matin, tu as fait plein de choses. Tu as mangé, tu as travaillé le bois, tu t'es baigné et là, tu m'écoutes parler. Tous ces moments sont rythmés par le temps qui passe. La journée d'hier est passée, elle entre déjà dans l'oubli alors que la journée de demain n'est encore qu'une illusion.

— Une illusion ?

— C'est quelque chose qui n'existe pas, pas encore en tout cas. Maintenant, si tu transposes cela à la vie d'un guerrier, c'est la même chose.

Je réfléchis un instant puis dessina sur la ligne du temps un petit enfant, un homme assis à terre près d'une chute et un couple avec deux enfants.

— Le petit garçon, c'est toi lorsque tu étais petit... C'est le passé.

— Le passé.

— Ici, c'est toi maintenant. Tu es assis à côté de la chute... C'est le présent.

— Le présent.

— Et là, c'est toi avec ton épouse. Voilà ton fils et ta fille... C'est ce qui va arriver. C'est le futur.

— Le futur.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Arrête de faire le perroquet.

— Perroquet.

J'abandonnai, quelque peu découragée.

Soudain, il me montra du doigt le présent.

— Il manque Aïda et la Rødt hår.

Il avait compris !

— Oui, tu as raison.

— Alors fais.

Je dessinai rapidement un cheval et une autre forme humaine. Varg suivit la courbe de la bille du stylo, se demandant probablement d'où sortait ce trait bleu.

— Est-ce que tu as compris cela, Varg ?

— Le passé, le présent, le futur.

— Le temps qui passe agit sur les gens et leur environnement. Lorsque tu seras là, dans le futur, tu auras des cheveux blancs comme Amma et peut-être que votre village sera devenu plus grand, comme Hedeby ou Ribe.

Il me regarda avec intérêt. Il semblait bien me suivre.

— Et bien, moi, je viens de là... du futur.

— Tu n'existes pas encore ? Tu es ma fille ? fit-il avec une expression horrifiée qui me fit éclater de rire.

— Non, je ne suis pas de ta famille... enfin, je ne crois pas.

— Je ne comprends pas.

— Je sais, c'est difficile... Dans la logique du temps qui passe, cela devrait aller dans ce sens...

Je désignai tour à tour les trois périodes, depuis la plus ancienne jusqu'à celle en devenir.

— ... alors que moi, je vis au futur et suis retournée dans le passé. Tu m'as demandé un jour pourquoi j'étais revenue, tu te souviens ?

— Oui.

— Je suis revenue pour apprendre à mieux connaître ton peuple, pour ensuite pouvoir parler de lui, expliquer comment vous viviez.

— Parler de mon peuple ? Pourquoi ?

— C'est mon métier. Olaf est forgeron, il fabrique des armes, des bijoux. Toi, tu es sculpteur de bois. C'est ce que nous appelons des métiers. Moi, dans mon monde, je suis archéologue. Je creuse et fouille la terre pour trouver des traces du passé.

Je vis au regard de Varg que, cette fois-ci, je venais de le perdre complètement.

— Je vais fermer les yeux et je vais me réveiller de ce rêve.

Je pris mon iPhone et l'allumai. Varg eut à nouveau un sursaut et recula cette fois.

— Encore de la magie !

— Non, n'aie pas peur. Regarde. C'est moi.

Il regarda prudemment.

— C'est la Rødt hår aux longs cheveux.

— C'est moi.

— Comment es-tu entrée là-dedans ?

— C'est une photo.

Je fis défiler d'autres photos : une où je travaillais dans la terre avec ma truelle et mes pinceaux, une où je tenais en main un morceau de la cruche que nous venions de découvrir, une devant le drakkar que nous avions mis à jour, une avec une partie du squelette.

Les idées se bouscuaient dans sa tête. Il ne comprenait pas qui était cette femme, qu'était cette étrange chose qu'elle tenait entre ses mains, quelles étaient ces étranges images ? Il ne se souvenait pas d'avoir bu une potion quelconque qui aurait pu lui donner de telles visions.

— Voici mes grands-parents, et là, c'est ma mère et mon frère.

Varg se sentait perdu. Cette femme transportait sa famille dans une boîte !

— Comment as-tu fait pour les mettre là-dedans ? De la magie comme en fait Morab ?

— Non, ce n'est pas de la magie. Ma famille existe comme toi et moi.

Je mis alors l'appareil devant mes yeux et appuyai sur la touche photo. Un petit bruit de déclenchement se fit entendre, figeant Varg.

— Regarde, c'est toi, là, maintenant.

Il fut sur pied en l'espace d'un instant, les yeux écarquillés de frayeur, tâtant son corps de ses mains. Rapidement, il siffla Aïda qui arriva au trot.

— Je le savais. C'est de la sorcellerie.

Il grimpa sur le dos de sa jument.

— Non, attends ! Varg !

— Ne t'approche plus de moi.

Il donna des coups de talon dans le flanc de l'animal et tous deux disparurent dans la forêt. Je me rassis, en proie au désespoir. Les dés étaient jetés ! Dans peu de temps, ils arriveraient tous, alertés par Varg. Quel était déjà le sort réservé aux sorcières au temps des vikings ? Le bûcher comme dans le temps de l'inquisition, le jugement de l'eau ou la chaise de la torture ? Allaient-ils m'écarter jusqu'à ce que mort s'ensuive ? Je m'imaginais déjà la joie de Haldor. Je rassemblai mes affaires, les rangeai dans mon sac que je cachai à nouveau près de la pierre. Élixa, enfin ! Qu'avais-tu donc espéré ? Que ce viking te croie ?

Varg galopa longtemps dans la plaine après la forêt. Il avait eu peur ! Lui, le grand guerrier, avait eu peur d'une femme, d'une esclave ! Il aurait eu son épée qu'il lui aurait tranché la tête sans aucune hésitation ! Il n'avait pas vraiment compris ce qu'elle avait tenté de lui expliquer, même s'il avait aimé l'image de lui, de sa femme et de ses enfants. Pour son peuple, magie et médecine étaient indissociables. Or, elle avait parlé de sa grand-mère qui connaissait les plantes et qui fabriquait des onguents. Une famille de magiciennes ! Haldor avait probablement raison. Le mieux aurait été de la chasser. Il devait reconnaître qu'elle l'avait prévenu plusieurs fois, lui faisant croire qu'elle était une déesse, favorite d'Odin. Bien sûr, il avait très vite compris qu'elle était différente de son peuple lorsqu'il l'avait vue, la toute première fois, habillée différemment de lui, et aussi lorsqu'il avait ramassé dans la terre ce bijou qu'elle avait perdu et sur lequel on pouvait admirer une tête de cheval. Est-ce que dans son monde, les chevaux étaient aussi synonymes de prestige et avaient-ils aussi, associés aux Ases et aux Vanes, pour rôle d'emporter les guerriers morts au Valhalla ? Il ne pouvait nier qu'elle était très à l'aise avec Aïda, même que cette dernière l'avait très facilement adoptée, elle qui restait toujours prudente et même très sauvage vis-à-vis des étrangers. Il se remémora les mots d'Astrid au

Thing lorsqu'elle l'avait comparée à sa mère ainsi que les paroles d'Anwen. Il se rappela la douceur de son regard lorsqu'elle lui avait parlé de l'amour et lorsqu'ils avaient scellé leur pacte de sang avec Irma. Et il sentit son cœur fondre. Ne ferme jamais ton cœur ni ton esprit ! Ne crains pas le nouveau ou l'étrange, mais fais confiance à ce qui te parle de l'intérieur ! Les mots d'Amma résonnaient à ses oreilles. Il avait accordé sa confiance à cette esclave, il ne pouvait la décevoir. Il était également avide et curieux d'apprendre, de savoir comment était le monde de la Rødt hår.

Il fit faire demi-tour à Aïda et repartit au galop.

J'entendis le pas du cheval avant même de le voir. Je n'avais pas bougé. Je fus soulagée de voir Varg. Il semblait seul. Il sauta à terre et vint se placer à côté de moi.

— Je veux savoir.

— Quoi ?

— Ton monde... Raconte-moi.

Lorsqu'il se mit à sourire, je sus que mon secret allait être bien gardé.

Après les travaux de la maison, j'allais en fin d'après-midi nourrir les poneys, sortir le fumier puis m'octroyais toujours une à deux heures de travail avec Aïda dans la petite clairière en arrière de la forge d'Olaf. Comme je l'avais espéré, la jument s'avéra très douce, très maniable et surtout prête à apprendre.

Il me fallait avant tout vérifier la base de toute éducation équine, ce que mon grand-père nommait le CRC : Confiance, Respect, Connexion ; un travail au sol qui allait me permettre de vérifier la réactivité de la jument.

En premier lieu, je testai la capacité de décontraction de la jument : rester calme et user de fermeté avec justesse, tel était le mot d'ordre, le cheval ne se relâchant que si la personne qui le travaille est elle-même relâchée, d'où la nécessité de rechercher la sérénité, le bien-être et la paix intérieure. J'avais donc débuté par la chose la plus élémentaire : se taire, le mode de communication le plus confortable pour le cheval étant celui du langage corporel. Ne pas parler et surtout ne pas regarder l'animal. « Il est inutile de chercher le regard du cheval pour avoir son attention, il ne fonctionne pas ainsi. Il faut être important et intéressant pour le cheval. Ce n'est qu'ainsi que tu conserveras son attention et qu'il sera à l'écoute ». Je m'étais remémoré chaque parole de mon Opa.

J'avais pris une longue et fine branche de noisetier et pour vérifier la réactivité d'Aïda, je lui avais successivement tapoté le grasset, l'épaule et la cuisse toujours dans le but de valider son répondant et sa décontraction. Elle s'était déplacée à chaque fois exactement là où je voulais l'amener, réagissant ainsi positivement à tous les exercices.

Puis, lorsque je l'avais envoyée sur le cercle, orientant mes épaules parallèlement au déplacement voulu sans la regarder, la jument y répondit également d'une manière très positive. Un sentiment d'excitation m'avait alors envahie. Nul doute, cette jument était impeccablement dressée et je n'avais qu'une hâte : commencer à travailler avec elle.

Irma venait souvent me rejoindre et me regarder en silence manipuler le cheval blanc. La nouvelle s'était rapidement répandue auprès des enfants du village et le nombre de spectateurs augmentait de jour en jour. Un après-midi, le jeune Bjern amena son poney qui présentait sur son dos une vilaine gonfle.

— Mon poney est malade. Peux-tu le guérir ?

— Voyons cela.

Près du garrot, la peau était décollée et formait une boursoufflure dont les bords étaient plissés.

— Ce n'est pas grave Bjern. Probablement qu'il y avait un pli dans la peau que tu as mis sous ta selle ou bien la selle que tu utilises n'est pas bien adaptée.

En temps normal, j'aurais mis des glaçons dans une vieille chaussette et l'aurais placée sur l'endroit en question, maintenant l'ensemble avec une bande. Je n'avais rien de cela. J'avais donc opté pour les moyens de fortune. J'avais pris de la tourbe, l'avais mouillée à la rivière puis placé le côté herbe sur l'endroit à traiter.

— Il faut que tu y mettes un morceau de tissu et que tu attaches le tout avec une ficelle. N'utilise plus ta selle pendant quelques jours. Cela va guérir, tu verras.

Une fois la gonfle résorbée, l'endroit resterait affaibli et il était important d'éviter toute pression ou tout frottement sur cette zone. J'avais donc expliqué à Bjern qu'il allait à chaque fois devoir protéger la zone sensible même lorsqu'elle serait guérie. Le garçon m'avait écouté avec attention et avait été content de mon aide.

Et c'est ainsi que pour les enfants du village, je devins *Rødt hår, la femme qui guérit et fait danser les chevaux*. Je dus leur faire promettre de ne rien révéler de ce que je faisais avec Aïda et les enfants, ravis de partager un secret, avaient tous juré le silence. J'avais fait encore plus. Je leur avais proposé de leur apprendre quelques figures de manège et ainsi les faire participer au spectacle. Tous furent enthousiasmés.

Les villageois eux-mêmes semblaient avoir changé d'attitude envers moi. Méfiants au départ, beaucoup me saluaient désormais, certains même me souriaient. Ils avaient pris l'habitude de me voir vêtue de mes habits masculins, me diriger vers la forêt chaque fin de journée.

Trois soirs de suite, Varg vint me rejoindre à la cascade et pendant plus d'une heure, il me posa toutes sortes de questions sur mon monde, ma vie. Le plus difficile pour moi fut de lui faire comprendre que mon présent était très éloigné de son futur, qu'en fait, lorsque je retournerais chez moi, dans mon monde, la civilisation viking aurait disparu depuis longtemps. Je tentai de le rassurer en lui expliquant que son peuple avait fondé beaucoup de belles et grandes villes telles que Dublin en Irlande ou Kiev en Russie, qu'en étant de grands navigateurs, mais surtout d'excellents commerçants, ils

avaient contribué à un essor florissant de tous les endroits où ils s'étaient établis. J'évitai bien sûr de les décrire comme la plupart de nos contemporains les voyaient : des brutes assoiffées de sang, avides de richesses, mais les présentai plutôt comme des gens amicaux et très hospitaliers envers leurs invités ou envers des étrangers, travailleurs et fiers.

Sa curiosité n'avait pas de fin et il me saoulait de questions.

En contrepartie de tout ce que je lui appris sur mon monde, il me fit découvrir le sien, m'expliqua les coutumes de son peuple, me décrivit les différents dieux qui régnaient sur Asgard. Il m'expliqua aussi que lorsqu'une personne importante socialement mourait, elle était inhumée dans un bateau que l'on amenait sur la terre ferme et que l'on plaçait dans une fosse. On installait alors le défunt revêtu de ses plus beaux vêtements sur un lit placé en arrière du mat et on étalait autour de lui des provisions, des bijoux et des ustensiles de cuisine lorsqu'il s'agissait d'une femme, des armes ou des outils de travail selon qu'il s'agissait d'un guerrier ou paysan, et s'il en exprimait le souhait, on pouvait même enterrer avec lui son cheval, afin qu'ils puissent continuer à galoper ensemble au Valhalla, puis on élevait un grand tumulus au-dessus du navire. Ce rite permettait au défunt de retrouver dans l'au-delà le statut qu'il avait eu sur terre de son vivant et empêchait ainsi que son fantôme n'erre éternellement. Je lui parlai alors du bateau auquel Olaf avait fait allusion et émis ma curiosité de le voir. Peut-être était-ce le bateau dont notre équipe étudiait les vestiges ?

C'est ainsi qu'il m'emmena le lendemain, dans l'après-midi, plus au nord où je découvris un chantier presque irréel. Le bateau était immense. Il devait mesurer, d'après moi, au moins vingt mètres de long. Varg était très fier de tout m'expliquer. Le bordé, la partie extérieure de la coque, était disposé à clin, les planches de bois de chêne se recouvrant telles les ardoises d'un toit, puis elles étaient assemblées à l'aide de rivets en fer, alliant souplesse et solidité ; l'étrave, la pièce formant l'avant du navire, était d'une seule pièce de bois et merveilleusement sculptée, surmontée d'une figure, sculptée elle aussi, appelé dreki, et représentant un semblant de dragon, destiné à effrayer l'ennemi et les mauvais esprits. La quille, d'un seul tenant, nécessitait de très grands arbres et sa section en T permettait de maintenir le bateau en équilibre. Le fond du bateau était plat et son faible tirant d'eau lui permettait de naviguer sur des hauts fonds et de s'échouer directement sur une plage. Il pouvait transporter plusieurs dizaines d'hommes, des chevaux et du matériel, un atout considérable pour ce peuple. Varg m'expliqua qu'il y avait

en fait deux sortes de bateaux : ceux pour les combats, permettant de loger un grand nombre de guerriers et allant très vite, soit avec des rameurs, soit par l'utilisation d'une immense voile carrée lorsqu'il y avait du vent, et ceux pour le commerce, moins rapides, mais beaucoup plus spacieux afin de pouvoir contenir beaucoup de marchandises. Je l'écoutai avec attention, essayant de retenir le plus de données possible pour pouvoir ensuite les retranscrire dans mon cahier de notes.

La fin de journée fut merveilleuse et nous la terminâmes par une longue promenade en bord de mer, les pieds nus dans l'eau salée. Nous découvrîmes des criques dont les affleurements rocheux servaient de promontoires pour un grand nombre d'oiseaux marins, une flore unique et quelques fossiles. Le vent était fort et les vagues étaient hautes. Le paysage était époustouflant, le moment magique.

Varg se baissa soudain pour ramasser une roche, la serra entre ses doigts, puis la frotta sur ma joue. Quelle incroyable sensation de chaleur et de douceur !

— Une belle pièce pour un bijou, dit-il en me tendant la pierre.

Il avait l'œil. C'était un morceau d'ambre. Cette résine fossile végétale provenait du fond de la mer, enfouie là sous les sédiments probablement depuis des milliers d'années et ramenée à la surface par la force du ressac. Elle était d'une couleur chamarrée, mélangeant le jaune, le rouge et le blanc.

— C'est très beau.

— Je vais demander à Olaf d'en faire un bijou, ainsi tu te souviendras de nous lorsque tu seras dans mon futur.

— Je me souviendrais de vous même sans bijou. Vous allez tous rester là pour longtemps, dis-je en posant ma main sur mon cœur.

Deux semaines ! Deux semaines déjà que je partageais leur vie. Comment pourrais-je jamais les oublier ? Anwen, Astrid, la douce Irma, Amma, Aïda et Varg. Varg, le sauvage, la brute du premier soir qui, au fil des jours, s'était métamorphosé en un mélange de force et de douceur. Protecteur et plein de sensibilité, il était généreux et tolérant, il pouvait être drôle et taquin. Il avait réussi, à force de patience, à escalader cette muraille que j'avais bâtie tout autour de moi, cette protection invisible contre tout sentiment. J'avais appris à l'aimer, tout simplement. Les moments que nous partagions étaient toujours empreints de pudeur, de respect et même si bien souvent nos corps semblaient vouloir nous trahir, si nos regards se voulaient plus langoureux, nos touchers plus courageux, jamais nous n'allions plus loin.

18.

J'eus du mal à trouver le sommeil. Au bout d'une heure à me tourner et me retourner sur ma paille, je décidai que c'en était assez. Je m'habillai, pris une couverture et me dirigeai vers la grève. La lune était à moitié pleine et illuminait de sa lumière blafarde les maisons du village. Je pris place sur une souche de bois face à la mer.

Je frottais mon épaule encore douloureuse. J'avais fait maintes chutes à cheval depuis mon enfance et en général, j'anticipais et les amortissais en contrôlant ma manière de tomber, mais aujourd'hui, Aïda m'avait prise par surprise.

Avant même de la seller, je l'avais trouvée plus nerveuse qu'à l'habitude, elle avait eu du mal à tenir en place comme si elle avait décidé de ne pas travailler. Or, nous n'avions plus beaucoup de temps. D'ordinaire, elle était très coopérative et toujours prête à exécuter les figures que je lui demandais. Tout se passa bien jusqu'à ce que je lui demande de passer au trot. Elle se mit aussitôt à se cabrer, à hennir bruyamment et fit tout pour me déséquilibrer et me faire tomber. Lorsque je fus affalée au sol, elle se calma enfin. Irma était accourue pour la retenir et s'apprêtait à la battre avec un morceau de bois.

— Non, Irma, ne fais pas cela.

— Mais elle aurait pu te tuer, chanta-t-elle aussitôt.

— Elle m'avait prévenue. J'aurai dû être plus à l'écoute. C'est mon erreur.

Je flattai Aïda et la rassurai par des paroles douces puis inspectai scrupuleusement son corps. Je fus surprise de découvrir un mince filet de sang presque invisible sur son dos à l'arrière de la selle.

— Regarde Irma.

J'enlevai rapidement la selle et l'inspectai. Un clou dépassait du bois de la bande d'arçons, de sorte que chaque fois que je me laissais retomber sur la selle, la pointe s'enfonçait dans sa chair. Pas étonnant qu'elle ne veuille pas de moi sur son dos !

— Brave fille, Aïda. Je suis désolée.

Elle me regarda de ses grands yeux et frotta sa tête sur mon bras.

Tous les autres clous qui maintenaient l'ensemble étaient bien en place et aucun ne dépassait dangereusement. C'était vraiment étrange, car si ce clou se trouvait là depuis la fabrication de la selle, il aurait déjà dû blesser Aïda le matin où nous étions allées galoper et lors de tous nos entraînements

précédents, alors que rien de tel ne s'était produit.

Cette idée ne m'avait pas quittée de la journée et m'avait empêchée de trouver le sommeil. Avait-il été mis là intentionnellement ? Qui à part Irma et les enfants savait que je travaillais régulièrement Aïda dans cette clairière ?

Un bruit de pas sur les galets me fit sursauter et sortir de mes pensées.

— Tu ne dors pas toi non plus ?

Varg, les cheveux en bataille, vint me rejoindre et s'asseoir à côté de moi.

— Non... la nuit est tellement belle.

Je ne pouvais pas lui dire que c'était la douleur à mon épaule qui m'avait empêchée de dormir sans trahir mon secret.

Il se doutait bien pourquoi elle ne pouvait dormir. Irma était venue le voir pour lui dire ce qui était arrivé à Aïda, et lui avait confié ses craintes en lui parlant de ce qui avait blessé et amené la jument à faire tomber la jeune femme. Lui aussi s'en inquiétait. Il allait devoir être vigilant. Son oncle avait émis des menaces envers l'esclave, il était tout à fait capable de les mettre à exécution. Il savait bien que sa venue ne faisait pas l'unanimité et que beaucoup cachaient leur mécontentement par crainte envers Veland. Il était le chef de ce village et son autorité n'était pas à contester.

Nous admirions en silence les vagues qui déferlaient sur la plage de galets puis Varg se figea subitement.

— Écoute.

Et c'est là que je l'entendis également : un hennissement lointain... À travers le bruit des vagues, il était presque imperceptible.

— C'est Aïda. Il se passe quelque chose.

Il s'était levé en un éclair et partait déjà à la course vers le village.

— Je viens avec toi.

Varg avait déjà disparu. Je ne pus empêcher mon cœur de battre la chamade. Même si j'étais persuadée que Varg était de taille à affronter n'importe quoi ou n'importe qui, je m'inquiétais pour lui.

Puis j'entendis le cor. L'alarme ! Il se passait quelque chose de grave. C'est en montant le chemin de grève que je la vis : une lueur aveuglante qui illuminait le ciel. Le feu ! L'écurie était la proie des flammes. J'entendais les hennissements apeurés d'Aïda et des autres chevaux et vit Varg courir en direction du bâtiment. Je lui criai de toutes mes forces.

— Varg, tu ne peux pas aller là, c'est de la pure folie.

— Il faut que je fasse sortir les chevaux.

Tout se passa très vite. Jamais je n'avais vu un rassemblement de personnes aussi rapide. Veland et Gunnar lancèrent des ordres et chacun

des villageois apparut avec un chaudron. Les habitants se mirent en file indienne depuis la rivière jusqu'aux abords acceptables de l'écurie et commencèrent à asperger d'eau le bois flamboyant. J'évaluai rapidement la situation. Le feu semblait avoir pris à l'arrière, là où il y avait la réserve de foin, là où j'aurais dû dormir. La chaleur était insupportable. Je rejoignis Varg et Olaf qui tentaient d'entrer par l'autre côté et vis combien Varg avait l'air inquiet.

— Il faut que je les sorte de là.

— Varg, il fait très chaud là dedans et avec la fumée...

— Non, ne me dis pas cela. Je ne laisserai pas Aïda. Elle compte sur moi. Déjà, les hennissements étaient moins forts.

— Varg, écoute-moi.

J'eus beaucoup de mal à attirer son attention. Heureusement, il se calma.

— Lorsque la porte va s'ouvrir, par apport d'oxygène les flammes vont s'intensifier et cela va devenir très vite un insoutenable brasier. Il faudra te dépêcher.

Olaf me dévisageait sans vraiment comprendre ce que je disais. Varg, lui, se concentrait et m'écoutait attentivement.

— Il me faut un morceau de vêtement.

Amma dormait avec son foulard ! J'arrachai le fichu de tissu de sa tête, le plongea dans l'eau et le tendit à Varg..

— Attache cela pour protéger ton nez et ta bouche et rampe sur le sol, tu seras sous la fumée.

Puis je mis ma main sur la porte. Elle n'était pas très chaude. Le feu n'avait donc pas encore atteint ce côté du bâtiment.

— Sois prudent.

Je reculai, entraînant Olaf avec moi et vit avec frayeur Varg s'enfoncer dans l'écurie. Mais ce fut le cri d'Amma qui me fit sursauter.

— Le vent... le vent.

Amma se tenait là, entre la maison de Veland et l'écurie et sentait la chaleur du feu venir vers elle. Puis elle leva les bras au ciel.

— Odin, Odin, guide le vent.

Le vent poussait les flammes vers elle et vers la maison. Veland fit augmenter la cadence à laquelle les villageois aspergeaient les flammes d'eau. Il aurait fallu un camion d'incendie et quelques lances. Les moyens qu'ils utilisaient avec la force du désespoir semblaient tellement dérisoires et inutiles. Je vis les flammes avancer de plus en plus. Désespérée, je me jetai à

genoux à côté d'Amma qui continuait d'implorer Odin puis croisai mes doigts et me mis à prier. Je ne savais pas trop comment, je n'avais jamais appris.

— Mon Dieu, si tu existes vraiment, je t'en prie, je t'en supplie... Fais que le vent tourne... Je t'en prie... Fais que le vent tourne.

Anwen et Astrid regardaient la scène presque irréelle qui se déroulait sous leurs yeux : une vieille femme dansant dans un état de transe en hurlant le nom d'un Dieu et à ses côtés une esclave à genoux, tête baissée sur ses mains jointes aux doigts entrelacés.

— Mon Dieu, fais que le vent tourne... Protège Varg et Aïda... Fais que le vent tourne.

Je répétais inlassablement les mêmes mots, les yeux fermés, le cœur en prière.

Puis ce fut un cri dans la profondeur de la nuit.

— Le vent... Le vent. Regardez. Le vent change de direction.

Je me relevai au moment même où les chevaux sortaient en trombe et eus tout juste le temps de pousser Amma sur le côté pour éviter qu'elle ne se fasse renverser.

— Amma ?

— Je vais bien.

— Le vent a tourné. Odin t'a entendue.

Un cri, soudain.

— Attention.

La moitié de l'écurie s'effondra dans un crépitement et tout le monde recula.

— Varg ! hurlai-je.

J'eus subitement l'impression qu'on m'arrachait le cœur et sans vraiment réfléchir je m'élançai vers les flammes lorsqu'un bras puissant me retint.

— Nonnnn !

Je hurlais, en proie au désespoir.

— Les chevaux sont sauvés.

Je me tournai vers la voix et reconnus le visage de Varg, noirci par la suie. Sa chemise était en lambeaux, ses braies brûlées pendaient lamentablement autour de ses jambes, mais il ne semblait pas blessé.

— Varg ?

— Odin ne veut pas encore de moi au Valhalla. Je te dois la vie aujourd'hui, Rødt hår.

Quel soulagement !

L'écurie serait à reconstruire, certes, mais les chevaux étaient sains et saufs et plus que tout, Varg était vivant. Bientôt, Amma, Astrid, Anwen, Olaf et la plupart des villageois nous entourèrent et tous félicitèrent Varg pour son courage. J'en profitai pour m'esquiver du groupe tout en regardant le brasier qui finissait de détruire ce qu'il restait de la bâtisse. J'y avais laissé la dague de Varg et mon iPhone, caché dans le foin, avec les quelques photos que j'avais pu faire en cachette. Il devait avoir fondu sous la chaleur. Je laissai Varg avec les siens pour aller vérifier l'état des chevaux que Gunnar avait pris soin de guider vers le pré. Ils s'étaient tous regroupés, se collant les uns aux autres. Aïda s'avança vers moi et frotta sa tête contre mon épaule.

— Oui, ma belle. Tout va bien.

Je la flattai longuement, la tête cachée dans son encolure. J'avais vraiment eu peur, mais surtout, j'étais effrayée à l'idée que j'aurais pu y laisser la vie si je n'avais pas décidé, ce soir, de sortir faire un tour. Toutes ces émotions eurent raison de moi : mon cœur n'avait donc pas durci autant que je l'avais cru.

— Rødt hår ?

Varg était venu me rejoindre.

— Les chevaux vont bien.

Le Viking passa sa main sur tout le corps de sa jument pour confirmer mes dires puis lui caressa le chanfrein.

— Brave Aïda. Tu es aussi courageuse que l'était ton père, le fier Aslund. C'est bien avec lui que tu l'as confondue la première fois à la cascade ? dit-il en me regardant.

Je ne le croyais pas !

— Aslund était le cheval de mon père.

— Ton père ?

Je sentis les poils de mes bras se hérissier sur ma peau.

— Tu es le fils de Molgar ?

— On parle de Molgar dans ton monde ?

— Oui... C'est... C'est incroyable !

Je voyais briller la fierté dans les yeux de Varg.

— Mon père était un grand guerrier. Je suis fier que l'on se souvienne de lui.

Veland était venu nous rejoindre.

— Il n’y a plus de danger.

Déjà, les villageois se dispersaient et retournaient dans leurs maisons. J’étais bien trop énervée pour penser à dormir.

— Je suis incapable de dormir après tout cela, fis-je lorsque Veland se fut éloigné.

Je frissonnai soudain, la nuit étant fraîche loin des flammes.

— Viens.

Varg me prit par la main et sa chaleur bienveillante me réchauffa quelque peu, se diffusant dans mon corps comme une vague. Après nous être arrêtés à la maison où il prit un lourd carré de laine, nous retournâmes au bord de la grève. Il couvrit mes épaules de la grossière étoffe.

— Et toi ?

Il s’assit à côté de moi et je me serrai tout contre lui, partageant avec lui la chaleur enveloppante de cette couverture de fortune.

— Parle-moi encore. Que dit-on dans ton monde sur mon père ? Parle-t-on de ses victoires sur les hommes du sud, ceux dont la peau est aussi noire que l’ébène ?

— En réalité, c’est une légende que mon grand-père me racontait lorsque j’étais une petite fille.

— Une légende ? Comme celles de Morab ?

— Elle ne parle pas de ton père comme d’un guerrier... enfin, oui, elle en parle un peu, mais elle parle surtout d’Asgard, de Bifröst et de... Elda, dis-je après une hésitation.

— De ma mère ?

— Oui. Elle commence ainsi...

Et je me mis à parler, parler et parler et, tout comme mon grand-père, j’accompagnai mon récit de gestes exagérés, mimant le combat entre Molgar et Heimdall sous le regard ébahi de Varg.

— C’est une belle histoire, fit le Viking, mais ce n’est pas la réalité. Je n’ai jamais entendu parler d’un bébé que mon père aurait ordonné de noyer. Mon père ne s’est jamais battu avec un dieu et on ne galope pas sur Bifröst, il est inaccessible aux humains.

— Et la cascade ? Ton père n’allait donc jamais à cette cascade ?

— Je ne crois pas. Mon père est mort dans son lit. Il est entré au Valhalla avec son épée à la main où il a été accueilli par les Valkyries. Il se bat maintenant aux côtés d’Odin contre le maléfique Loki.

— Loki ?

Qui était-ce encore ? Varg m'avait pourtant parlé de leurs dieux.

— C'est un dieu malin et jaloux qui sait se transformer en cheval, en loup, en oiseau ou en phoque. Il est la cause de beaucoup de malheurs et de problèmes dans le monde d'Asgard et il se soulèvera contre Odin grâce à l'aide des géants. L'équilibre du monde est malheureusement un pacte fragile entre les puissances de vie et les forces du désordre.

— Le fameux Ragnarök !

— Morab dit qu'à la veille de Ragnarök, Loki enverra un dieu fourbe aux cheveux rouges dans notre monde afin de le fragiliser. Il sèmera la mort partout où il passera et réussira à vaincre Heimdall. La porte vers Asgard sera alors sans protection et les géants pourront venir détruire toute la race humaine.

— C'est censé être moi, ce dieu aux cheveux rouges ? Et comment ferais-je pour vaincre Heimdall, toi-même tu disais qu'on ne peut galoper sur Bifröst ?

— C'est un dieu, il a un pouvoir que nous n'avons pas... Comment as-tu su pour le feu ?

— Le feu ?

— Oui, tu m'as donné une étoffe mouillée pour me protéger et tu m'as dit de ramper comme un serpent sous la fumée.

— Oh, cela n'a rien à voir avec un quelconque pouvoir. Mon frère est pompier.

— Encore un... comment disais-tu déjà ? Métier ?

— Oui, c'est cela. Sauf que mon frère est pompier volontaire. Sa véritable profession est thanatologue.

Varg s'esclaffa.

— Quoi !

— Tu utilises des mots que je ne comprends pas, mais sortant de ta bouche, ils sont drôles et tu as l'air tellement sérieuse en les disant !

— Et tu te moques de moi en plus !

Je lui donnai une légère tape sur le bras comme lorsqu'on punit un enfant, lui sourit et me blottit à nouveau contre lui.

Leurs cuisses étaient collées l'une contre l'autre et Varg sentit, malgré l'épaisseur de leurs vêtements, la chaleur de sa peau. Il en fut profondément troublé.

— Parle-moi de ton père. Comment était-il ?

— Que veux-tu savoir ?

— Tout.

Varg prit une profonde inspiration et le regard vers la mer, se mit à parler. Il parla de ses ancêtres qui étaient arrivés par la mer des terres du nord. La vie y était très dure à cause d'un climat excessivement difficile. La nourriture venant à manquer, ils avaient emmené femmes et enfants à la recherche d'une terre plus hospitalière que celle où ils habitaient, découragés de devoir cultiver une terre que le froid gelait durant de longs mois, et c'est ainsi qu'ils étaient arrivés au Danemark. Ils vivaient alors plus loin, à l'intérieur des terres et devaient constamment défendre leur village contre les autres clans. Aujourd'hui, même si le pays avait un roi, il n'existait pas vraiment de monarchie. Il avait très peu de pouvoir, celui-ci étant divisé entre une élite guerrière aristocratique. La plus haute distinction était celle de jarl. D'après ce que je déduisis de ses explications, le mot jarl était un titre de noblesse tel que duc ou comte. C'était un meneur d'hommes, entouré d'une troupe de guerriers d'élite et propriétaire de grands territoires qu'il agrandissait sans cesse par des guerres internes. Finalement, le pays s'avérait politiquement très instable, les rivalités personnelles et les luttes de pouvoir empêchant la constitution d'un gouvernement durable.

— Dans un tel climat, pourquoi est-il alors parti guerroyer plus au sud ?

Varg m'expliqua qu'il y avait eu, du temps de Molgar, dans un pays plus au sud, un roi qui croyait avoir eu la mission divine de son dieu, qui n'était pas celui des Vikings, de convertir à lui tous les peuples païens. Molgar et tous les siens devaient ainsi renier Odin et Asgard, tout ce qui les avait protégés depuis toujours. Son peuple s'y refusa et fut ainsi décimé par le feu et le fer, beaucoup d'hommes eurent la tête coupée, des femmes et des enfants furent emmenés en captivité.

— Mon peuple se devait de défendre son honneur et de venger la mort de ses semblables. Il s'est donc allié avec les Saxons qui avaient, comme lui, la même croyance et les mêmes valeurs et ensemble, ils sont allés attaquer les royaumes du sud. Leur roi était mort entretemps et les fils se battaient pour la succession. Cela a aidé mon peuple, car leur royaume était devenu fragile.

Je réalisai soudain aux dires de Varg que les raids vikings n'avaient été en fait qu'une réaction à une christianisation sanguinaire forcée. Bien sûr ! Depuis toujours, les chrétiens cherchaient par tous les moyens une manière de convertir les peuples païens à leur croyance. Chantage, corruption, vandalisme, rien n'y fit. Ils usèrent donc de la force et commirent les pires atrocités. Les Vikings n'eurent donc d'autre choix que de se révolter et de se

venger en devenant de terribles guerriers.

— C'était donc une guerre de religion entre les païens et les chrétiens. Mais pourquoi avoir attaqué des monastères, des églises et des cloîtres ?

— La chrétienté était la cause des malheurs de mon peuple et il y avait à ces endroits de nombreuses richesses que mon père se devait de rapporter pour son peuple et son roi. Par son courage et son talent guerrier, il a eu de nombreuses victoires et il est devenu ainsi le chef de notre clan et le commandant des armées de Siegfried. Il a redistribué un grand nombre des richesses acquises à sa famille. Il était respecté et aimé de tous. Il m'a appris à me battre, il m'a appris le tir à l'arc, le négoce, le travail du bois...

— Le lit que tu as fait pour ton mariage est vraiment très beau.

Varg ne répondit pas, imaginant encore le corps de la jeune femme y reposant entre les fourrures, nue, l'attendant, puis il essaya de trouver au fond de sa mémoire un souvenir de la petite Erin et crut se rappeler une petite tête ronde couverte d'un fin duvet blond. Aux dires de son oncle, sa promise était d'une grande beauté et possédait un bassin large conçu pour une multitude d'enfants. Élixa lui avait montré un fils et une fille, il s'en souhaitait plusieurs...

— Je tombe de sommeil, fis-je soudain en bâillant.

Ce fut le signal du départ. Varg se leva et m'enveloppa dans la couverture.

— Merci.

J'allais devoir dormir dans l'air enfumé de la maison. Lorsque nous approchâmes de la maison, nous fûmes surpris de voir Veland et Haldor parlant à voix basse près de la porte d'entrée. Ils ne dormaient donc pas non plus ! Les deux hommes se turent à notre approche. Varg se tourna alors vers moi, le visage subitement dur et fermé.

— Va te coucher, Rødt hår.

C'était incontestablement un ordre. Je m'éclipsai donc sans rien dire, mais restai un moment derrière la porte refermée derrière moi. J'entendis Varg demander d'une voix froide :

— Que se passe-t-il ?

— Haldor demande à ce que l'esclave s'en aille. Il veut que cela soit discuté devant le Thing.

— Elle va attirer le malheur sur le village. Kirsten dit que depuis qu'elle vit avec nous, elle manque d'énergie et que le bébé bouge beaucoup et lui donne des douleurs.

— Ta femme n'a jamais été très résistante ni d'une grande aide pour

Astrid, même avant l'arrivée de l'esclave. Le bébé qu'elle attend lui permet d'en faire encore moins. Cela n'a rien à voir avec la Rødt hår.

Haldor fut indigné des paroles de Varg et n'eut été la réaction immédiate de Veland pour retenir son frère, les deux protagonistes se seraient probablement battus.

— Comment oses-tu ! Ton raisonnement est complètement faussé... Regarde Veland, comment cette femme a de l'emprise sur lui !

Varg en avait assez entendu.

— Cette femme m'a sauvé la vie aujourd'hui et sans elle, je n'aurais pas pu sauver les chevaux.

— Ah oui ! Un stratagème pour gagner ta confiance. Comment t'expliques-tu ce qui vient de se passer ? Odin n'a fait tomber aucun feu du ciel.

— Je ne sais l'expliquer, mais si la Rødt hår avait été dans l'écurie cette nuit, elle serait probablement morte dans cet incendie, as-tu pensé à cela ? Toute notre famille savait qu'elle dormait dans l'écurie. Qui donc veut le plus qu'elle disparaisse ?

Varg avait raison. Plus de doute possible. Le feu avait été allumé par une main humaine, capable d'assez de haine pour risquer de perdre tous les chevaux du village. Quelqu'un tenait donc à se débarrasser de moi ! J'en avais assez entendu et allai, sans bruit, retrouver ma couche. Un tremblement incontrôlable s'empara de moi au moment où je m'allongeai. La peur me donna des nausées et je dus faire un effort surhumain afin de me parler mentalement et retrouver un calme précaire. Je me rassurai en me disant que je pouvais toujours partir, n'importe quand, un jour de soleil. Bien sûr, je renoncerais alors à terminer mes recherches, à Amma, à Aïda... à Varg. Tout cela valait-il vraiment la peine de risquer sa vie ?

Varg vint s'agenouiller près de moi avant de rejoindre sa chambre.

— Dors, Rødt hår, la nuit sera courte.

— Je voulais attendre ton mariage Varg, mais je... je vais devoir partir avant.

— Partir ? Que veux-tu dire ? Retourner dans ton monde ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Si tu penses que c'est mieux, répondit-il froidement.

Varg eut l'impression qu'on lui enfonçait une lame brûlante dans le cœur. Il tourna son regard vers le feu de l'âtre de peur qu'elle ne lise le désespoir dans ses yeux. La perdre, ne plus la voir, ne plus la sentir ? Comment allait-il pouvoir continuer à vivre sans elle ?

Il se marierait avec Erin, c'était son devoir, mais il avait espéré pouvoir retenir l'esclave auprès de lui en lui offrant le rôle de concubine. Il avait espéré que le rapprochement qu'ils vivaient depuis quelques jours l'aurait fait changer d'avis. Il avait espéré qu'elle ait des sentiments à son égard. Apparemment, il s'était trompé.

Il s'était détourné de moi sans rien dire. Il semblait totalement indifférent à ce qui pouvait bien m'arriver. J'avais été stupide de croire qu'il avait pu changer. Ne comprenait-il donc pas que je m'étais attachée à lui et que cette décision était la plus déchirante que j'eus à prendre de toute ma vie ? Ne savait-il pas que dans ce désir de partir, je fuyais aussi par douleur de le voir se marier avec une autre femme ?

— Tu préfères donc fuir plutôt que de te battre !

Je me redressai sur le coude pour lui faire face.

— Fuir ? Tu crois que j'ai envie de mourir ici ?

— Tu ne mourras pas.

Comment pouvais-je me battre contre quelque chose d'invisible ? Le clou planté dans la selle, le feu dans l'écurie...

— Ne comprends-tu pas que c'est moi la cible ? J'attise la haine et la méfiance et tout cela à cause de la couleur de mes cheveux et d'une légende. C'est trop bête.

— Je te protégerai.

— Comment ?

— J'ai parlé à Haldor, il n'osera plus s'attaquer à toi.

— Comment peux-tu être certain que ce soit lui ? Et comment me protégeras-tu lorsque tu seras en mer à pêcher, à la chasse ou à travailler sur votre bateau ?

— Tu sais te battre et tu as ma dague.

— Ta dague et ma boîte à images étaient dans l'écurie.

Varg sembla réfléchir.

— Dors. Nous en reparlerons demain.

Il s'éloigna sans bruit. Tout se bousculait dans ma tête. Partir, rester. Je travaillais fort pour le spectacle équestre et les enfants comptaient sur moi. Je ne pouvais les décevoir. Le mariage aurait lieu d'ici quelques jours. Je partirai après.

Le lendemain, tous les hommes du village se mirent à nettoyer le lieu de l'incendie et le soir venu, une nouvelle écurie abritait à nouveau les chevaux. Varg ne me reparla pas de mon éventuel départ, mais me fit un cadeau singulier afin que je puisse me défendre en son absence : un merveilleux

carquois brodé muni d'une vingtaine de flèches et son arc. Il disait qu'il avait appartenu à sa mère qui excellait au tir à l'arc, comme d'ailleurs la plupart des femmes du village. J'en fus émue et honorée à la fois.

19.

La journée fut l'une des plus chaudes de l'été. Il m'était impossible de rester dans la maison surchauffée et enfumée, aussi je sortis à l'extérieur pour enfiler avec une aiguille grossière les poissons pêchés la veille, qu'Astrid suspendrait ensuite au-dessus de lâtre pour le fumage. L'odeur de boucanerie me soulevait le cœur. C'était encore plus horrible que l'odeur de fèces qui se dégageait des marais et à laquelle je m'étais peu à peu habituée.

Je regrettais mon petit espace dans le grenier à foin, mais Varg m'avait formellement interdit de retourner dormir dans l'écurie.

Kirsten était assise à l'extérieur elle aussi. Son ventre était énorme et déformait son corps à l'extrême. La naissance était probablement imminente, car elle se plaignait de plus en plus de douleurs. L'enfant bougeait moins lui aussi. Je vis qu'elle avait du mal à respirer et qu'elle tenait souvent son ventre. Nous nous évitions le plus souvent, encore plus depuis l'épisode avec Haldor, mais la voir dans cet état me serrait le cœur.

— Kirsten, tu ne veux pas aller t'allonger ?

Elle ne semblait pas m'entendre ou faisait semblant.

— Je vais aller te chercher un peu d'eau.

J'abandonnai mes poissons pour aller lui remplir un mazagran avec de l'eau fraîche de la fontaine. À mon retour, je vis qu'Astrid était auprès d'elle et l'aidait à se lever.

— Vite, il nous faut rentrer. Le vent se lève.

J'avais remarqué qu'effectivement le vent soufflait différemment. Ce n'était pas la brise du bord de mer habituelle et en levant mes yeux vers l'ouest, je vis que le ciel s'assombrissait. De la pluie, enfin ! Il n'avait pas plu depuis mon arrivée, cela allait faire beaucoup de bien au potager. Ce ne fut que lorsque le village fut soudainement envahi par les ténèbres que je compris que cela allait être bien plus qu'une simple pluie. Le ciel se zébrait déjà au loin d'éclairs ramifiés. Un orage ! J'attendais le tonnerre. Vu la force du vent, cela allait être assez impressionnant. Le tonnerre arriva enfin, quelques secondes après l'éclair, le son voyageant beaucoup moins vite que la lumière. Après le second éclair, je me mis à compter les secondes qui le séparaient du tonnerre, puis fis un rapide calcul. L'orage était à peu près à trois kilomètres. Il avançait vite, mais j'aurais encore bien assez de temps pour mettre les chevaux à l'abri. Anwen criait après moi en me voyant courir vers le pré.

— Éliisa, que fais-tu ?

— Viens vite, aide-moi, il faut rentrer les chevaux.

— Non, nous n'avons pas le temps et j'ai peur.

J'étais déjà en train d'ouvrir la barrière.

— Viens, nous avons encore le temps.

Elle eut un instant d'hésitation puis vint à mon aide.

— Ce sont de terribles présages. Les dieux sont mécontents.

— Balivernes. C'est un orage. Cela arrive souvent après une journée chaude comme aujourd'hui et cela n'a rien à voir avec les dieux.

— Tu ne devrais pas parler ainsi, Éliisa. C'est pour cela que les dieux nous punissent. Tu ne crois pas en eux !

Je préfèrai ne pas répondre. Je m'inquiétais pour les hommes qui n'étaient pas rentrés et qui étaient en pleine forêt, partis à la chasse depuis le matin. Nous avions presque mis à l'abri tous les chevaux, à part Aïda et une jeune pouliche, lorsque des hurlements s'élevèrent de la maison. Lorsque nous arrivâmes toutes les deux essoufflées, Astrid et Amma étaient en train de soutenir Kirsten qui se tordait dans les douleurs de l'enfantement.

— Anwen, il nous faut des linges propres et il faut faire bouillir de l'eau. Rødt hår, il faut fermer toutes les ouvertures et raviver le feu.

Je remis des buches sur le feu avant d'aller fermer toutes les fenêtres de la maison en attachant des peaux sur les ouvertures. L'orage était à présent au-dessus de nous et des pluies diluviennes avaient transformé la terre en des torrents de boue qui coulaient devant la maison passant à certains endroits par-dessus les chemins en caillebotis. Astrid avait allongé Kirsten sur la pailleasse près du foyer et Amma lui tenait la main tout en lui caressant tendrement les cheveux, lui parlant à voix basse pour la rassurer. Elle semblait souffrir énormément. Ce n'est que lorsque nous vîmes la pailleasse virer au rouge qu'Astrid s'alerta.

— Il nous faut Morab. Le bébé ne se présente pas bien.

Je découvris ainsi que Morab faisait non seulement office de guérisseuse, mais également de sage-femme. Le vent sifflait dans les arbres. Je regardai à l'extérieur, la tempête ne semblait pas prête à se calmer. Il fallait faire vite, il en allait de la vie de Kirsten et de son bébé.

— Anwen, une cape vite.

— Que veux-tu faire ?

— Je vais aller chercher Morab.

Astrid me regarda d'un air effrayé.

— Les dieux sont déchaînés, tu ne peux sortir.

— Il nous faut l'aide de Morab, nous n'avons pas le choix. Priez les dieux de me laisser passer.

Je n'attendis pas leur réponse et je partis sous la pluie, enveloppée dans la cape de bure. Je m'élançai sur le chemin de rondins en direction de l'autre côté du village. Irma m'avait expliqué qu'elle et sa mère habitaient une petite maison isolée près du chemin descendant vers la grève. Dans le pré, Aïda et la jeune pouliche galopèrent nerveusement de long en large. Je m'approchai d'eux et Aïda vint aussitôt me rejoindre, les naseaux dilatés, les yeux ronds.

— Je sais, je sais, c'est terrifiant. Je vais faire vite et je reviens vous chercher.

Le ciel était d'un noir d'encre, mais l'orage semblait s'éloigner. Les éclairs étaient moins fréquents et même si la pluie et le vent étaient encore très forts, je vis au loin un ciel plus clair. J'entrai en trombe dans la petite maison de Morab et tombai nez à nez avec Irma qui me dévisagea comme si elle voyait un fantôme. Avec la cape sur la tête, dégoulinante de pluie, je devais probablement ressembler à cela.

— Li... li ?

— Irma, il faut que je voie Morab. Le bébé...

— Je suis là.

Une voix grave dans mon dos me fit sursauter. Cette femme avait décidément le don de me glacer le sang.

— Morab, le bébé arrive, mais cela ne semble pas bien aller. Il y a du sang et...

— Irma, prépare mes potions, vite... Tu es venue ici malgré la colère des dieux ?

— Anwen et Astrid les ont invoqués pour moi afin qu'ils me permettent de venir jusqu'à toi. Je crois bien qu'ils sont très indulgents.

Morab me regarda d'un air sombre.

— J'y retourne. Il faut que j'aille rentrer les chevaux.

— Rødt hår ?

— Oui ?

Morab se pencha vers moi et posa sa main sur mon épaule. Allait-elle m'envoûter ? À ma grande surprise, je vis un semblant de sourire détendre ses lèvres.

— Irma m'a dit combien tu es gentille avec elle. Je voulais te remercier pour tout ce que tu fais pour elle.

Je restai sans voix.

— Je... Ce n'est rien. Ta fille est adorable.

— Bien. Va et qu'Odin guide tes pas. Je vais venir aider Kirsten.

— Merci.

Je remontai ma cape trempée sur mes cheveux et ressortis. J'avais traversé la moitié du village lorsque j'entendis un craquement au-dessus de moi. Je levai la tête vers l'arbre qui penchait dangereusement. Au moment où je voulus accélérer pour éviter le possible impact, je sentis comme un séisme qui ébranla subitement l'ensemble de ma boîte crânienne. Tout se mit à tourner autour de moi et je m'évanouis.

Morab fit des pressions contrôlées sur le ventre de Kirsten pour faire bouger le bébé. Elle regardait de temps en temps le visage de la future mère. Elle était très pâle, mais la potion qu'elle venait de lui donner commençait à faire son effet. Elle était censée diminuer un peu les douleurs. Si Kirsten réagissait bien aux herbes, elle allait devoir la guider dans les poussées. Elle introduisit un doigt puis deux et sentit la tête. Bien, le bébé était en position et le corps commençait à s'ouvrir. Une contraction fit gémir Kirsten, puis une seconde et une troisième. Morab regarda l'assistance.

— Ce ne sera plus bien long. Le bébé est prêt.

Dans l'euphorie du moment, personne ne s'était inquiété pour la Rødt hår. Anwen avait bien été surprise de voir arriver Morab seule, mais celle-ci l'avait rassurée en lui disant que l'esclave devait s'occuper des chevaux. Elles s'étaient donc toutes concentrées sur Kirsten et le bébé à venir.

Lorsque le moment de pousser arriva enfin, Astrid et Amma encouragèrent Kirsten dont le visage se tordait en une mimique grotesque. Un cri strident couvrit bientôt le bruit de la pluie, suivi d'un cri primal, nécessaire au déploiement de toutes les alvéoles pulmonaires et à l'augmentation de la pression sanguine indispensable pour mettre en fonction la circulation pulmonaire. C'était un beau gros garçon, couvert d'un peu de sang et d'une substance blanchâtre et grasse. Les inquiétudes firent aussitôt place à des larmes et des rires de joie.

— C'est un fils ! Odin t'a gratifiée d'un beau gros garçon.

Kirsten reposa sa tête. Elle avait souffert, mais son bébé était en vie et selon Morab, il était gros et beau. Elle pensa à son époux. Haldor sera fier. Lorsque Morab le déposa dans ses bras, elle découvrit ce petit être qui, durant neuf mois, l'avait souvent empêchée de dormir, lui avait donné des coups, avait déformé son corps et se mit aussitôt à l'aimer.

inconditionnellement. Elle dégagea l'un de ses seins, gorgé de lait, et le présenta à la petite bouche goulue qui le trouva en quelques instants, l'attrapant comme si elle s'y était préparée depuis des semaines.

La porte de la maisonnée s'ouvrit avec fracas sur la troupe d'hommes qui revenaient de la chasse. Ils s'étaient réfugiés dans une caverne en attendant la fin de l'orage. Impatients de rentrer chez eux, ils avaient été heureux de voir que les dieux avaient épargné leur village et qu'à part quelques branches, tout semblait intact. Astrid était soulagée, et contrairement à son habitude, s'était jetée dans les bras de Veland et l'avait enlacé tendrement, remerciant les dieux de leur sollicitude, geste qui surprit son époux qui accepta pourtant avec émotion cet inhabituel élan public d'affection.

Haldor s'avança ému vers la couche de sa femme et contempla son fils. Puis il le prit et le leva au ciel pour honorer Odin. Tous le complimentèrent. Leur joie était immense.

Lorsque Varg entra dans la maison, il comprit tout de suite aux rires et aux cris de joie que quelque chose de spécial s'était passé durant leur absence et lorsqu'il vit le petit corps dans les bras de son oncle, il se mit à joindre son cri à celui des autres. Il félicita sincèrement son oncle puis voulant partager ce moment d'émotion avec deux yeux verts, il se mit à chercher celle qu'il avait eu hâte de retrouver alors que l'orage grondait et qu'il attendait dans la grotte.

Il ne la vit nulle part.

20.

Mon corps flottait dans une boule d'ouate blanche, ma tête ballotait par moments. Je me sentais en sécurité, protégée par une chaleur enveloppante... Puis le décor changea... Non, je ne voulais pas bouger ! Non, laissez-moi. Je repoussais les mains invisibles qui touchaient mon corps. Mon corps ! Je le sentais en feu et là, plus bas, je sentais qu'on arrachait quelque chose de lui. La douleur était insoutenable. J'ouvris les yeux et m'agrippai à lui... lui, mon homme, mon époux, il était revenu...

— Tu es là... enfin... Prends garde, elle est là, elle me regarde... elle me veut... Je ne peux plus lui résister... Prends soin de notre fils... Varg... Mamouna.

Et je me mis à hurler, à hurler et à hurler... puis je retournai dans ma bulle d'ouate blanche, ma tête ballotant par moments.

Varg pressa le pas. Il devait faire vite. Il l'avait trouvée là, dans la boue, inerte. Elle avait réussi à se hisser sur le rebord du chemin en caillebotis, échappant ainsi à une mort certaine par noyade ou par asphyxie. Son corps, balayé par la pluie et le torrent de boue, était glacé, mais elle respirait encore.

Personne, dans l'euphorie de la naissance, ne s'était inquiété de l'absence prolongée de l'esclave. Puis ils s'étaient divisés pour la retrouver, même Haldor s'était joint à eux. Irma avait rejoint Varg, elle aussi, et semblait inquiète. Leurs appels avaient résonné longtemps sans aucune réponse en retour. Plus le temps passait et plus Varg devenait inquiet. Où pouvait-elle bien être, mais surtout, dans quel état allait-il la retrouver ? Il n'osait penser au pire. Lorsqu'il était passé devant le pré, il avait remarqué la nervosité extrême de sa jument. Jamais il ne l'avait vue dans un tel état. Elle s'était cabrée à plusieurs reprises et avait frappé l'air de ses antérieurs, hennissant bruyamment, puis s'en était allée, galopant de long en large, pour revenir de plus belle et recommencer.

La pluie avait cessé, l'orage s'était éloigné, mais rien ne semblait pouvoir calmer Aïda. Même Varg n'y réussissait pas. Il ne la reconnaissait plus. Puis cela avait été pour lui comme une révélation. Elle était, elle aussi, connectée à l'esclave, comme Irma, comme lui ! Sans aucune hésitation, il avait alors ouvert la porte du pré et Aïda en était sortie en trombe, filant comme le vent en direction de la grève, soulevant des plaques de boue à chacune de ses foulées. Varg s'était mis à courir après elle. Lorsqu'elle s'était enfin arrêtée, baissant la tête comme pour humer une herbe odorante, Varg avait

senti son cœur se serrer. Il n'avait osé penser au pire. Il avait eu une pensée pour sa famille, cette famille dont elle parlait avec tendresse et qui l'attendait, quelque part, dans l'autre monde. Depuis qu'il connaissait son secret, il avait dû se rendre à l'évidence. Il savait qu'un jour elle repartirait. Fini l'espoir de lui demander de devenir sa concubine, fini le rêve de pouvoir vivre toute une vie à ses côtés. Si c'était cela l'amour, ce sentiment dont elle avait parlé avec passion, alors oui, il aimait. Pour la première fois de sa vie, il aimait vraiment une femme et cette évidence l'avait consterné. Il s'était alors réfugié dans les bras chauds et les yeux envoûtants de Morab... pour oublier.

Il s'était agenouillé et avait soulevé sa tête avec précaution. Lorsqu'il l'avait entendue geindre, il avait su qu'elle vivrait.

À présent, elle reposait là, au chaud, entre les mains d'Astrid et d'Anwen et il pouvait enfin calmer ses angoisses. Il n'avait laissé personne s'en approcher, même pas Morab, lorsque sa tante lui avait dit qu'il était urgent de la débarrasser de ses vêtements mouillés. Il s'en était occupé lui-même et avait même souri en apercevant cette petite culotte garnie de dentelle qui l'avait empêché d'assouvir son désir. Il avait un instant admiré ce corps nu, les petits seins fermes, sa toison flamboyante, sa peau si claire... Un impossible rêve.

La question d'Amma le fit sortir de sa rêverie.

— Comment va la Rødt hår ?

— Elle va vivre, répondit Morab à la place de Varg. Demain, elle ira mieux. La potion que je lui ai fait boire va l'aider.

Astrid les avait rejoints et confirma qu'elle dormait paisiblement.

— Lorsque je l'ai trouvée, elle m'a parlé un instant. Elle semblait effrayée. Elle me disait de prendre soin de notre fils. Je n'ai pas vraiment compris.

— Elle devait être dans le pays des songes et faire un rêve.

— Probablement. Elle parlait aussi de Mamouna.

Il vit qu'Astrid avait porté sa main à sa bouche pour étouffer un cri et qu'Amma s'était levée. Elle était pâle comme la mort.

— Varg, conduis-moi à elle.

Puis elle lui tendit la main.

— Comment est-elle ? Dis-moi. À quoi ressemble-t-elle ?

Elle semblait extrêmement énervée et Astrid tentait en vain de la calmer.

— Allons, Amma. Tu sais bien qu'elle est partie, il y a longtemps déjà.

Varg ne comprenait rien.

— Dis-moi, Varg !

Ils s'agenouillèrent tous près de l'esclave et Amma, en se dirigeant à tâtons, posa délicatement ses deux mains sur le visage de la jeune femme. Elle les fit glisser comme pour enregistrer dans sa mémoire des traits qu'elle ne pouvait voir.

— Elle a les cheveux très courts, rouges comme le soleil couchant et sa peau est claire et parsemée de petites taches brunes. Elle a de grands yeux verts et sa bouche...

— Tu es revenue... Tu es revenue.

— Non Amma, non, gémissait Astrid. Elle n'est qu'une esclave. Elle ne ressemble pas à ta fille.

— Sa fille ? Ma mère ? Mais que...

Varg était perdu. Étaient-ils donc tous devenus fous ?

— Ta mère était la seule à appeler ta grand-mère Mamouna.

Varg prit les mains de sa grand-mère.

— Amma, elle n'est pas ma mère ! J'ai du mal comprendre ce qu'elle disait. Le vent soufflait et... je crois qu'elle disait qu'elle avait froid. Oui, c'est cela, elle disait qu'elle avait froid.

Morab prit en charge la vieille femme et tout en la soutenant, la ramena vers la grande pièce près du feu. Elle lui fit boire une boisson chaude et fit un signe de tête à Varg et à Astrid, leur faisant comprendre que tout allait bien.

Varg resta un long moment agenouillé devant la paillasse de l'esclave, la regardant dormir. Un restant de la potion verte de Morab séchait au coin de ses lèvres et il l'essuya du bout des doigts. Que signifiait tout cela ? Il avait très bien compris ce qu'elle avait dit. Comment pouvait-elle savoir comment sa mère appelait Amma ? Était-ce encore une légende ? Comme pour Molgar ? Dès son réveil, il l'interrogerait. Il devait savoir.

21.

Lorsque j'ouvris les yeux, je mis du temps à réaliser où j'étais. Cela ne ressemblait pas à l'écurie. Ce n'est que lorsque je voulus me redresser que je ressentis la douleur à l'arrière de ma tête. L'orage ! Le craquement de l'arbre avant que tout ne s'assombrisse devant mes yeux ! J'avais un goût étrange dans la bouche, un goût amer qui me rappela la mixture d'herbes que ma grand-mère me faisait boire enfant lorsque je souffrais de maux de ventre.

Un corps bougeait tout près de moi et en tournant la tête je reconnus Varg dans la lumière vacillante des lampes à huile. Il ne dormait pas et, se tournant vers moi, se mit sur son coude pour me regarder.

— Tu as mal ? me chuchota-t-il.

— Un peu, mais ça va.

Bon sang ! Étais-je couchée dans son lit nuptial ? En plus, j'étais nue, complètement nue ! Enveloppée dans des peaux, mais totalement nue !

— Qui a enlevé mes vêtements ?

— Moi. Ils étaient mouillés.

— Où sommes-nous ?

— Dans la chambre. Amma a voulu rester, elle aussi.

Je vis un autre corps et des cheveux gris à la même hauteur que nous. Nous étions couchés sur des paillasses à même le sol. Le lit nuptial trônait contre le mur.

Puis ce fut l'effroi.

— Kirsten !

— Elle va bien, rassure-toi. Les dieux l'ont gratifiée d'un beau gros garçon. Morab est arrivée à temps, grâce à toi.

Je reposai la tête, soulagée.

— Comment est-il ?

— Qui ?

— Et bien le bébé ?

Varg hésita. Comment décrire un bébé ?

— Il a de longs doigts.

Oui, c'est exactement cela qui l'avait frappé en le voyant.

— Dans ton monde, as-tu des enfants à toi ?

Je souris.

— Non.

Pourquoi donc lui avait-elle dit de protéger leur fils ? Est-ce que dans son futur elle porterait son fils ?

— Lorsque je t'ai trouvée dans la tempête, tu parlais de notre fils, que je devais le protéger.

— Ah oui ? Je ne me souviens pas. Je me souviens juste d'avoir vu l'arbre avant qu'il ne tombe sur moi.

Un arbre ? Il n'y avait aucun arbre ni aucune branche à terre à l'endroit où il l'avait trouvée.

— Tu parlais aussi de Mamouna.

— Mamouna ? Qui est Mamouna ?

— Tu ne sais vraiment pas ?

Je commençai à m'impatisser. Je ne comprenais pas de quoi voulait parler Varg. Un fils ! Mamouna ! Avais-je manqué un épisode ?

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

— Est-ce que Morab t'a fait boire quelque chose lorsque tu es allée la voir ?

— Essayes-tu de me faire peur ? Non, bien sûr que non, je suis à peine restée. Le temps de la prévenir et je suis repartie. Je voulais mettre les chevaux à l'abri. Est-ce qu'Aïda va bien ?

— Oui. C'est grâce à elle que je t'ai trouvée. Je crois bien qu'elle aurait galopé jusqu'au bout du monde pour toi.

Aïda. Belle et douce Aïda. Je lui devais la vie, à elle et à Varg.

— Crois-tu qu'elle aurait galopé sur Bifröst, soulevant de la poussière d'étoiles, et qu'elle serait allée me chercher au royaume des ombres ? dis-je en me remémorant la légende de Molgar.

Lorsque je sentis la main de Varg se glisser dans la mienne et que je vis son regard plein de tendresse, je sus que c'en était fait de moi. Je les aimais tous les deux, bien trop... plus profondément, plus follement à chaque respiration. Les larmes se mirent à couler sans que je ne puisse les retenir.

Il aurait eu envie de la consoler, lui dire des mots doux, mais il ne savait comment. Il fit donc confiance à son instinct et la prit tout contre lui, entourant son corps de la chaleur de ses bras. Elle continua à pleurer en silence, sa tête reposant sur son torse. De sa main, il caressa ses cheveux et sa joue mouillée.

C'en était trop pour moi. Trop de sentiments, trop de tout... Je me laissai aller à cette douce sensation de sérénité, la chaleur de son corps et de ses bras irradiait en moi comme un feu brûlant. Peu à peu, mon chagrin s'estompa.

— Merci Varg.

Ma voix n'était qu'un souffle dans la nuit.

— Mmm.

— Merci d'être là, merci de m'avoir sauvée. Merci de ta gentillesse.

— Mmm... Dors maintenant.

Il avait fermé les yeux et semblait sur le point de s'endormir. Je me sentais moi-même prête à m'envoler. Ne pas penser, ne pas trop réfléchir, juste profiter de l'instant présent...

Au petit matin, Veland découvrit les deux corps enlacés, dormant paisiblement. Il n'aima pas ce qu'il vit.

— Je vais devoir parler à Varg, dit-il à sa femme qui les regardait, elle aussi, mais d'un air plus compatissant.

La potion de Morab semblait avoir fait des miracles, car au matin, je ne ressentis plus aucune douleur à la tête. Je découvris à côté de ma paillasse des vêtements propres et pliés en remplacement des miens. Anwen me sourit, debout, adossée contre une poutre.

— Tes habits étaient très sales. Je les ai lavés. Tu vas mieux ?

— Oui, bien mieux. Je vais devoir remercier Morab.

— Il y a quelqu'un qui attend de te voir.

— Ah oui ?

Elle s'écarta pour laisser passer Irma qui se jeta aussitôt dans mes bras. Elle avait bravé sa timidité jusqu'à venir dans la maison de Veland.

— Li... li

— Irma. C'est gentil d'être venue me voir.

— Jeee... J'ai eu... très peur.

— Je vais bien, rassure-toi. Je crois que je vais avoir une belle bosse.

Nous nous mîmes à rire de concert. Astrid arriva au même moment avec un bol qu'elle me tendit.

— Bon matin. Morab demande à ce que tu boives cela.

Rapide comme l'éclair, Irma prit le bol des mains d'Astrid et en huma les effluves puis le posa à même le sol en me faisant discrètement un signe négatif de la tête.

— Merci Astrid. Je vais d'abord m'habiller et attendre que cela soit moins chaud pour boire.

Restées seules, Irma me fut d'une aide précieuse pour me vêtir. Elle me tendit tout d'abord un genre de culotte grossière se voulant être l'ancêtre de nos sous-vêtements de dentelles, une chemise blanche à manches courtes

qui tomba jusqu'à mes pieds et dont l'encolure était finement décorée de broderies minuscules, puis une sorte de robe chasuble de couleur vert forêt fendue sur les côtés et qui s'agrafait aux épaules par deux fibules ovales. Malgré la grossièreté du tissu, les vêtements étaient très confortables et semblaient en plus de ma taille.

Irma recula un peu pour m'admirer et de son pied renversa le bol de potion. L'avait-elle fait volontairement ? Je ne sus le dire, mais un sourire illumina son visage lorsqu'elle ramassa le bol. Elle m'expliqua alors que je n'aurais pas besoin du breuvage de Morab pour me sentir mieux, qu'elle avait invoqué les dieux toute la nuit pour ma guérison et qu'ils l'avaient écoutée.

Un carré de tissu vert pour couvrir mes cheveux complétait l'ensemble et lorsque je pénétrai dans la cuisine ainsi vêtue, toutes les têtes se tournèrent vers moi avec étonnement.

— Tu ressembles à une vraie femme maintenant, s'exclama Astrid.

Elle s'approcha et me noua une ceinture de cuir autour de la taille.

— Voilà, c'est mieux ainsi.

— Merci beaucoup pour les vêtements. Je les rendrai dès que les miens seront secs. Cette chemise est très belle avec toute cette broderie.

— Ces vêtements appartenaient à la mère de Varg. Cette couleur fait ressortir le rouge de tes cheveux. C'est très... joli.

— Avait-elle les cheveux rouges elle aussi ? Comme moi ?

Astrid sourit.

— Non, elle avait les cheveux comme Anwen, de la couleur du soleil.

Puis elle se tourna vers Anwen.

— Anwen, Irma, pouvez-vous aller chercher de l'eau ?

Anwen me tendit le bol de lait caillé qu'elle m'avait préparé ainsi que deux œufs durs qu'elle avait fait cuire comme je le lui avais appris, et je la remerciai chaleureusement. Une fois seules, Astrid me questionna sans préambule, tandis que je mangeais avec appétit. J'avais faim.

— Qui es-tu Rødt hår ?

— Comment, qui je suis ? Tu sais très bien qui je suis. Pourquoi cette question Astrid ? Je ne comprends pas.

— Tu es à l'aise dans cette maison comme si tu y avais toujours vécu. Tu savais où était chaque chose avant que je ne te les montre. Souviens-toi, la première fois que nous avons fait du pain, tu es allée chercher le sel et la farine à leur emplacement sans jamais me demander. Haldor dit aussi t'avoir

vu manier l'arc comme une guerrière et tu as parlé à Varg de Mamouna.

Bon sang ! Mais qui était donc cette Mamouna ? Je n'y comprenais rien.

— Tu ne te souviens peut-être pas Astrid, mais lors de mon arrivée, tu m'as montré toi-même où se trouvaient toutes les victuailles. Eh oui, c'est vrai que la première fois que j'ai tenu un arc entre mes mains, j'ai réussi à tirer une flèche, mais c'était juste de la chance. Je me pratique depuis tous les jours. Haldor m'a vu, mais je suis loin d'être aussi bonne qu'une guerrière.

— Et Mamouna ?

— Et bien je ne sais pas qui est Mamouna. Varg m'a posé la même question.

— Il n'y a qu'une seule personne dans notre famille qui nommait sa mère Mamouna, c'était ainsi depuis qu'elle était enfant. C'était la mère de Varg. Parfois, j'ai l'impression... de la voir en toi.

— Amma... Mamouna ? Je... C'est...

Réfléchis bien Élixa ! Réfléchis vite ! Pourquoi tenais-tu tant à traverser la barrière du temps ? À retrouver ce village viking ? D'où te vient ce sentiment d'appartenance à ce peuple ? À cette famille ? La voix de ma grand-mère résonnait dans ma tête... Oh non pas de ça, arrête Oma ! Nous avons passé des soirées avec Rolf, mon frère, à discuter de cela. Tu sais bien que je n'y crois pas ! L'être humain naît et meurt et c'en est de même pour toute vie sur cette planète. Je ne crois pas à ta vision de la mort, de l'âme quittant le corps qu'elle habite pour se réincarner encore et encore, afin de se parfaire et rejoindre la conscience universelle.

Oma répétait sans cesse que chaque action, bonne ou mauvaise, commise dans une vie avait une incidence sur la suivante, que l'âme recevait toujours la vie qu'elle mérite selon ce qu'elle avait accompli dans son incarnation précédente. Je ne voyais absolument aucun lien entre ma vie d'archéologue et celle d'une femme viking, encore moins celle de la mère de Varg, dont je ne savais strictement rien.

Je secouai la tête pour en faire sortir ces pensées insensées.

— C'est ridicule Astrid. Je ne suis pas... la mère de Varg.

Il fallait que je trouve quelque chose, vite.

— Mouna est le nom de ma grand-mère, Varg a dû mal comprendre.

— Mmm.

Irma était retournée auprès de sa mère et Anwen revint avec de lourdes gourdes de peaux remplies d'eau.

— Il faut aller apporter de l'eau aux hommes. Ils travaillent fort, ils doivent avoir soif, leur dit Astrid.

Tôt dans la matinée, les hommes du village avaient commencé la décoration du Thing en vue de la cérémonie de mariage de Varg et d'Erin. Les nouvelles étaient bonnes. Erin et sa famille se rapprochaient du village, les festivités allaient bientôt pouvoir commencer. Il ne me restait que sept jours avant mon départ. Aïda n'était pas tout à fait prête même si nous maîtrisions très bien le piaffer et le changement de pieds. Je devais donc intensifier mes entraînements. Ma tête se mit à tourner subitement. Je ne devais pas perdre de vue que j'avais eu un coup sur la tête et que même si le temps que j'avais passé inanimée dans la boue et sous la pluie n'avait pas laissé de séquelles sur ma santé, mon corps venait me rappeler que je devais ralentir un peu, du moins aujourd'hui. Je dus admettre que j'avais vraiment eu beaucoup de chance.

Anwen parla avec enthousiasme du mariage à venir alors que nous nous dirigions vers le Thing pour offrir à boire aux travailleurs, m'expliquant qu'il y aurait trois jours entiers de réjouissance. Elle me parla également pour la première fois de sa famille.

— J'étais promise à un jeune homme de mon village. Il venait souvent me voir et m'offrir des présents. Nous nous aimions beaucoup.

— Lui et ta famille doivent beaucoup te manquer, j'en suis vraiment très triste pour toi.

— Je sais qu'un jour je partirai d'ici, que je retrouverai les miens. Mes parents seront vieux, mes sœurs seront probablement toutes mariées... Tu sais ce que Gaël me répétait souvent ? Il disait que j'étais sa princesse aux boucles d'or et que mes yeux couleur de mer lui avaient jeté un sort. J'espère de tout cœur qu'ils sont tous toujours en vie.

— Mon grand-père m'a dit un jour que l'amour réunissait toujours ceux qui s'aiment, malgré les épreuves, malgré la distance. Je te souhaite du fond du cœur de retrouver ton Gaël, Anwen.

— Merci, tu es gentille. Je le souhaite moi aussi.

Les hommes du village étaient en train de monter un genre de pergola en bois que les femmes allaient décorer avec des guirlandes de fleurs. Veland nous fit signe de loin, mimant la soif. Nous accélérâmes le pas. J'avais du mal à avancer avec la lourde jupe qui se balançait et se coinçait entre mes jambes et je regrettai mon costume de garçon que je voyais sécher au soleil, accroché par-dessus la clôture de branches du pré où brouaient les

chevaux, à côté d'autres habits lavés, eux aussi, probablement au petit matin par Anwen.

Varg avait chaud, mais ne ralentit pas la cadence avec laquelle il élaguait les branches de l'immense sapin qu'il venait d'abattre. À chaque coup de hache, ses muscles tressaillaient sous sa peau. Il était furieux. Le matin au réveil, Veland l'avait pris à part pour lui parler. Il lui avait reproché de s'intéresser trop à l'esclave aux cheveux rouges, craignant que cet intérêt grandissant ne soit un obstacle à son mariage et mette ainsi en péril l'alliance qu'ils devaient conclure avec le clan de Gunwald.

— Tu sais comme moi que le jarl d'Aarhus n'attend qu'un prétexte pour nous attaquer, cela fait longtemps qu'il veut s'emparer de nos mines de fer. Je suis vieux, je ne me sens plus la force de mener les hommes de notre village. J'aspire à la paix et eux aussi. Nous nous sommes battus trop longtemps. Avec l'appui de Gunwald et de ses hommes, personne n'osera nous défier. S'il devait apprendre que tu t'intéresses à cette esclave ou si Erin devait s'apercevoir que tu ne la désires pas, cela pourrait briser notre alliance. Haldor n'a pas tort. Cette femme semble t'avoir ensorcelé. À chaque fois que mes yeux te cherchent, elle se trouve à tes côtés. Et ce matin, je vous ai vu partageant la même couche. L'as-tu prise ?

— Non, je ne l'ai pas prise et nous ne partageons pas la même couche. Je n'ai jamais failli à mon devoir et Erin trouvera en moi le meilleur des époux. Cette esclave ne représente rien.

— Alors je veux que tu t'éloignes d'elle. Ne lui parle que quand c'est nécessaire et prends là pour ce qu'elle est, une esclave, et rien de plus. Si tu n'obéis pas, je l'enverrai avant ton mariage à Herborg pour la vendre.

Varg savait, au son de sa voix, que Veland ne plaisantait pas et qu'il n'aurait aucun scrupule à se débarrasser de la jeune femme pour sauvegarder une paix ô combien précaire et fragile. Il se détestait de ne pas avoir tenu tête à son oncle et déversait à présent toute sa rage sur les branches de cet arbre.

J'avais longtemps cherché Varg des yeux avant de le voir, torse nu, la sueur coulant le long de ses tempes, collant ses longs cheveux sur sa nuque. Sa peau luisait sous les rayons du soleil et ses muscles saillaient à chacun de ses mouvements.

Anwen m'avait devancée, lui offrant une corne remplie d'eau fraîche qu'il but goulûment, laissant dégouliner un mince filet aux commissures de ses

lèvres. Il la remercia tout en balayant du regard les autres travailleurs comme s'il cherchait quelque chose... ou quelqu'un.

Lorsque son regard croisa le mien, j'y lus tout d'abord la surprise puis une admiration non dissimulée à tel point que je n'eus pas le courage d'aller le rejoindre pour lui parler. Ce n'est que lorsque nous distribuâmes de la nourriture quelques heures plus tard que je l'approchai enfin afin de lui donner un morceau de pain. Nos doigts se frôlèrent sans le vouloir durant cet échange et je me sentis rougir. Je vis alors que Veland et d'autres hommes me dévisageaient avec insistance aussi je m'éloignai prestement. Que m'arrivait-il donc ? Je me sentais comme une adolescente vivant son premier émoi amoureux. Il ne fallait pas... Je ne devais pas m'attacher à Varg... mais je l'imaginais, encore et encore, massant d'un geste tendre le corps de sa jument et me mit à imaginer les mêmes mains suivre la courbe de mes reins, partant à la découverte de mon intimité... ces mêmes mains qui allaient sous peu caresser le corps de la jeune Erin.

Je rejoignis Amma qui était assise à l'ombre d'un immense chêne et lui tendis un bol de nourriture et un morceau de pain. Elle avait passé la matinée à préparer sa recette secrète pour faire mariner puis cuire les sangliers que les hommes avaient ramenés la veille de leur chasse.

— Tu n'as pas trop chaud Amma ?

— Je te remercie, mon enfant. Le vent du large rafraichit un peu l'air. Où en sont les hommes ?

— Je crois bien que d'ici ce soir tout sera prêt.

— Bien. Et toi comment vas-tu ?

— Je vais bien.

— Les dieux ont été généreux. Ils ont su reconnaître ton courage et t'ont laissé la vie. Tu aurais pu mourir, tu le sais ?

Oh oui, j'en étais bien consciente. J'aurais pu me retrouver avec un réel traumatisme crânien et une bonne pneumonie ! J'avais vraiment eu beaucoup de chance.

— Oui, les dieux ont été cléments. Je me sens encore un peu faible, mais demain tout ira mieux. Astrid m'a parlé de ce que j'ai dit lorsque Varg m'a trouvée. Je suis triste de penser que cela a pu te faire croire que ta fille...

Amma me prit la main et la tapota.

— Ne t'inquiète pas. Je sais bien qu'elle est partie il y a longtemps.

Elle se frottait les mains d'un geste lent.

— Tes doigts te font souffrir. La médecine de Morab ne t'a-t-elle pas aidée ?

— Elle devait m'apporter un autre onguent.

— Je vais y aller pour toi. Je tiens à aller la remercier de m'avoir soignée.

Comme je me redressais, Amma m'arrêta en me prenant le bras.

— Veland a demandé à Varg de s'éloigner de toi. Il l'a menacé de te vendre avant le mariage.

— Comment cela, s'éloigner de moi ? Je ne comprends pas.

— Il craint la réaction de Gunwald. Ce mariage est important pour notre village et Varg est promis à Erin depuis qu'il est enfant. Veland a vu comment Gunnar s'est rapproché d'Anwen et il voit comment Varg te regarde.

— Varg est quelqu'un de responsable, il honorera sa promesse.

— Et toi ?

— Moi ? Veland n'a pas à s'inquiéter de moi. Je ne ferai jamais rien pour empêcher ce mariage. Tu disais voir un fil invisible se tisser entre deux âmes. Ce fil se tissera, mais pas entre Varg et moi. Son destin est d'être heureux avec Erin et non avec moi.

Ma voix s'était brisée bien malgré moi tout en parlant et cela n'avait pas échappé à la vieille femme.

— Tu te caches la vérité. Ta voix te trahit.

Je lui tapotai tendrement la main.

— Ce bonheur n'est pas pour moi, Amma, je le sais bien. Mon avenir est ailleurs. Je vais aller chercher ton onguent.

22.

Il faisait encore chaud. J'avalai une gorgée d'eau avant de me diriger vers l'autre extrémité du village.

À l'approche de la maison de Morab, j'entendis des éclats de voix... Irma et sa mère semblaient se disputer, assez bruyamment d'ailleurs, mais je ne pouvais comprendre ce qu'elles disaient. Je remarquai que la jeune fille bégayait moins en présence de sa mère. Au moment où je levai ma main pour toquer, la porte s'ouvrit sur la femme aux cheveux noirs.

Morab émit un cri de surprise en me voyant et recula en levant son bras comme un écran protecteur devant son visage.

— Morab.

Lorsqu'elle me reconnut, elle eut un soupir de soulagement.

— Oh, c'est toi ? Pendant un moment je t'ai prise pour...

— Elda ? Oui, je sais, ce sont ses vêtements. Je les rendrai à Astrid dès que les miens seront secs.

— Entre et sois la bienvenue.

Irma se tenait là, le regard sombre, ne disant mot.

— Irma, je n'ai pas eu le temps de te remercier pour m'avoir aidée ce matin. Merci aussi à toi Morab de m'avoir soignée.

La jeune fille me fit un signe de la main comme pour me signifier que ce n'était rien puis sortit de la maison, l'air toujours aussi maussade.

J'aimais l'odeur de la maison de Morab, un mélange subtil de fleurs et d'herbes aromatiques qui me rappelait la serre aux miracles de ma grand-mère.

— Ta maison sent bon, Morab.

Je circulai allègrement entre les herbes qui séchaient, accrochées aux poutres de la maison, et les pots qui s'alignaient sur les étagères. C'est étrange comme la mémoire olfactive réveille des souvenirs d'enfance. Je pris entre les mains des feuilles apparemment fraîchement cueillies légèrement poilues sur leur partie inférieure puis les frottai entre les mains pour en libérer les effluves. De l'herbe aux anges ! Je reconnaissais son odeur suave et musquée.

— De l'angélique, dit Morab. Cela guérit les maux d'estomac.

Je lui souris. Oma m'avait appris à sécher les plantes, sans les laver, en les plaçant, coupées en petits morceaux, sur des pièces de tissu à l'ombre ou dans des pièces bien aérées et chaudes. Une fois sèches, nous les mettions

dans des pots de verre teinté ou des boîtes de carton pour les protéger de la lumière. Morab me fit sentir plusieurs bocaux : de l'achillée millefeuille, de l'aigremoine, du millepertuis, de la fleur de souci, de la mauve, de la consoude, de la verge d'or et à chaque fois me cita leur nom et leur vertu thérapeutique.

— Ma grand-mère guérit aussi avec les plantes. Je l'aide souvent.

Je pris un autre bocal pour le humer, mais Morab me le prit prestement des mains avant que je ne puisse l'identifier.

— Certaines plantes sont dangereuses.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'hellébore macéré. Il est capable de donner des hallucinations ou de paralyser si on l'emploie mal.

J'avais perçu une odeur de vanille. Qui eut cru qu'une odeur de vanille pouvait s'avérer dangereuse ?

Ses grands yeux noirs me fixaient intensément tout en parlant. C'était étrange. Cette femme me terrifiait et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi. J'avais l'étrange impression de la connaître depuis toujours, comme si son ombre me suivait depuis des années. Mon instinct me trompait rarement. Soit cette femme avait réellement quelque chose de maléfique ou alors elle excellait à jouer un rôle. Je me souvins pourtant de son sourire sincère lorsqu'elle m'avait remerciée de m'occuper d'Irma.

— Tu veux me faire peur, c'est cela ?

— As-tu peur ?

— Je devrais ?

Morab reposa le bocal et m'invita à la suivre dans une autre pièce. Mais oui, c'était cela ! Elle me rappelait la méchante sorcière de ce conte de Grimm, cette femme diabolique qui avait empoisonné sa rivale avec une pomme. Ces cheveux noirs couleur d'ébène, ces yeux sombres... une vision terrifiante sortie tout droit de mon enfance.

— Pourquoi racontes-tu aux gens du village que je suis venue pour le détruire ?

Morab fut surprise de la franchise de cette femme et devait réfléchir vite. Cette étrangère avait l'esprit vif et n'avait pas peur des mots. Oui, elle l'avait vue souvent dans ses songes, mais ce que cette femme y faisait ne correspondait pas vraiment à ce qu'elle avait dit aux gens de son village. Elle allait devoir être sur ses gardes. Cette esclave était dangereuse. Mieux aurait valu qu'elle ne revienne jamais de sa promenade avec la jument blanche...

— N'est-ce pas le cas ?

— Non, bien sûr que non. Pourquoi voudrais-je détruire votre village ? Je ne cherchais que le moyen de rejoindre Fyrkat.

— Pourtant je t'ai vue galopant sur un cheval jaune aux crins d'argent.

Madison ? Comment était-ce possible ?

— Bifröst rayonnait sur la pierre et la cascade pendant que Loki faisait tomber du feu du ciel, anéantissant Heimdall et ouvrant les portes d'Asgard pour y laisser entrer les géants.

La pierre, l'arc-en-ciel. Le chemin par lequel elle était arrivée... Je sentis subitement mes mains devenir moites et mon cœur s'emballer.

Morab jubilait. Elle voyait à quel point ce qu'elle disait troublait l'esclave. Elle en était à présent certaine : la Rødt hår avait un secret !

Que se passait-il donc ? J'avais la nausée et le goût âcre de la potion de Morab remontait jusqu'à ma bouche. Je n'avais rien pris pourtant. Les murs de la maison se mirent à tanguer tout autour de moi alors que le visage de la guérisseuse se rapprochait de plus en plus, rendant ses traits difformes.

— Je t'ai vu t'accoupler avec Varg.

La voix de Morab résonnait dorénavant comme dans un immense amphithéâtre. Varg ?

Je réussis à articuler avec peine.

— Non... Varg va se marier... avec Erin.

— Tu porteras son fils... Tu enfanteras dans la douleur...

Comment pourrais-je porter le fils de Varg ? Une douleur atroce envahit alors tout mon ventre, comme si l'on arrachait quelque chose de moi. Mon enfant ? L'enfant de Varg ? Je posai mes mains sur mon ventre, c'était humide et froid. Des visages se penchaient au-dessus de moi : Astrid en pleurs, Amma, beaucoup plus jeune... Je regardai mes mains, elles étaient rouges de sang. Je me mis à hurler de toutes mes forces.

— Non ! Mamouna...

J'essayais de me raccrocher avec insistance aux bras d'Amma.

Morab eut un sursaut. Enfin ! Elle en était certaine à présent : elle était revenue ! Elle était revenue sous les traits de la Rødt hår. Mais pourquoi ? Une lueur insolite passa dans son regard.

— Cela suffit !

Je vis une silhouette me prendre par le bras et me forcer à me relever. Quoi ? J'étais tombée à terre ? Lorsque la lumière du soleil me fit cligner des yeux, je réalisai que cette forme m'avait entraînée à l'extérieur de la maison.

— Que fais-tu mère ? Tu es donc de... de... devenue complètement folle

?

La voix d'Irma parvint à mes oreilles comme un ravissement.

— Irma ? Que ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Morab éclata de rire, d'un rire de gorge sordide et effrayant, puis claqua la porte derrière elle. Irma me fit m'asseoir à terre dans le gazon.

— Ma mère t'a fait respirer de l'hellébore. Cela donne des hallucinations.

Irma s'était mise à chanter pour me parler.

— Pourquoi ? Dans quel but ? Je ne comprends pas.

— Ma mère pense que tu veux Varg.

— Varg ? Non, voyons. Varg est promis à Erin. Varg est pour moi comme... un frère.

Élisa ! Tu es en train de te voiler la face ! Un frère ! J'avais l'impression que la petite voix dans ma tête ricanait et se moquait de moi. Je me relevai péniblement au moment même où Anwen apparut, totalement épuisée d'avoir couru sans s'arrêter pour arriver jusqu'à nous.

— Vite ! Tout le monde au Thing !

Je n'avais pas encore complètement retrouvé mes esprits, aussi je pris de profondes inspirations pour réoxygéner mon cerveau. J'étais troublée. Cette vision que je venais d'avoir, je me souvenais d'avoir eu exactement la même le jour précédent, lorsque Varg m'avait retrouvée, évanouie dans la boue. Je repensais aux paroles d'Astrid.

— Anwen, de quoi est morte la mère de Varg ?

— Quoi ? Mais de quoi parles-tu ? Il faut aller au Thing, vite !

— Que se passe-t-il ?

— Des bateaux.

— Des bateaux ? Où ?

— Ils montent le fjord.

Je n'avais entendu aucune alerte, aucun son de corne. Irma réagit instantanément et s'engouffra dans la maison de Morab pour en ressortir avec elle quelques secondes plus tard, toutes les deux équipées de leur carquois et de leur arc d'if. J'avais l'impression d'être dans un mauvais rêve. Tout d'abord ces hallucinations troublantes et à présent une attaque !

Tout le village s'était rassemblé sur la place centrale. Je n'en croyais pas mes yeux. J'avais l'impression d'être sur le plateau de tournage d'un film historique. Les hommes avaient revêtu leur plastron de cuir, avaient sorti épées, haches et boucliers. Ils s'étaient tous regroupés et écoutaient Veland leur donner des directives. Les femmes vaillantes suivaient les ordres

d'Astrid. Amma se tenait à l'écart avec d'autres femmes, plus âgées, les enfants et quelques bébés. Kirsten serrait contre son sein son garçon, totalement effrayée. Je la rejoignis et tentai de la rassurer d'un sourire.

— Kirsten, tout va bien aller. Ne t'inquiète pas.

Je me tournai vers Astrid.

— Je veux vous aider. Je sais me battre.

Le guerrier qui se tenait près d'elle et qui portait un casque de combat en fer se tourna alors vers moi.

— Tu ne feras rien. Tu vas aller dans les marais avec Amma et les autres. Il faut que vous alliez mettre les enfants en lieu sûr.

— Varg ? Varg ! Tu sais que je sais me battre ! Laissez-moi vous aider.

Il se rapprocha près de moi et ses yeux gris cherchèrent les miens.

— Il faut que tu vives. Tu dois repartir dans ton monde pour que personne ne nous oublie, murmura-t-il pour éviter que quelqu'un ne nous entende.

— Personne ne vous oubliera, même si je ne revenais pas.

— Tu vas faire ce que je te dis !

Cette fois-ci, il avait élevé la voix malgré lui, ce qui décida Anwen à intervenir. Elle me prit par le bras pour me guider vers les marécages.

— Viens Élixa, nous devons aller rejoindre les marécages et sauver les enfants.

Déjà, les hommes s'éparpillaient. Ils allaient surprendre les assaillants dès qu'ils accosteraient. Les femmes allèrent se poster en haut de la corniche, à l'abri derrière les rochers, les hommes dans les grottes sur la grève et derrière les hautes herbes.

Comme nous devions passer devant la maison de Veland pour rejoindre les marais, j'en profitai pour aller chercher le carquois et l'arc d'Elda. Anwen secoua la tête en guise de désaccord.

— Au cas où on se ferait attaquer, rétorquai-je.

Je fermais la marche, me sentant totalement inutile.

— Rødt hår ?

Varg marchait rapidement dans ma direction.

— Allez-y Anwen. Je vous rejoins.

Varg enleva son casque qu'il tint contre son corps. Il était en sueur, mais ne montra aucun signe de peur. Il semblait même étrangement calme. Je réalisai soudain que ce n'était pas un film qu'on tournait, mais que c'était bien réel et surtout dangereux. Si les hommes de ce village étaient aussi

sauvages que leurs réputations guerrières, il allait y avoir des morts et des blessés.

— N'oublie pas que tu dois bientôt te marier.

J'essayai de faire de l'humour pour cacher ma peur, mais mes lèvres se mirent à trembler sans que je ne puisse en reprendre le contrôle.

— Si les dieux m'appellent à eux aujourd'hui, je te demande d'emmener Aïda.

— Quoi ? Non, tu ne vas pas mourir aujourd'hui.

— Dis-le, dis que tu ne la laisseras pas ici. Dis que tu l'emmèneras dans ton monde.

Je balbutiai, ne sachant quoi dire. Varg, mourir ? Non, c'était impossible.

— Je... oui... Je ne sais pas... Je ne sais même pas si je pourrai y retourner moi-même. Mais j'essayerai. Je te le promets. J'essayerai.

— Bien. Va maintenant.

Au moment où il voulut remettre son casque, je fis un geste pour retenir ses mains.

— Varg, je...

Allez, vas-y ! Dis-lui donc ce que tu ressens. Au point où tu en es ! Au lieu de cela, je posai mes lèvres délicatement sur les siennes en fermant les yeux.

Varg fut troublé. Qu'était donc ce rite étrange ? Et pourquoi la Rødt hår fermait-elle les yeux comme si elle dormait ? Il n'osa bouger ni même respirer. Lorsqu'elle recula et ouvrit les yeux, il vit que des larmes faisaient briller ses yeux. Il ne savait pas ce que le geste qu'elle venait de faire signifiait, mais il avait aimé cela.

— Fais attention à toi et... reviens-moi en vie.

Je rejoignis en courant le côté est du village, là où une odeur nauséabonde annonçait les marécages. Varg n'allait pas mourir, il allait se marier, avoir une importante descendance, être un jour chef de clan et il serait enterré à sa mort sous un tumulus dans un immense et merveilleux bateau.

23.

Deux bateaux avaient accosté et leurs équipages avaient débarqué sans faire aucun bruit. On aurait cru des fantômes qui marchaient sur l'eau. Leur tactique était simple : rapidité, efficacité, effet de surprise. À cette heure de la journée, les hommes du village étaient probablement à leurs occupations hors des enceintes. Conquérir un village plein de femmes et d'enfants serait très facile.

Le jarl d'Aarhus était satisfait. Tout se déroulait comme prévu. Ils avaient accosté dans une petite crique d'où l'on ne pouvait les voir. Longer la grève serait un jeu d'enfant.

Sur le haut de la paroi rocheuse, Astrid guettait l'horizon. Les bateaux avaient beau avoir disparu comme par enchantement, elle connaissait trop les stratégies guerrières de son peuple pour savoir ce que cela signifiait. Heureusement, Amma était en sécurité et Anwen savait parfaitement quoi faire. Ce n'était pas la première fois qu'ils devaient défendre leur village et leur coin de terre. Astrid pensa avec tendresse à cette jeune esclave qui vivait parmi eux depuis tellement longtemps. Gunnar était stupide de ne pas l'avoir prise pour épouse. Alors que plus personne ne la considérait comme une esclave, elle se sentait pourtant toujours exclue du clan. Astrid savait que bien souvent Anwen pleurait en silence et qu'à de nombreuses reprises elle avait fait appel à Morab et à ses plantes magiques pour se débarrasser de la vie qui grandissait en elle. Que de gâchis !

Elle fut alertée par un cri de cormoran. Veland la prévenait que quelque chose bougeait.

— Tenez-vous prêtes, fit-elle.

Les femmes s'étaient toutes alignées sur le haut de la corniche, arc et flèche en main, prêtes à décocher sur l'ennemi. Les guerriers du jarl s'étaient arrêtés en les voyant dans l'éclat flamboyant du soleil. Ils se mirent à rire à gorge déployée : ces quelques femmes ne leur faisaient pas peur. Puis Astrid comprit, au calme subit qui plana sur la grève, que Veland et ses hommes étaient sortis de leurs cachettes et faisaient dorénavant face aux assaillants. Elle ne pouvait les voir de là où elle se trouvait, mais entendait le bruit des épées et des boucliers que l'on entrechoquait comme pour se rendre encore plus effrayant. Elle se tenait droite, fière. Rien ni personne ne viendrait leur prendre leur terre, jamais ! Elle donnerait sa vie s'il le fallait pour sauver son clan.

Je tournais en rond comme un lion en cage. Aucun bruit, aucun signe de mouvement. Que se passait-il donc là-bas ? Il fallait que j'y aille. Je ne pouvais rester ici à attendre qu'ils s'entretuent. Nous étions tous regroupés au fond des marais, quelques enfants pleuraient, les plus grands jouaient à se battre en riant.

— Anwen, je vais y aller.

— Élixa, non !

— Cela fait des jours que je m'entraîne à l'arc. Je suis devenue excellente, je t'assure. Je peux aider !

— Ils ont des épées, des haches, des lances. Les hommes de ce peuple ne sont pas tous aussi bons que Veland. Nous avons beaucoup de chance de vivre ici au sein de sa famille. Crois-moi, Varg et Olaf ont vu à Ribe et à Hedeby comment ils traitent leurs esclaves. Ils font des choses horribles. Un jour, ils ont vu comment ils...

— Stop, arrête ! Je ne veux pas savoir.

Je la pris spontanément dans les bras et la serrai contre moi.

— Tu es précieuse pour moi, Anwen. Tu es comme une sœur. Je te promets de revenir.

Je sentis comme elle acceptait mon étreinte.

— Tu as toujours été rebelle, alors à quoi bon. Va. Ce soir, nous chanterons ensemble et honorerons les dieux pour la victoire...

Je partis en courant en direction du village. Si je me faufilais à travers la ligne d'arbres qui surplombait la grève, je pourrais les apercevoir, car je ne savais pas exactement où ils se trouvaient. Mon sang se mit à bouillonner dans mes veines au fur et à mesure que j'avancais. Étrangement, je n'avais aucune crainte. Lors de mes cours d'autodéfense, j'avais fait preuve d'une hargne et d'une maîtrise qui avaient toujours étonné mon instructeur et en guise de plaisanterie, je lui avais répondu que c'était mon sang barbare, des générations de vikings qui avaient laissé leurs empreintes génétiques dans mon corps. Opa serait fier de moi !

Ce furent des éclats de voix qui m'arrêtèrent. J'étais au bord de la falaise et sur la gauche, je pus voir Astrid et les autres femmes qui se tenaient là, bien en vue, leurs visages noircis par des traits de suie, comme des marques de guerre. Irma, Morab, Guena, Elfi, Edwina, Erica, Anja. Toutes les femmes valides du village étaient là, prêtes à se battre. Plus bas sur la grève, les hommes du jarl faisaient face aux hommes du village. Ils s'étaient eux aussi alignés et seuls quelques mètres séparaient les deux groupes

d'assaillants. Les ennemis étaient en surnombre par rapport à nous. Je cherchai Varg, mais ne pus reconnaître que Veland par ses cheveux gris qui dépassaient de son casque de fer et qui parlait d'une voix grave, hurlant pour surmonter le bruit des vagues.

— Tu n'as aucun droit sur cette terre, Radnor d'Aarhus.

Le jarl éclata d'un rire terrifiant alors qu'il s'avavançait, levant son épée vers le ciel.

— Tu n'auras pas le choix, Veland. Nous sommes plus nombreux et plus forts que vous tous et les dieux sont avec nous. Rallie-toi à nous contre Harald et nous épargnerons peut-être les femmes et les enfants.

Je vis alors Astrid lever son arc vers le ciel.

— Je suis Astrid, fille de Thorkil de Trelleborg. Je me battrai pour défendre cette terre. Que les dieux soient avec nous !

Puis, une à une, toutes les femmes brandirent leurs arcs et déclinerent leur nom et leur appartenance, implorant la protection des dieux. J'étais extrêmement fière d'elles, de leur courage et de leur détermination et lorsque je m'avançaï, moi aussi, sortant de sous le couvert des arbres, brandissant vers le ciel l'arc d'Elda, je m'écriai comme pour crier au monde entier :

— Je suis Élixa, petite-fille de Raimund de Lübeck, descendante d'Olaf Tryggvason, roi de Norvège, lui-même fils de Tryggve Olafsson et arrière-petit-fils d'Harald à la belle chevelure. Je me battrai pour défendre cette terre. Qu'Odin, Thor et tous les dieux d'Asgard soient avec nous et nous donnent la victoire.

Ils s'étaient tous tournés vers cette voix qui s'élevait du haut de la falaise et lorsqu'ils virent une chevelure flamboyante dans le bleu du ciel, les hommes du village se mirent tous à hurler après elle.

— Qu'Odin nous donne la victoire !

— En avant !

Veland avait décidé. Tout se passa alors très vite. Les deux groupes s'élancèrent et ce fut un choc terrible de bruit métallique et de boucliers.

J'avais rejoint Astrid et les autres femmes.

— Visez les jambes ou les bras et essayez de ne pas tuer nos hommes.

— Comment les reconnaître Astrid ?

Je n'étais pas certaine de pouvoir faire la différence.

— Les hommes du jarl ont des casques de fer qui ne protègent pas leur nez.

— Oui, mais s'ils me tournent le dos, je ne le verrais pas.

— C'est pour cela qu'il ne faut pas les tuer.

Elle se mit à sourire. J'étais abasourdie. Nos hommes se battaient sur la grève, beaucoup allaient probablement mourir, et elle souriait !

— Varg va probablement te tuer cette fois...

C'était certain ! Il allait être furieux. Anwen n'avait pas tort : il est vrai que je n'en faisais qu'à ma tête.

Pour le moment, il y avait plus important. La concentration était de mise dans mes tirs. Nos flèches atteignaient leurs buts. Les hommes du jarl ne pouvaient pas se battre et en même temps éviter une pluie de flèches qui tombait du ciel. Je vis les pierres de la grève se colorer de rouge. Je vis soudain nos hommes reculer... Le jarl hurlait à corps et à cris lorsque soudain, une horde de guerriers apparut sur la grève, semblant sortir des tréfonds de l'enfer. La peur me gagna instantanément. Cette fois, ils étaient vraiment trop nombreux. Nos hommes n'avaient plus aucune chance !

— C'est Gunwald, s'écria Astrid.

Gunwald ! Il se rallia avec une vingtaine d'hommes aux hommes de Veland.

— Arrêtez ! cria ce dernier.

Le jarl d'Aarhus dut reconnaître qu'il n'était dorénavant plus en position de gagner.

Le combat cessa aussitôt. Veland, magnanime, lui permit de ramener avec lui ses hommes, morts ou blessés, et ils repartirent vers la grève rejoindre leurs bateaux. Nous étions saufs ! Notre village ne craignait plus rien.

— Va rejoindre Anwen et dis-leur qu'ils peuvent revenir, me fit Astrid.

— Mais les hommes, ils sont blessés !

— Nous allons nous en occuper. Pour une fois, peux-tu faire ce que je te demande ? N'oublie pas ton rang et qui tu es.

Bien sûr, je n'étais qu'une esclave ! Elle me rappelait par sous-entendus l'importance des prochains jours, l'importance du pacte qui allait se conclure entre Veland et Gunwald par le mariage de Varg et d'Erin.

— Je me tiendrai selon mon rang Astrid. Ne crains rien !

— Bien. Alors, va.

Je courus, levant ma jupe des deux mains, sautant allègrement par-dessus les branchages, le cœur léger. Anwen et Kirsten m'avaient vue de loin et s'étaient levées en hâte. Je me mis à crier à tue-tête.

— Sauvés... nous sommes sauvés.

24.

Ce fut terrible. Du haut de notre promontoire au-dessus de la falaise, je ne pouvais réaliser la violence des combats qui avaient eu lieu sur la grève. J'avais vu les hommes du village s'entraîner. La plupart étaient de vrais durs à cuire, agressifs, déterminés et extrêmement rapides dans leurs mouvements. Malgré cela, plusieurs avaient été blessés : des lacérations, des coups d'épée... Une odeur âcre de sang flottait dans l'air...

Morab et Irma étaient déjà à l'œuvre, soignant les plus sérieusement atteints, tandis que d'autres femmes essuyaient avec de l'eau fraîche les traces de sang sur les visages et les corps. Les hommes étaient épuisés. Je marchai parmi eux sans savoir quoi faire. Je vis soudain Olaf qui tentait d'enlever sa chemise tachée de sang. En deux enjambées, je fus près de lui.

— Olaf... Je vais t'aider.

Il me remercia d'un sourire avant de faire une grimace de douleur. Une entaille zébrait son torse. C'était profond. Bon sang ! Je n'avais aucune connaissance médicale. Je ne savais pas comment aider ces gens. Certains nécessitaient probablement des points de suture, d'autres des antibiotiques pour éviter les infections.

Je courus vers Morab qui appliquait une crème brunâtre sur un bras tuméfié. J'étais désespérée.

— Morab, il faut aller voir Olaf... Il a une profonde entaille et il... il saigne beaucoup...

Oh, zut ! Pourquoi tout cela ? Et où était Varg ? Mon regard survola la place avec effroi. Il restait introuvable. Je ne voulais croire au pire. Et puis je le vis ! Enfin ! Il était assis là, sa chemise déchirée par endroits, mais il semblait aller bien. Je ne vis plus rien, ni personne à part lui. Il était vivant ! Vivant ! Vivant ! Je courus vers lui.

— Varg !

La jeune fille, encore presque une enfant, qui était agenouillée à ses côtés s'appliquait à étendre un baume vert sur l'une des nombreuses entailles de son avant-bras. Lorsqu'elle leva vers moi deux yeux azur, je réalisai que j'avais devant moi la plus jolie, la plus gracile et la plus exquise des jeunes filles qu'il m'avait été donné de voir de toute ma vie. Une longue chevelure blonde tombait en cascade dans son dos et deux tresses régulières, dans lesquelles se mêlaient des rubans rouges, encadraient un visage aux traits fins et réguliers. Un cercle doré ornait sa tête. Elle portait une chasuble

rouge sang sur une chemise bleu royal dont le col et les extrémités étaient ornés de broderies dorées. La peau claire et délicate de sa main contrastait avec la peau basanée du bras de Varg et l'espace d'un instant, je fus comme hypnotisée par ces longs doigts fins qui s'attardaient un peu trop sur le corps de l'homme que j'aimais.

L'homme que j'aimais ! Pourquoi ne disait-il rien ? Pourquoi me regardait-il avec de grands yeux suppliants ?

— Varg ?

Ce fut une voix d'homme qui me ramena à la réalité. Veland, Gunwald et Astrid s'étaient approchés de nous.

— Je suis ravie de voir, ma fille, que tu prends soin de ton futur époux.

Futur époux ? Erin ! Cette enfant était Erin ! C'était absolument ridicule. Elle devait à peine avoir quinze ans.

Astrid me prit le bras.

— Rødt hår. Morab va avoir besoin de toi.

Varg ! Dis quelque chose ! Je ne pouvais le quitter des yeux.

— Rødt hår !

La voix d'Astrid devenait insistante.

— Oui... oui... Bien sûr... Varg... euh... Maître, je suis contente de voir que tu vas bien.

Maître ? Voilà que la Rødt hår l'appelait Maître ? Avait-elle perdu l'esprit ? Il avait vu son désarroi et aurait aimé la rassurer. Mais qu'aurait-il bien pu dire sans se trahir ? Il vit aussi le regard insistant que posa Gunwald sur la Rødt hår lorsqu'elle s'éloigna et n'aima pas ce qu'il y lut.

C'était douloureux de voir l'homme que l'on aime avec une autre femme, savoir que ce sera elle qui va partager sa vie, ses joies, ses peines, porter ses enfants, vieillir auprès de lui. Oui, extrêmement douloureux. Voilà où tu es rendue, ma pauvre Élisabeth. Tu es la spectatrice passive de l'évènement le plus important de ta vie. Que croyais-tu donc ? Qu'il t'aimait ? Mes pensées s'envolèrent vers Sabrina. Je réalisai soudain à quel point elle avait dû se sentir malheureuse, me voyant jour après jour vivre avec l'homme dont elle était amoureuse, puis, lorsqu'elle avait su le mettre dans son lit, il l'avait lâchement abandonnée. Je la comprenais à présent. Aujourd'hui, c'était moi qui reprenais son rôle, du moins celui du premier acte. Il fallait que je me rende à l'évidence, mais surtout que je l'accepte : Varg allait se marier quoiqu'il advienne... Il n'était pas pour moi, il ne l'avait d'ailleurs jamais été... Ce qui me peinait le plus était que, d'ici mon départ, nous n'aurions

probablement plus beaucoup d'occasions de nous retrouver seuls : plus de baignade à la cascade, plus de regards complices, plus de fous rires, plus de chevauchée...

Irma avait des mains de fée et cousit avec une aiguille triangulaire et un fil de lin la plaie d'Olaf. Elle s'affairait avec dextérité et calme. Le jeune homme était très courageux et supportait la douleur sans ciller. Lorsqu'elle me tendit un bol rempli d'une boue verdâtre, je l'étendis avec délicatesse sur les peaux rassemblées. Irma m'expliqua de laisser quelques endroits libres pour évacuer la suppuration. Je sentis le regard admiratif d'Olaf sur moi durant toute cette délicate opération.

— Tes cheveux ressemblaient à un océan de feu là-bas sur la falaise. Je suis certain que les hommes du jarl ont été effrayés.

Je souris.

— Tu crois ? Je ne suis pas certaine qu'ils connaissent, à Aarhus, la légende que raconte Morab.

— Et moi je ne connais pas Olaf Tryggvason, roi de Norvège.

— Il fallait bien que je trouve quelque chose à dire.

Il rit de bon cœur même si cela lui était douloureux.

Notre attention à tous fut soudain attirée par Veland qui se tenait au centre de la place, avec autour de lui, Varg, Erin, Astrid et Gunwald. Il demanda d'un signe de la main que tout le monde se taise et s'exclama :

— Je tiens à souhaiter la bienvenue à Gunwald Olaffsson de Viborg, à son épouse Migdern, sa fille Erin et à tous ceux qui les accompagnent. Par votre venue, le jarl d'Aarhus a abandonné l'idée de prendre nos terres, du moins pour le moment. Notre maison est la vôtre pour le temps que vous passerez avec nous. Vous le savez tous, cette visite est dans le but d'unir la douce et belle Erin au fils de mon frère, Varg. Les festivités commenceront donc dès demain. Aujourd'hui, nous soignerons nos blessures et prendrons du repos. Vous avez tous été braves et courageux, hommes et femmes de ce village, et les dieux, encore une fois, ont été cléments et nous ont donné la victoire.

— Gloire à Odin, gloire à Odin.

Ils clamèrent tous en chœur et cette fois je les accompagnai avec joie.

Je vis Varg se pencher vers son oncle pour lui parler tout bas. Ce dernier hocha la tête d'un signe d'approbation puis leva le bras.

— Attendez, attendez ! Comme l'exige la coutume lors d'un mariage, il revient au chef de clan d'offrir sa liberté à un esclave. Je vais laisser Varg le faire aujourd'hui.

Varg s'avança et s'exclama :

— Je demande à la Rødt hår d'avancer.

Irma me serra la main en guise de joie et d'encouragement et me poussa en avant. J'eus du mal à mettre un pied devant l'autre tellement j'étais émue. Les gens s'écartèrent pour me laisser passer. Lorsque je fus devant Varg, il me demanda de me mettre à genoux puis il posa sa main sur ma tête.

— Élisa, petite-fille de Raimund de Lübeck. Depuis ton arrivée parmi nous, tu as fait preuve de beaucoup de courage. Tu n'as pas hésité à braver les dieux pour sauver l'enfant de Kirsten, tu m'as sauvé de la mort et aujourd'hui tu étais prête à donner ta vie pour sauver notre village. Je t'affranchis donc de ton statut d'esclave. À partir du moment où tu te relèveras, tu seras libre, libre de rester parmi nous ou libre de repartir parmi les tiens.

Puis il me prit la main et m'aïda à me relever tout en me souriant. Il avait tenu sa promesse ! Et il m'avait appelée par mon prénom !

— La décision te revient, me fit Veland.

— Je vous remercie, Varg, Veland, Astrid. Vous avez été très bons et généreux envers moi, mais j'ai réalisé que la famille était importante et que la mienne me manquait beaucoup. Fuir pour échapper à son destin n'est jamais la bonne solution, car tôt ou tard, il vous rattrape. Je vais donc repartir vers les miens et accomplir ce qui doit être fait. Cependant, comme j'aimerais beaucoup goûter à l'hydromel d'Amma et à ce gros sanglier qui cuit là-bas, je vais attendre, si vous me le permettez, la fin des festivités.

Tout le monde se mit à rire et Veland accéda à ma demande sans hésitation.

— Attendez, une autre demande a été formulée.

Astrid s'avança à son tour. Pour la première fois, je la sentis nerveuse.

— Je demande à Anwen d'avancer.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

Je vis Anwen, la mine décomposée, se mettre à genoux à la demande d'Astrid.

— Anwen, fille d'Elouan de Bretagne. Tu vis avec nous depuis que tu es une enfant. Tu nous as donné de grandes joies et ton aide de tous les jours nous a été très précieuse. Tu fais depuis toujours partie de notre clan.

Malgré tout, je sais combien au fond de toi tu es triste, triste de ne pas savoir, comme si une partie de toi-même était restée là-bas, par-delà la terre et la mer.

La voix d'Astrid s'étrangla soudainement, sujette à une vive émotion qui semblait planer à présent sur toutes les personnes présentes. Moi-même, je fis un immense effort pour me contenir.

— Je t'affranchis donc aujourd'hui, en l'honneur du mariage de Varg et d'Erin, de ton statut d'esclave. Tu as dorénavant le choix de rester parmi nous en tant que femme libre ou de repartir dans ton pays.

Astrid lui prit alors la main et l'aida à se relever. Anwen demeura immobile, muette, la tête baissée. Qu'allait-elle décider ? Je repensai à ses paroles à mon arrivée, à ses mots au sujet de Gaël. Bien qu'elle ait maintes fois évoqué le désir de revoir sa famille, bien trop d'années s'étaient écoulées depuis son arrivée dans le village. Le choix allait être difficile. Elle maîtrisait sa vie ici alors qu'elle ignorait totalement ce qui l'attendait en Bretagne et elle était loin d'avoir, comme moi, l'âme d'une aventurière.

L'attente semblait interminable lorsque soudain, Gunnar s'avança et se postant à côté d'elle, l'embrassa sur la joue. Anwen en sembla encore plus gênée. Un murmure de voix et des rires s'élevèrent. Je ne comprenais pas trop ce qui se passait.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je à Irma, près de moi.

Elle avait le visage rayonnant.

— Gunnar vient de la choisir. Par ce geste, il fait savoir au clan qu'Anwen lui plaît. Maintenant qu'elle est libre, il va pouvoir l'épouser... si elle le désire aussi bien sûr.

Un baiser sur la joue ! Varg m'avait embrassée sur la joue le premier soir. Je me mis à le chercher du regard et lorsque mes yeux croisèrent les siens, je compris aussitôt qu'il pensait à la même chose que moi.

Par Odin, ce qu'il ressentait pour cette femme était comme un torrent de feu qui lui brûlait les entrailles et lui déchiquetait le cœur. Comment pourrait-il s'en remettre ? Il avait posé ses yeux sur la douce Erin et l'avait trouvée extrêmement belle, bien que jeune, trop jeune à son goût : des hanches larges, une voluptueuse poitrine qu'il devinait sous son corsage ajusté... un corps idéal pour porter des enfants. Si les dieux étaient avec lui, peut-être qu'un jour elle trouvera une place dans son cœur, mais il savait que rien ne lui ferait oublier la rebelle aux cheveux rouges. Elle se tenait là, à seulement quelques pas de lui et il ne pouvait que la caresser des yeux. Il vit qu'elle rougit, mais continuait néanmoins à soutenir son regard. Ah, si seulement elle pouvait lire en lui tout ce que les mots ne

sauraient dire... Il avait lâché sa main à contrecœur lorsqu'elle s'était relevée et même lorsqu'elle avait plaisanté sur sa raison de rester pour les festivités, il avait ressenti sa tristesse. Il gardait l'espoir de la voir, n'était-ce qu'une seule fois, seul à seul, avant son départ.

Gunnar attendait, impatient. Lorsqu'Anwen prit enfin la parole, tout le monde retint son souffle.

— Je suis... Je suis honorée, Gunnar.

Puis, lorsqu'elle lui rendit son baiser à son tour, les hommes se mirent à frapper leurs boucliers avec la crosse de leurs épées en guise d'applaudissements. Il allait bientôt y avoir un autre mariage au village.

Varg avait balayé l'assemblée du regard. Personne ne semblait avoir remarqué l'échange muet qu'il avait eu avec la Rødt hår.

Pourtant, il avait tort, car non loin de lui, une ombre avait surpris le regard langoureux dont il avait enveloppé la femme venue de Germanie. La forme noire grimaça. Il était temps à présent que s'accomplisse l'œuvre des dieux. Depuis des années, Loki, le dieu fourbe et rusé, avait guidé son bras dans son idée déraisonnée et complètement folle de vengeance. Personne ne l'avait jamais soupçonnée, personne n'avait jamais compris que tous les malheurs de ce peuple étaient son œuvre magistrale. Le jeune guerrier n'était pas au bout de sa destinée, il allait bientôt connaître la souffrance...

25.

— Bon, vous avez tous compris ce que vous avez à faire ?

Nous étions tous rassemblés une dernière fois dans la clairière en arrière de la forge et les enfants, surexcités, venaient d'exécuter pour une énième fois leurs figures équestres. Ils étaient extrêmement fiers de pouvoir participer au mariage le plus important de l'année. J'en étais aux dernières recommandations.

— Demain, le moment venu, Irma vous fera signe et il faudra que vous veniez me rejoindre ici sans trop attirer l'attention. Je vais m'organiser pour que les poneys soient déjà tous ici à votre arrivée et Anila et Brigda vont s'occuper de les préparer. Je tiens à vous dire que je suis très fière de vous tous et que cela restera un souvenir inoubliable pour moi lorsque je serai partie.

— Tu dois vraiment partir ? susurra Trivia.

— Oui, je dois vraiment partir. Il y a dans mon pays une jument comme Aïda qui attend mon retour. Elle s'appelle Madison et elle tient une grande place dans mon cœur, tout comme vous. Je ne vous oublierai jamais, jamais de toute ma vie.

Irma fit claquer ses mains, faisant mine de tous les chasser puis me faisant un signe de la main, prit à son tour le chemin du village. Je pris tout mon temps pour y retourner, Aïda trottant à mes côtés ou s'amusant à me pousser en avant de sa tête.

— Petite chipie, tu adores me bousculer hein ? Tu vas tellement me manquer. Je compte sur toi demain, ma belle, ce sera toi la vedette, belle Aïda, fille d'Aslund. Varg sera extrêmement fier de toi.

— Alors, tout va bien ? Serez-vous prêts ?

Je sursautai à la voix familière.

— Olaf ? Mais de quoi parles-tu ? Prêts pour quoi ?

Je compris à son sourire qu'il savait, aussi, je me mis presque à le supplier.

— Oh, de grâce, c'est une surprise pour Varg.

— N'aie crainte, je ne trahirai pas votre secret. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui savait faire danser les chevaux avant toi.

— C'est mon grand-père qui m'a appris. Je ne suis pas aussi bonne que lui, mais heureusement, Aïda est facile et aime jouer.

Il s'était arrêté et me fixait sans dire un mot.

— Quoi ? Est-ce que j'ai quelque chose dans les cheveux ? C'est Aïda ? Elle a mis de la bave dans mon dos ? Je lui donne des morceaux de pomme lorsqu'elle travaille bien pour la récompenser.

— Tu es parfaite... N'as-tu jamais pensé à rester avec nous ?

— Je ne suis pas de votre peuple Olaf.

Ni de votre monde !

— Les peuples peuvent se mélanger. Gunnar et Anwen ne sont-ils pas un bon exemple ?

Je commençais à comprendre où il voulait en venir. Jamais je n'aurais pu imaginer, ne fusse qu'un instant, qu'Olaf puisse être attiré par moi. Il fallait que je trouve un moyen de le décourager sans pour autant le blesser.

— Je ne crois pas en vos dieux. Je ne crois en aucun dieu.

— Ils n'ont pas besoin de le savoir.

Il était trop drôle et je ne pus m'empêcher de sourire à son humour.

— Où vivrais-je ? Je ne peux pas rester chez Veland, je suis une femme libre à présent.

— Il y a de la place dans ma maison.

J'avais bien compris.

— Olaf, je crois comprendre ce que tu cherches à faire et j'en suis extrêmement honorée, crois-moi, mais je ne peux rien t'apporter, je n'ai rien... Aucune richesse, aucune terre.

— Je ne veux rien. Me permettre de vivre à tes côtés sera ma plus grande richesse.

— Mais... Olaf...

Non loin de là, Erin rejoignit son futur époux qui s'était accoudé sur la barrière du pré où broutaient les chevaux du village. Elle vit qu'il regardait en direction de la forêt, là où discutaient la femme aux cheveux rouges et l'ami de toujours.

— Tu disais qu'elle t'a sauvé la vie ?

Il se redressa et se tourna vers la jeune fille.

— Qui cela ?

— La femme aux cheveux rouges. Elle semble ne pas passer inaperçue et pas seulement à cause de la couleur de ses cheveux. Mon père semble y porter intérêt et ton ami Olaf également, me semble-t-il.

— Ton père est marié.

— Les liens du mariage n'ont jamais été une entrave pour lui. Dans notre maison vivent deux concubines ainsi que leurs enfants. Tu devrais dire à ton ami de faire vite. Mon père peut être très... persuasif.

— Tu l'as entendue comme moi. Elle désire retourner auprès des siens. Après notre mariage, elle partira.

— Crois-tu ? Regarde-les, dit-elle en s'éloignant.

Olaf s'était rapproché de moi et m'avait pris la main.

— Olaf, je... je ne peux pas. Quelqu'un m'attend chez moi.

— Le vieil homme auquel ton père veut te marier ?

Il se souvenait de mon mensonge lors de mon arrivée dans le village !

Lorsque je le vis subitement approcher son visage du mien, j'eus un sursaut de lucidité, assez pour retirer ma main de la sienne et de reculer.

— Je... Il faut que je ramène Aïda et que j'aille rejoindre Astrid. Elle a certainement besoin de moi.

J'accélérai le pas en direction de l'écurie. Je prenais la fuite. Je m'en voulais de ne pas avoir pu trouver une excuse valable pour freiner immédiatement ses ardeurs. Je ne désirais nullement le blesser, je l'appréciais beaucoup, mais tôt ou tard, j'allais devoir le décevoir.

Lorsqu'Olaf arriva d'un pas nonchalant à la hauteur de Varg, il ralentit.

— Aurais-tu l'intention d'enjôler la Rødt hår ?

Varg appréhendait la réponse de son ami aussi enchaîna-t-il immédiatement :

— Gunwald semble la convoiter et, selon Erin, il obtient toujours ce qu'il désire.

— Élixa n'acceptera jamais un rôle de concubine. Tu sais comment elle est, si fière, si vaillante et en même temps, bienveillante et si douce. L'homme qu'elle acceptera sera choyé par les dieux.

Un sourire illumina le visage d'Olaf.

— Je serai fier d'être cet homme-là... Viens, allons trinquer et glorifier les dieux.

Varg suivit Olaf vers le feu de joie qui brûlait au milieu du Thing et autour duquel les villageois s'étaient rassemblés. Il n'osa pas poser davantage de questions à Olaf, ne désirant pas que sa curiosité puisse être mal interprétée. Son ami allait-il pouvoir retenir la jeune femme ?

26.

Vendredi était le jour dédié à la déesse Frygga, la déesse de la fécondité. C'était également le jour des mariages. Il me restait cinq jours, cinq jours après lesquels j'allais devoir retourner vers les miens, dans mon monde. Opa me laissait jusqu'au mardi pour avoir de mes nouvelles, après quoi il avertirait les autorités policières de ma « disparition ». Il n'avait pas compris ni approuvé ma démarche de vouloir passer la barrière du temps et explorer un monde de barbares... Il s'inquiétait surtout de tous les dangers qui pouvaient croiser ma route. Lorsque j'étais enfant, il m'avait dit un jour de ne jamais laisser personne détruire mes rêves, surtout pas lui, que je devais les protéger et que seule la peur d'échouer pouvait les rendre impossibles. Ce voyage était mon rêve, le rêve le plus fou et le plus insensé de toute ma vie, mais le plus beau... J'étais forte, décidée et courageuse face à l'adversité, quoiqu'il advienne...

Je refermai mon cahier à spirales... Le soleil levant faisait miroiter les eaux cristallines de la chute et lorsqu'apparût l'arc-en-ciel magique, je souris à la vie, ce don si précieux que l'on reçoit tous à la naissance et que l'on oublie en grandissant... Cet instant magique, unique, témoin d'un présent éphémère, mais tellement vrai, je le vivais passionnément. Cette journée allait probablement être la plus marquante de tout mon séjour et je me fis la promesse de profiter pleinement de chaque seconde. Depuis plus de deux semaines, j'avais appris à m'émerveiller de la beauté de l'ordinaire, à vivre dans la simplicité et l'humilité, à ne pas tricher, à aller au plus profond de moi-même et j'étais fière, fière d'exister, tout simplement.

Les festivités débutèrent dès le lever du jour et lorsque je revins avec Aïda, tout le village était déjà en pleine effervescence. J'étais moi-même très fébrile et tous mes sens étaient en alerte. Je regrettais tellement de ne plus avoir mon iPhone pour prendre quelques clichés ! Ma mémoire visuelle allait devoir performer, car il me serait probablement impossible de prendre des notes écrites dans les prochains jours.

Varg était parti avec les hommes du village pour le rituel de l'épée. Il devait récupérer l'épée de son père afin de l'offrir à son épouse en gage de protection. Veland l'avait enterrée non loin du village, sous un tumulus de terre qu'il avait fait construire, obligeant Varg à creuser pendant des heures. Ce rite ponctuait la perte de son identité de célibataire pour le faire renaître en tant que futur marié. Une fois l'épée trouvée, un homme, déguisé en

fantôme, lui rappellerait l'histoire de sa famille et celle de ses origines, le besoin de poursuivre les traditions et le devoir d'avoir une descendance.

Durant ce temps, les femmes de la maison de Gunwald et de la maison de Veland accompagnèrent Erin durant le bain de purification qui devait la libérer, elle aussi, de son statut de jeune fille. Tous ses habits lui furent enlevés en signe de renonciation à sa vie d'avant, puis sa mère souleva délicatement le cercle doré qui ornait sa chevelure, symbole des vierges, et l'enveloppa dans un tissu de soie qu'Erin devait garder jusqu'à la naissance de sa propre fille. Astrid ajouta à l'eau du bain des herbes et des fleurs ainsi que diverses huiles apportées par Morab qui servaient non seulement à parfumer l'eau, mais aussi à encourager la fertilité. Anwen et moi étions des témoins privilégiés de ce rite préparatoire où chacune émettait des commentaires et des conseils sur les devoirs d'une épouse, les règles religieuses à suivre, les meilleures façons de vivre avec un homme, mais surtout les meilleures façons de lui plaire.

Autour de nous, les femmes caquetaient et riaient dans un brouhaha joyeux.

— Ne sois surtout pas effrayée lorsque tu verras ton mari nu comme au jour de sa naissance.

— Oh, j'ai déjà vu une multitude d'hommes nus, répliqua Erin.

Les femmes éclatèrent de rire.

— As-tu déjà vu un étalon monter une jument ?

— Oh, vous voulez dire ça ?

Je vis Erin rougir et baisser les yeux.

— Endormi, il est aussi long que ta main, mais lorsqu'il se réveille, il s'allonge du coude au poignet.

— Du coude au poignet ?

— Et il se dresse vers le ciel comme un serpent.

Les yeux d'Erin s'écarrillèrent comme des billes.

— Cela va être douloureux, surtout la première fois. Ensuite, tu t'habitueras. Tu verras, les hommes jeunes, solides et vigoureux comme ton futur époux, sont rapides et s'il prend plaisir à toi, il t'inondera de sa semence.

Je ne pouvais réellement croire tout ce que j'entendais. Si c'était leur manière de préparer cette enfant à sa nuit de noces, celle-ci allait être catastrophique.

— Vous êtes en train de faire peur à cette pauvre Erin, dis-je calmement tout en lui souriant pour essayer de calmer ses craintes. Ne crains rien, Erin. Si ton époux sait y faire, ton corps saura s'ouvrir et manifester son désir de le recevoir.

— S'ouvrir et manifester son désir ? Je ne comprends pas.

— Frygga te préparera et fera mouiller ton corps pour accueillir le serpent dans ta caverne. Si ton époux est patient et reste en toi longtemps, tu en éprouveras même du plaisir.

— Bah, du plaisir ! s'exclama Migdern. Ne pense pas à du plaisir, ma fille, mais seulement à faire venir la semence. Ton rôle est de donner un fils à Varg, ne l'oublie pas.

Mais oui, les femmes vikings n'avaient pas droit au plaisir. Qu'avait dit Varg à ce sujet déjà ? Les femmes n'étaient pas éduquées pour le plaisir. Elles s'allongeaient et attendaient que cela se passe. Quel monde fait d'hommes égoïstes et horriblement machos ! Comment leur expliquer qu'un homme aimait prendre du plaisir, mais était aussi sensible au fait de le partager. Le toucher, le caresser, faire corps et onduler avec lui, prendre le temps d'essayer plusieurs positions, aucune d'elles n'avait jamais vécu cela.

— Gunnar me prend comme un étalon, mais cela me plaît quand il pose ses mains sur moi pour me tenir, déclara Anwen.

— Veland se couche sur moi et m'écrase de sa poitrine, sa tête dans mon cou, soufflant comme un bœuf. J'attends juste qu'il termine, avoua alors Astrid.

Erin les écoutait toutes parler attentivement.

— Moi aussi, dit à son tour la femme de Thorvart.

Elles éclatèrent toutes de rire à raconter les exploits sexuels de leurs hommes.

La seule qui ne disait mot était Morab. Comme nous savions toutes, nous de la famille de Veland, qu'elle partageait souvent la couche de Varg, nous espérions qu'Erin ne la questionne pas. Moi-même, je n'avais aucune envie de connaître en détail sa vie amoureuse. Je savais par Astrid que Morab n'était pas la seule à bénéficier des ardeurs de Varg, lui et Olaf honorant d'autres femmes lors de leur voyage mensuel à Ribe.

La jeune fille était sortie du baquet et Astrid et Migdern s'évertuaient à essayer de la sécher avec un drap de bure. Elle avait un corps parfait, deux seins ronds et lourds, dont les pointes se dressaient comme des petits boutons de rose, un ventre plat, de longues jambes fines. Avec ma poitrine

insignifiante ne remplissant même pas des bonnets de taille A, mes jambes légèrement arquées par abus d'équitation qui me donnaient une démarche de canard, j'étais loin d'avoir un corps parfait et un pincement de jalousie m'effleura l'espace d'un instant. Varg appréciera sans nul doute les formes voluptueuses de son épouse.

On revêtit Erin d'une chemise à col officier ornée d'un galon de laine tissée sur laquelle on mit un caftan à manches courtes de pure laine rouge sang, brodé et perlé, doublé de soie sauvage or cuivré. De grands godets latéraux donnaient un charme particulier à ce somptueux vêtement et une large ceinture y ajoutait une touche d'élégance. Ses longs cheveux avaient été soigneusement brossés et retombaient sur ses épaules en une multitude de boucles délicates. C'était la dernière fois qu'elle porterait les cheveux déliés et découverts. Elle était indéniablement un ravissement pour les yeux et toutes, nous dûmes admettre qu'elle était la plus belle des épousées.

De son côté, Varg subissait le même rituel, entouré des hommes qui lui donnaient, eux aussi, des conseils sur les femmes, leur caractère souvent changeant et la bonne manière de se faire aimer d'elles.

Lorsque tous les deux furent prêts, Varg se posta au centre du Thing, devant le maître de cérémonie qui n'était pas Veland, mais Alfrim, un grand-oncle vénéré et le plus vieil homme du village. Nous attendions tous l'arrivée de la future épouse. Je ne pus m'empêcher d'admirer le futur époux qui, impassible, se tenait là à attendre patiemment. Il portait des braies de laine rouge, lui aussi, enveloppées de bandes molletières noires. Sa tunique de lin blanche était discrètement tissée de fils noirs sur son bas, son encolure ainsi que sur le bas des manches. Il portait sur les épaules une cape faite d'une seule pièce de tissu rectangulaire sans coutures. Elle était en pure laine doublée surpiquée en rouge sur tout le pourtour et était attachée sur le côté droit à l'aide d'une fibule, laissant ainsi la main libre. Je fus immédiatement hypnotisée par cette splendide fibule qui représentait des loups hurlants entrelacés... absolument identique à la fibule que nous avions retrouvée dans le vase découvert dans le bateau, et je ne pus m'empêcher de ressentir une profonde tristesse. Varg se tenait là dans toute sa jeunesse, fier et beau comme un dieu. Je n'arrivais pas à me l'imaginer, couché sur le côté, enfoui sous des couches de terre depuis plus de mille ans.

Un murmure s'éleva de la foule, qui s'écarta au passage d'Erin qui s'approchait du cercle. Sa tête était ceinte d'une couronne de noces en

argent, ornée de croix et de feuilles de trèfles en cristal de roche et décorée d'un galon de fil de soie rouge et vert. Une jeune fille de sa famille la précédait, portant à bras tendus une épée, cadeau de noces pour son nouvel époux. L'arrangement suite aux négociations financières avait été conclu tôt dans la matinée. La remise des dots était finalisée et plus rien ne s'opposait désormais au mariage d'Erin et de Varg. Elle avançait d'un pas léger et dansant et alors que tout le monde l'admirait, je ne pus détacher mon regard de Varg. Il se retourna lentement vers la jeune fille et la regarda s'approcher en lui adressant un sourire qui se voulait rassurant.

Les mariages vikings étaient tous arrangés, leurs fonctions principales étant le contrôle de la reproduction ainsi que la concrétisation d'alliances socioéconomiques. Un mariage était une chance pour la famille du marié ou de la mariée de faire des alliances avec des familles plus importantes et donc d'avoir un plus grand soutien en temps de conflits. Dans de telles conditions, le sentiment amoureux n'avait pas grande importance en regard de la dot, de la valeur de la fiancée ou des manœuvres politiques. De plus, les lois permettant à un homme viking d'avoir accès à des concubines ou à d'autres femmes durant le mariage, celui-ci ne se sentait pas vraiment obligé d'éprouver des sentiments envers son épouse. Les concubines étaient toujours des femmes de classe sociale inférieure, ce qui les empêchait de devenir les femmes officielles de leurs amants. Elles étaient donc très souvent tolérées par l'épouse légitime qui ne craignait nullement pour sa position. Parfois, l'amour naissait entre les époux au sein du mariage, comme ce fut le cas pour Molgar et Elda ou pour Veland et Astrid. Et si, malgré tous les efforts des deux parties, le mariage devenait insupportable, les lois autorisaient le divorce.

27.

Erin se plaça à la droite de Varg, l'air intimidée, puis Alfrim prit la parole :

— Devant les dieux et devant les hommes, dans ce cercle de l'infini de la vie et de la mort, se présentent aujourd'hui Erin, fille de Gunwald et Varg, fils de Molgar.

Puis il fit signe de la tête à Erin qui prit l'épée que portait sa jeune sœur pour la présenter à Varg :

— Je te donne cette épée pour mon arrivée dans ta famille. Elle est là pour te garder et te protéger.

Puis Varg se tourna à son tour vers Olaf qui se tenait solennellement derrière lui et prit l'épée de son père qu'il présenta à son tour à la jeune fille.

— Je te donne l'épée de mes ancêtres pour ton fils, pour qu'il la garde et qu'elle le protège.

L'émotion était palpable tout autour de nous et lorsque je vis la main d'Amma chercher désespérément la mienne, je la pris et la serrai de toutes mes forces.

— Elda est fière de son fils... Je suis certaine qu'elle est parmi nous aujourd'hui, me chuchota-t-elle.

— Elle est là, Amma, sans aucun doute... Elle est là et sourit de voir son fils devenu un homme suivre les pas de ses ancêtres. Si seulement tu pouvais le voir, il est tellement beau !

— Dis-moi.

Je lui décrivis la scène qui se déroulait devant mes yeux, la beauté de ce jeune couple main dans la main sous la pergola en bois ornée de fleurs et de rubans. Le soleil s'amusait à jouer avec l'ombre et de temps en temps, des formes presque humaines semblaient danser autour d'eux comme si, attirés par la musique et les chants, ils étaient descendus par Bifröst depuis Asgard pour se joindre aux réjouissances.

— Je m'engage avec cet anneau à te prendre comme épouse et à marcher dans la vie avec toi. Je m'engage à faire en sorte que notre famille soit un îlot de paix et de sécurité. Je te guiderai, te respecterai et te protégerai.

— Je m'engage avec cet anneau à te prendre comme époux et à marcher dans la vie avec toi. Je m'engage à te soutenir, à t'encourager, à te respecter et à te servir.

Après l'échange des anneaux, Alfrim prit un ruban de soie rouge et le posa symboliquement sur les deux mains jointes en signe de leur union.

— Que les dieux vous protègent et vous comblent d'une nombreuse descendance.

Des cris de joie s'élevèrent de la foule pour féliciter les nouveaux époux.

— Apprête-toi à courir, me lança Anwen.

— Quoi ? Comment ?

— C'est la course de la mariée. Une course entre notre clan et le clan de Gunwald. Ceux qui arriveront les premiers à la salle des réjouissances se feront servir toute la nuit par l'autre clan. C'est la tradition.

Effectivement, dans un éclat de rire, tout le monde se mit à courir en direction de la grève vers un bâtiment tout en rondins qui n'avait jamais vraiment attiré ma curiosité. Je me pris au jeu et m'élança, tout en relevant les pans de ma robe.

Varg était soulagé. Le plus dur était fait. Il était entré dans cette union à reculons, mais s'était malgré tout efforcé de sourire même si le cœur n'y était pas. Erin était belle à couper le souffle, il ne pouvait le nier et il avait même, durant la cérémonie, adressé une prière muette aux dieux pour qu'ils fassent naître dans son cœur un sentiment fort et sincère pour elle. En fait, il était totalement désespéré. Il ne pouvait sortir de son esprit la vision d'une chevelure rouge et d'yeux verts teintés d'or. Il avait résisté à l'envie de la chercher du regard en se noyant dans l'iris bleuté des yeux de la jeune Erin. Il allait devoir faire un effort surhumain pour l'oublier. Il allait regretter son sourire, la lueur amusée dans ses yeux lorsqu'il la taquinait, leurs jeux avec Aïda, leurs discussions interminables, son odeur de fleurs sauvages... Par tous les dieux ! Il lui semblait qu'il pouvait la sentir rien qu'en fermant les yeux. Il devait revenir à la réalité et c'était urgent. D'ailleurs, rien dans son attitude ne prouvait qu'elle partage ses sentiments. Elle se comportait avec lui comme avec tous les autres membres de sa famille, offrant les mêmes élans affectueux sans faire de distinction. Il se rappelait comment elle avait spontanément embrassé Irma sur la joue, les gestes tendres qu'elle avait à l'égard de sa grand-mère, comment, par peur probablement de l'issue de la bataille contre le jarl d'Aarhus, leurs lèvres s'étaient touchées deux jours auparavant. Ce geste qu'il ne connaissait pas se voulait probablement juste rassurant, rien de plus.

Il prit une profonde inspiration. C'était le jour de son mariage ! Le destin était scellé et il le liait à tout jamais à Erin. Il fut comme soulagé et heureux de cette constatation et il se fit la promesse de savourer pleinement et dans la joie cette nouvelle étape de sa vie.

Il attendait devant le bâtiment l'arrivée d'Erin, barrant l'entrée de son épée. Lorsqu'il la vit arriver, les cheveux emmêlés, les pommettes rouges

d'avoir couru, les yeux brillants, il l'accueillit avec un sourire empreint de sincérité et lorsque, contre toute attente, elle se jeta littéralement dans ses bras, il la souleva et la fit virevolter dans les airs, leurs rires se mêlant à ceux de l'assistance.

Ces deux jeunes personnes étaient à l'aube de leur vie commune et de les voir si heureux, cela mettait du baume sur ma propre souffrance. Cela allait également me permettre de partir l'esprit serein en sachant qu'ils allaient dorénavant vivre l'un pour l'autre et que très bientôt, des sentiments plus forts les uniraient sans aucun doute.

Depuis l'orage et l'accident, j'étais tiraillée dans mes pensées. Mes visions et les propos d'Astrid me hantaient sans cesse. Et si l'âme d'Elda était réellement en moi ? Si Oma avait raison dans ses propos au sujet de la réincarnation, si la mort n'était que le commencement de quelque chose de plus grand ? D'une autre vie ? Cela expliquerait mon attirance pour Varg qui ne relèverait donc plus du sentiment amoureux, mais du sentiment d'amour d'une mère pour son fils ! Varg, mon fils... Bien sûr ! Tout se mettait en place : mon intérêt sans limites pour la civilisation viking ; mon sentiment très fort d'appartenance à ce village, et ce, dès mon arrivée ; mon habileté au tir à l'arc... Je devais revenir, mais dans quel but ? Pourquoi la vie me ramenait-elle mille ans en arrière ? Amma disait que j'étais là pour une raison précise ? Laquelle donc ? Hormis celle d'assister au mariage de mon fils, je ne voyais pas... Ciel ! Varg avait pensé que j'étais sa fille dans le futur et voilà que moi, je me prenais pour sa mère ! Élisabeth, reprends tes esprits. Tu es trop troublée et cela fausse tout jugement, tu n'arrives même plus à réfléchir correctement.

Varg devait faire traverser le seuil de la porte à sa jeune épouse, l'embrasement représentant symboliquement un portail entre deux mondes. La jeune mariée passait ainsi de sa vie de jeune fille à celle de femme. Il lui tendit la main et entra le premier. Malheureusement, en voulant passer par-dessus le seuil plus élevé, Erin se prit le pied dans l'un des pans de sa robe et trébucha. Un brouhaha s'éleva parmi les invités.

— C'est signe de grand malheur, entendis-je tout près de moi.

Varg ne se laissa pas troubler, releva son épouse et la rassura d'un sourire.

— N'aie crainte, Erin, il n'arrivera rien, pas tant que je serai à tes côtés. Ne les écoute pas.

Puis il l'entraîna plus loin vers l'intérieur.

Je fus surprise de découvrir cette sorte de grange très grande, orientée

nord sud afin d'équilibrer l'ensoleillement et le réchauffement, faite toute en rondins de bois comme l'écurie, mais présentant des ouvertures rectangulaires dans les murs, directement sous la toiture, ce qui apportait beaucoup de lumière et une aération tout à fait naturelle. L'air y était frais comparé à l'extérieur et, comble du bonheur, aucune odeur de feu ou de fumoir ne venait me prendre à la gorge. Elle se composait d'une seule pièce avec une autre porte à l'opposé de la première et était aménagée avec des tables et des bancs de bois. La salle du banquet !

Vint alors le cérémonial du partage de la boisson nuptiale, une autre condition fixée par les lois pour que le mariage puisse être considéré valable. C'était le moment où la jeune épouse assumait pour la première fois son rôle officiel en tant que femme du foyer : Erin présenta donc l'hydromel à son mari dans un bol muni de deux anses en forme de tête d'animal et, tout en le faisant, récita des vers vantant la beauté et la force de son époux. Varg prit le bol, porta un toast à Odin et aux dieux d'Asgard, but par petites gorgées puis le tendit à Erin qui s'y abreuva également, non sans avoir porté elle aussi un toast à la déesse Frygga. En buvant ainsi ensemble, les jeunes mariés affirmaient leur nouvelle parenté. Puis, ils s'assirent côte à côte et Varg déposa sur les genoux de la jeune fille un bijou représentant le marteau du dieu Thor, afin d'attirer sa bénédiction ainsi que celle de la déesse de la maternité. Tout était accompli et la fête et les réjouissances pouvaient à présent débiter. La matinée se termina avec de fabuleux orateurs qui charmèrent l'assistance avec des histoires axées sur le thème du mariage, empreintes de romance et de poésie.

28.

La grange se situait près de la forge d'Olaf, donc trop près de la clairière pour que nous puissions nous y retrouver, les enfants et moi, pour le spectacle équestre sans être vus. C'était trop bête ! La surprise n'allait plus en être une.

Je me tenais à l'extérieur, jugeant la situation et évaluant quel angle de vue nous permettrait de passer inaperçus. Peut-être en passant par la forêt ? Cela faisait un grand détour pour Anila et Brigda qui devaient mener les quatre poneys des enfants. Anwen vint me rejoindre, croquant à belles dents dans un gigot de sanglier juteux.

— Nous avons un problème. Je ne sais pas comment nous allons pouvoir rejoindre la clairière sans nous faire voir.

— Mmmm... grommela Anwen en essuyant sa bouche du revers de sa manche.

— Tu savais que le banquet serait ici ?

— Mmmm... continua-t-elle, la bouche pleine.

Je secouai la tête d'un air désespéré.

— Anwen, tu manges d'une manière horrible.

— Tu en veux, me dit-elle en me tendant l'os à moitié décharné.

— Non, merci. Je suis incapable d'avaler quoi que ce soit.

— Pourquoi ? Cette viande est délicieuse.

— J'ai un nœud dans l'estomac.

— Un quoi ?

Comment lui expliquer que j'étais rongée par le trac, la peur terrible d'échouer ?

— Alors ?

Olaf venait vers nous, souriant, l'air complice.

— Nous ne pourrons pas rejoindre la forêt sans nous faire voir.

— J'y ai pensé. J'ai fait monter des billots de bois sur la grève et je vais tous les y emmener en leur proposant de se mesurer au tir à l'arc. Les hommes ont déjà beaucoup bu, ils sont fiers et voudront prouver leur force et leur adresse. Pendant ce temps, vous pourrez vous préparer.

— Olaf, tu es notre sauveur !

— Allez et faites-moi savoir quand vous serez prêts.

Les dés étaient jetés et je retournai dans la grange pour faire un signe discret à Irma ainsi qu'aux deux jeunes filles qui devaient s'occuper de

préparer les chevaux, puis je filai dans la direction opposée du village, vers la maison de Veland, suivie par Anwen.

Anwen avait fait des miracles avec une vieille robe d'Astrid qu'elle avait transformée selon mes directives et je fus éblouie par le résultat. La jupe-culotte en laine de couleur ocre qui me permettrait d'être à l'aise à cheval comportait de nombreux plis, cinq en avant et deux en arrière, me rappelant le fameux hakama japonais ou la jupe équestre espagnole. Cela allait être parfait ! Anwen avait bien compris l'enjeu, celui de cacher au maximum mes jambes pour que personne ne puisse voir mes mouvements à cheval. La tunique blanche traditionnelle portée sous le tablier s'était transformée en un semblant de blouse de corsaire avec des manches bouffantes dont la large encolure dégagait mes épaules et pour finir, une large ceinture formant comme un corset de cuir lacé sur le devant venait serrer ma taille et remonter ma poitrine. Mes seins ressemblaient ainsi à deux petits brugnons bien mûrs qui se dressaient fièrement. Tout cet accoutrement mettait mon corps en valeur, le galbant avantageusement. Je fis une pirouette sur moi-même en riant. Je me sentais comme Elizabeth Swann sur le pont du Black Pearl, prête à vivre moult aventures.

Anwen me regarda avec de grands yeux ébahis. Il est vrai que cela changeait des robes droites et sans forme que les femmes portaient.

— Est-ce ainsi que les femmes se vêtent dans ton pays ? C'est très différent de nos habits.

— C'est juste pour les jours de mariage.

— Oh !

— Tu es certaine qu'Astrid ne dira rien pour sa robe ?

— Non, c'est une vieille robe qu'elle m'a donnée, car elle ne la voulait plus. Je suis certaine qu'elle ne s'en souvient même plus. Tiens, j'ai autre chose...

Elle me tendit alors une couronne faite de fleurs sauvages entremêlée de rubans de soie.

— Anwen, c'est... c'est merveilleux. Je ne sais pas trop quoi dire.

— Et voici quelques fleurs pour mettre dans la crinière d'Aïda. Vous allez être très belles toutes les deux.

Je n'osais la serrer spontanément dans mes bras, aussi pris-je ses deux mains et les serrèrent très fort en guise de remerciement.

— Merci, merci, merci... tu es la plus merveilleuse des jeunes filles de... la terre entière.

Elle prit un air intimidé et sourit tout en se cachant le visage de ses mains.

— Allons, il faut se préparer.

— Oui.

Je frottais fébrilement mes mains et passa ma main dans mes cheveux.

— Tu as peur ?

— Oui, je ne sais pas si Aïda va me suivre. Les chevaux peuvent être imprévisibles, surtout que Varg sera tout près.

— Il faut que tu aies confiance en elle.

— En parlant de confiance, tu as décidé de rester et de devenir officiellement l'épouse de Gunnar ?

— Je vis bien ici et je ne sais pas ce que je trouverai chez moi. Est-ce que ma famille et Gaël sont toujours en vie ?... Cela fait si longtemps... et puis Gunnar semble avoir des sentiments même s'il ne dit jamais rien.

— Bien sûr qu'il a des sentiments, j'en suis certaine ! Les hommes sont ainsi, ils sont fiers et bien souvent personne ne leur a appris comment dire ce qu'ils ressentent librement. Alors, ils se cachent derrière de la pudeur ou une certaine réserve. Quand vous êtes ensemble, est-ce qu'il te dit des choses ?

— Il me chevauche et il s'endort.

— C'est tout ? Vous ne parlez pas ensemble ? Jamais ?

— Un jour, il m'a apporté des fleurs...

— Ah, tu vois !

— Il nous arrive de parler, oui... Il me conte ce qu'il a fait et il me demande ce que moi j'ai fait. Souvent, il partage sa nourriture avec moi.

— Crois-moi, il serait triste si tu partais.

À l'écurie, les poneys étaient prêts et Aïda tournait, impatiente, dans sa stalle. Je lui avais tressé la crinière et le haut de sa queue afin de donner aux crins défaits de belles ondulations. Le résultat était à la hauteur de mes attentes. Je m'apprêtais à la seller lorsque le jeune Wilgard apparut à la porte.

— Vite, ils vont bientôt revenir de la grève.

— Bon, nous y allons. Je sellerai Aïda une fois sur place.

Le village était absolument vide, même les hommes postés dans les arbres avaient abandonné leur surveillance pour aller festoyer, mais je ne fus soulagée que lorsque nous arrivâmes dans la forêt arborant la clairière. Pour le moment, tout se passait bien. Irma nous y attendait avec les enfants. Je dus reconnaître qu'ils étaient doués. Elle nous conta comment ils avaient pris un air nonchalant et désintéressé et comment, petit à petit, l'un après

l'autre, ils avaient quitté les festoyeurs avant leur départ vers la grève. Aucun des adultes n'avait vraiment fait attention à eux, absorbé par leurs discussions. J'étais fière de mes petits cavaliers et cavalières qui, durant plus de deux semaines, s'étaient entraînés sans relâche et je les félicitai. Puis, nous revîmes ensemble les mouvements et les figures. Ils étaient excités, mais fins prêts. Avaient-ils autant de trac que moi ? Probablement pas. Avec leur insouciance enfantine, il considérerait probablement tout cela comme un jeu.

Sur la grève, on félicita les gagnants du tir à l'arc puis Olaf demanda le silence :

— Varg et Erin, c'est un jour béni des dieux et, pour fêter votre union, les enfants de notre village ont préparé quelque chose pour vous. Je ne sais pas ce que c'est, car ils gardent le secret depuis bien longtemps. On m'a seulement demandé de vous mener à la clairière, alors suivez-moi.

Lorsque Varg arriva à sa hauteur, il se laissa volontairement distancer par Erin puis retint Olaf du bras.

— Olaf, sais-tu où est la Rødt hår ? Je ne l'ai pas vue sur la grève.

— Pourquoi te soucies-tu d'une femme qui ne t'est rien ? Tu devrais plutôt te soucier de ton épouse. Tu n'es plus responsable d'Élisa. En l'affranchissant de son statut d'esclave, elle n'est plus sous la protection de ta famille. Elle n'a plus besoin de toi.

Que signifiaient ces paroles ? Varg les interpréta comme une menace déguisée. Olaf avait dit tout cela sur un ton froid qui l'avait fortement surpris. Olaf, son ami ! Celui qu'il considérerait depuis toujours comme un frère !

— Que dirait Erin si elle savait ?

— Que sais-tu ?

— Tu crois que je ne vois rien ? Je lis dans tes yeux ton désir pour cette étrangère.

— Je...

— Varg ? Viens-tu ?

Erin l'appelait à ses côtés.

— Tu la touches et tu es un homme mort, murmura-t-il entre les dents.

— Et si c'est elle qui me supplie de la toucher ? Pourquoi dois-tu toujours avoir les plus belles femmes ? Les filles de Ribe, Morab, Erin... Si la Rødt hår reste, cette fois-ci ce sera pour moi.

Ils se défièrent du regard, tels des loups prêts à bondir, puis Varg capitula

et alla rejoindre Erin. Il était furieux, mais se força néanmoins à ne rien laisser paraître et à sourire.

Lorsque la foule approcha de la clairière, ils furent accueillis par trois enfants qui leur firent signe de se placer en arc de cercle, très près des arbres pour laisser la place libre au centre. Tous parurent amusés et très curieux de ce qui les attendait.

Varg était réellement inquiet. Toujours pas de trace de la Rødt hår. Le clou dans la selle, le feu dans l'écurie, le soi-disant arbre qui l'avait assommée, tout laissait croire que quelqu'un en voulait réellement à sa vie. Quelle meilleure occasion de se débarrasser d'elle que ce jour de mariage où tout le monde était en liesse ! Personne, à part lui, ne semblait avoir remarqué ou même ne s'inquiétait de son absence. Il toucha discrètement la cicatrice dans sa main.

Plus loin, cachés par les arbres, nous finissions de nous préparer. Lorsque je voulus toutefois seller la jument blanche, Irma me fit remarquer que la sangle ventrale était déchirée à moitié. Elle se serait probablement déchirée complètement pendant le spectacle. Il ne manquait plus que cela ! En l'examinant de plus près, je remarquai que ce n'était pas une simple usure, mais plus un acte volontaire de sabotage et l'espace d'un instant, la peur me noua la gorge. Encore ! Décidément, la personne malveillante, qui semblait m'honorer de sa haine, était très tenace. Si elle pensait me déstabiliser, elle avait tort. Je n'avais pas besoin de selle pour mener Aïda.

— Cela ne fait rien, je vais monter sans selle.

Ma cicatrice se mit subitement à me chatouiller et je me mis à la frotter de mes doigts. Je vis Irma en pleine conversation, ce n'était donc pas elle qui m'appelait. Varg ? Je m'approchai discrètement, cachée par les arbres. Il se tenait là au loin, Erin à ses côtés et tout semblait normal. Je revins vers Aïda et lui flattai l'encolure.

— Varg va être surpris, ma belle. Il va falloir que nous lui fassions honneur.

Aïda se tourna vers moi et me regarda de ses yeux vifs, l'air de dire : fais-moi confiance, je sais ce que j'ai à faire...

29.

Le son des pipeaux monta entre les arbres et les jeunes filles se mirent à battre la cadence de leurs mains, ce qui imposa le silence aux spectateurs.

J'encourageai chacun des quatre cavaliers, Svend et Adil, mes valeureux garçons, Brinya et Ester, mes splendides perles, puis ils sortirent de la forêt pour s'aligner côte à côte, faisant front à leurs familles. Svend attendit la note de départ puis fit un signe de tête discret et tous poussèrent leurs chevaux au trot dans un carrousel magique. Rien n'était facile pour eux, car ils devaient s'imaginer un rectangle sur un espace réel en demi-cercle. Ils effectuèrent tout d'abord l'un derrière l'autre une diagonale qui partait d'un coin imaginaire vers un autre en prenant soin de ne pas couper les coins, puis les quatre poneys doublèrent dans la longueur, puis dans la largeur. Ils se séparèrent ensuite pour un cercle individuel puis se remettant en ligne, ils terminèrent chacun avec une volte, petit cercle d'à peine dix mètres de diamètre qu'ils exécutèrent avec brio. J'étais tellement fière d'eux !

J'avais pris quelques minutes pour m'isoler et faire le vide dans ma tête. Je pris plusieurs fois de profondes inspirations en retenant mon souffle et en contractant tous mes muscles, puis je relâchais le tout en me secouant comme un coureur de fond avant le départ, un moyen efficace pour gérer son stress et que j'utilisais souvent avant une présentation publique lors des conférences du DAI.

Le public était resté sans voix jusqu'à la fin, les parents des enfants ébahis par leur exécution et la maîtrise de leur poney et lorsqu'ils s'arrêtèrent alignés au centre et que la musique se tut, tout le monde hurla de joie. Les enfants saluèrent de la main avant de revenir vers la forêt.

Aïda piétinait sur place et félicita à sa manière ses congénères en les accueillant d'un hennissement joyeux. J'étais prête et je sentais tous les muscles de la jument tressaillir d'impatience sous moi. Je regrettai de ne pas avoir eu suffisamment de temps pour la longer un peu afin de la calmer. Élixa ! Il est trop tard pour penser à cela...

La musique reprit et surprit l'assistance. Ah, ce n'était donc pas terminé ? Erin, excitée, tapa des mains pour encourager les enfants. Accompagnant les pipeaux, Svend se mit à taper le rythme sur un tambour improvisé et lorsqu'Irma s'avança, Varg retint son souffle. Elle entonna une complainte connue et de sa voix cristalline, enchantait les cœurs.

Je murmurai des mots à l'oreille d'Aïda, la flattai allègrement puis nous nous élançâmes.

Varg ne réalisa pas tout de suite qui s'avavançait vers eux, s'attendant à voir apparaître d'autres enfants. Lorsqu'il reconnut sa jument aux crins ondulés et vit dans la clarté du soleil une tache orangée, il sentit son cœur se serrer et dut faire un effort surhumain pour déglutir sans laisser échapper un cri.

C'était comme si Aïda avait senti toute l'importance de ce qui se passait. La voix d'Irma nous chavirait et je dus faire un effort pour me concentrer sur le tambour afin de suivre la cadence. Nous fîmes un tour de piste au pas, une main sur ma hanche, l'autre bras levé, faisant onduler ma main au rythme de la musique telle une danseuse de flamenco. Allez, Aïda, on y va ! Elle n'avait pas bronché en passant devant Varg, totalement concentrée sur ce que je lui demandais. J'étais décontractée au maximum et je la sentais bien, elle aussi, totalement à mon écoute.

Le célèbre Bartabas disait que pour comprendre un cheval, il fallait se couler dans la lenteur de son âme, ne jamais rien imposer, mais proposer avec comme unique mot d'ordre la patience. Ma patience était récompensée. Aïda se déplaçait sans aucune contraction et je pouvais ressentir ses moindres réactions.

Je partis au trot et commençai par une cession à la jambe qui fit se déplacer la jument en avant et vers le côté en croisant les jambes, puis lui fit faire un demi-tour sur les hanches, tout en gardant les postérieurs en place pour ne faire bouger que les antérieurs. Je grandis mon buste, plaçai mes épaules en arrière de la verticale, reculai les jambes tout en plaçant mes mains et Aïda se mit à piaffer, trotant sur place. Totalement relaxée, elle sautait avec légèreté, puis elle partit en avant pour un trot plus stylisé avec une cadence très lente et un temps de suspension très soutenu au niveau des antérieurs et des postérieurs. Elle dansait ! C'était magique ! Puis, tout en douceur, je la poussai vers le galop pour finir notre danse avec des changements de pied à chaque foulée.

Anwen et Astrid les regardaient évoluer, bouche bée. Varg ne pouvait détacher ses yeux d'elle. Je dois rêver, se dit-il.

— Quel est donc ce splendide cheval ?

Erin le sortit de sa contemplation, aussi il lui répondit presque à contrecœur, sans même tourner la tête. Il lui en voulut presque de rompre le charme.

— C'est Aïda, ma jument.

— Tu laisses ta jument aux mains d'une esclave ?

— Elle s'en occupe bien et elle a toute ma confiance.

Je finis en ramenant Aïda vers le centre pour un salut devant les jeunes mariés. Ah, comme Opa aurait été fier de moi ! J'étais comblée. La surprise avait été totale et tout le monde semblait avoir apprécié. Je fus, bien évidemment, acclamée de tous et je les remerciai d'un signe de la main et d'un sourire, puis flattai l'encolure d'Aïda et lui murmurai des félicitations.

Varg s'avança seul vers nous et vint féliciter sa jument par de longues caresses sans me quitter des yeux. Puis il se plaça à sa gauche et me tendit les bras. Je passai ma jambe par-dessus l'encolure et le laissai poser ses mains sur ma taille pour m'aider à descendre. Lorsque je fus à sa hauteur, je lui lançai un joyeux :

— Surprise !

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Comment vais-je pouvoir t'oublier après ça ?

— J'ai bien peur que tu ne le puisses jamais, mais tu t'habitueras peu à peu à mon absence. Les humains ont cette capacité.

— Et as-tu seulement pensé à elle ? me dit-il en désignant la jument blanche.

— Elle t'a, toi, et ce lien est plus fort que tout. Tu dois juste me promettre que tu la feras galoper... souvent.

— Je ne saurai jamais la faire danser comme tu viens de le faire.

— Elle dansera pour toi dans tes rêves et si tu le veux, je serai avec elle...

Pourquoi ne répondait-il pas ? Je vis son regard caresser mes épaules nues, ma bouche, ma couronne de fleurs pour revenir se plonger dans mes yeux. Ses mains n'avaient pas quitté mes hanches et brûlaient ma peau à travers le cuir souple de mon bustier. Il se tenait bien trop près de moi.

— Tu... tu devrais remercier les enfants... Ils ont beaucoup travaillé, eux aussi, pour vous faire plaisir.

Que disait-elle ? Sa voix lui parvenait de loin comme dans un songe... Oui bien sûr, les enfants ! Il ne voyait rien d'autre que sa bouche, sa poitrine gonflée, ses yeux verts.

— Varg. Tout le monde attend.

Mes chuchotements ne lui firent aucun effet. Je commençais à être mal à l'aise en voyant le regard empreint de questionnements d'Erin. J'attrapai sa manche et tirai dessus pour le faire réagir.

— Varg !

Il se détacha alors de moi et tendit son bras vers Erin, l'invitant par ce geste à venir le rejoindre puis appela les enfants qui arrivèrent en courant.

— Les enfants... Mon épouse et moi avons été honorés de ce cadeau bien inhabituel que vous nous avez fait. Vos parents doivent être très fiers de vous autant que je le suis. Nous vous remercions du fond du cœur.

Il se tourna ensuite vers Irma et prit ses mains dans les siennes.

— Irma, les dieux t'ont donné le don de nous charmer par ta voix envoûtante. Je souhaite que tu nous enchantes encore longtemps.

J'étais émue de les voir ainsi, face à face, sachant les sentiments qui les unissaient, tels un frère et une sœur... Frère et sœur... Frère et sœur... Mon regard allait de l'un à l'autre... Oui, bien sûr, comment avais-je pu passer à côté de cette ressemblance ? Le nez, la même forme des yeux, la même couleur de cheveux... Combien d'années de différence pouvait-il y avoir entre eux ? Peut-être six, voire huit ans ? Même s'il partageait la couche de Morab depuis des années, c'était impossible qu'il puisse être le père d'Irma. Selon les dires d'Astrid, Morab était stérile ! Par contre, si je me fiais à la légende de Molgar, il y avait eu un enfant, une petite fille, que Molgar avait ordonné de noyer. Que disait déjà Svend Argund au sujet des légendes ? Il réside toujours une part de vérité derrière chacune d'elles.

Instinctivement, je tournai ma tête vers la foule et lorsque je croisai le regard de Morab, je sus aussitôt qu'elle avait compris que je savais... Du fond de ma mémoire, j'entendis une voix s'écrier : c'est une petite fille... c'est une belle petite fille !

30.

Le clan de Veland avait perdu la course de la mariée de sorte que nous passions de table en table afin de servir les convives. Les hommes étaient déjà tous bien éméchés, s'autorisant souvent des attouchements indécents. Je dus repousser les ardeurs de plusieurs que je n'aurais jamais soupçonnés en temps normal.

C'était incroyable ce que ces gens étaient capables de manger et de boire ! Mais le plus incroyable était qu'ils dansaient et je dois admettre, plutôt bien. Je me pris au jeu et lorsqu'Anwen m'entraîna dans un genre de farandole, je déposai pichet et mazagrans et la suivis. Gunwald s'était mis à chanter de sa voix grave de basse, apparemment une chanson connue de tous, car le refrain fut repris en chœur par tout un chacun. J'avais troqué mes habits de cavalière contre une robe très sobre et droite de couleur bleue et piqué quelques fleurs dans mes cheveux. Anwen avait défait ses longues tresses et sa chevelure tombait jusqu'à la moitié de son dos. Elle était absolument ravissante et je vis que Gunnar l'admirait sans retenue. Anwen avait tort de croire qu'il n'avait pas de sentiments pour elle. Tout le non verbal que son corps exprimait prouvait le contraire.

Je pris une pause pour me servir enfin un peu de nourriture. Je n'avais pratiquement rien avalé de la journée, stressée par notre spectacle. Maintenant que tout était fini, je pouvais enfin me détendre. Je trouvai une place à côté d'Amma qui picorait quelques morceaux de viande et de légumes.

— Amma, tu ne manges pas ?

— Je suis une vieille femme...

— Il te faut des forces pour affronter le froid qui va s'installer bientôt.

— Les dieux vont m'appeler à eux bien avant.

— Allons, Amma, tu ne devrais pas parler ainsi. Tu as encore de belles années devant toi.

— Varg est marié à présent. Il n'a plus besoin de moi. J'ai honoré la promesse que j'avais faite à ma fille.

Était-ce un signe ? Je devais profiter de ce qu'Amma me parle de sa fille pour confirmer mes interrogations sur Irma.

— Ta fille Elda ?

— Elda, mon enfant. Elle m'attend au Valhalla depuis bien trop longtemps.

— Comment est-elle morte ?
— Elle n’a pas survécu à l’enfantement.
— Tu veux dire qu’elle est morte en mettant un enfant au monde ?
— Oui. Elda s’affaiblissait de jour en jour. Le bébé lui prenait toutes ses forces.

Je vis passer comme une ombre dans les yeux de la vieille femme.

Je pris la perche au vol. J’allais jouer le tout pour le tout.

— C’était une petite fille, n’est-ce pas ? Une petite fille en parfaite santé que Molgar n’a jamais voulu voir. Qu’est devenu cet enfant Amma ?

— Que dis-tu là ?

— Pourquoi n’as-tu jamais dit à Varg qu’il avait une sœur ? Il a le droit de savoir. Pourquoi l’avez-vous éloigné et envoyé dans la famille de Ribe ?

— Remuer le passé est une mauvaise chose, Rødt hår. Ne parle plus de peur que le malheur ne s’abatte sur nous.

— Quel malheur ? Que s’est-il passé cette nuit-là ? Amma ! insistai-je.

— L’enfant est né et ma fille est morte. Molgar n’a pas voulu de cet enfant. Il l’a confié à l’un de ses guerriers en lui disant de l’abandonner au cœur de la forêt. Dans ma douleur d’avoir perdu ma fille, je n’ai d’abord rien fait. Et puis, j’ai voulu aller chercher l’enfant, mais il était trop tard. Je n’ai trouvé à l’endroit où on l’avait laissé que le morceau de tissu dans lequel on l’avait enveloppé. Il y avait du sang, beaucoup de sang et aucune trace du bébé.

Amma eut comme un sursaut

— J’ai maudit Molgar pour ce qu’il avait fait, cet enfant était une partie de lui et d’Elda. Je l’ai maudit, lui et les siens, pour tout le reste de sa vie. Dans ma colère, je n’ai pas réalisé vraiment ce que je faisais. J’étais aveuglée par la haine.

— Lui et les siens ? Cela signifie que... Varg...

Oh la Élixa ! Arrête un peu ! Tu ne crois ni à dieu ni au diable, alors comment peux-tu croire aux malédictions ? Tout ce qui arrive dans la vie, de bon ou de mauvais, n’est qu’une manière de grandir, de mûrir et c’est ce que moi, la petite voix raisonnable qui loge dans ta tête, j’appelle le destin.

— J’ai protégé Varg du mieux que j’ai pu. As-tu vu toutes ses cicatrices ? Il aurait pu mourir plus d’une fois. Alors que Molgar s’affaiblissait d’année en année, Varg est devenu grand et toujours plus fort. Lorsque Molgar est parti rejoindre le Valhalla, j’ai cru que Varg n’aurait plus rien à craindre, que la malédiction s’en serait allée avec lui.

— Ce n'est pas le cas ?

— Depuis quelque temps, je fais des rêves étranges qui me font très peur.

— Quelles sortes de rêves Amma ?

J'étais sur des charbons ardents. Parlerait-elle de la personne qui semblait m'en vouloir ? Au moment où elle voulut continuer, un cri suivi d'un bruit de vaisselle brisée nous parvint depuis la table de Gunwald. Je me retournai et vit Anwen, tremblant de tout son corps. Astrid s'était élancée et tentait de la calmer. En quelques enjambées, je fus moi aussi près d'elle. Elle était aussi pâle que si elle avait croisé la mort.

— Anwen ! Anwen, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle ne parvenait à sortir aucun son.

— Qu'avez-vous fait ? accusai-je férocement Gunwald.

Erin prit aussitôt la défense de son père.

— Il n'a rien fait. Nous parlions, c'est tout.

— Quoi ? De quoi ? De quoi parliez-vous ?

Gunwald s'expliqua enfin.

— Je lui disais que sa chevelure me faisait penser à cet étranger qui était venu chez nous il y a plusieurs lunes déjà. Il disait à tout le monde qu'il était à la recherche...

Erin termina la phrase pour lui :

— ... d'une princesse aux boucles d'or dont les yeux couleur de mer lui avaient jeté un sort. Il répétait cela à qui voulait l'entendre.

À ces mots Anwen mit ses mains sur ses oreilles pour ne plus rien entendre et prit en courant la direction de la sortie. Je m'élançai derrière elle et nous fûmes toutes les deux arrêtés par Varg et Gunnar qui entraient. Gunnar fut effrayé par l'air hagard et absent d'Anwen et Varg me lança un regard interrogatif. Anwen força le passage. Je ne devais pas la perdre. Je la rattrapai aux abords du feu de joie qui brûlait et autour duquel s'étaient rassemblées quelques personnes. Je la pris par les épaules et l'emmenai s'asseoir à l'écart. Elle balbutiait :

— Je dois partir, je dois partir... Gaël est peut-être tout près... Je dois aller le rejoindre.

La nuit était tombée et un clair de lune aux reflets argentés éclairait le village comme en plein jour. Je tentai de la calmer.

— Anwen, il fait nuit. Tu ne peux partir maintenant. Et puis, par où irais-tu ? As-tu pensé aux bêtes sauvages de la forêt ?

— Il me cherche... il n'a pas oublié... il doit savoir comment va ma famille. Tu ne comprends pas, Élixa, je dois partir !

— D'accord. Si tu veux partir, tu partiras, mais pas ce soir. Et il te faut un cheval, de la nourriture... Je parlerai à Veland demain.

— Veland ! Pourquoi m'aiderait-il ?

— Tu vis depuis longtemps avec eux et Astrid a des sentiments pour toi. Ils ne te laisseront pas partir ainsi.

Je vis Gunnar qui se tenait à l'écart, n'osant s'approcher, attendant un signe.

— Gunnar est là, Anwen. Je crois qu'il va falloir que vous vous parliez. Il faut que tu lui dises. Il a le droit de savoir.

Anwen regarda dans sa direction et vit combien il avait l'air pitoyable et malheureux, combien il avait mal de la voir ainsi.

— Oui... Oui, je vais lui parler.

— Tu ne fais rien ce soir, tu m'entends ? Et demain matin, on décidera.

— Tu serais prête à m'aider ?

— Je suis prête à t'aider. Mais ce soir, je veux que tu sois raisonnable.

Je me levai et invitai Gunnar à venir rejoindre Anwen. Je m'écartai pour les laisser seuls au moment même où Varg et Erin apparurent. Encore la tradition ! L'une des dernières conditions légales du mariage était que le mari soit mis au lit avec sa femme, après y avoir été mené par des témoins à la lueur des torches. Ce fut donc dans des éclats de voix et de rires que le couple passa devant nous pour rejoindre la maison de Veland, la chambre nuptiale et le lit sculpté de Varg. Ils étaient ainsi six témoins légaux qui seraient en mesure plus tard, si nécessaire, d'identifier les deux jeunes mariés pour témoigner de la validité du mariage. La jeune mariée portait une dernière fois la couronne de noce, que le mari devait lui enlever devant les témoins assemblés comme un symbole de l'union sexuelle qui allait suivre. Lorsque Varg me jeta un regard furtif en passant devant nous, je lui fis un sourire qui se voulait rassurant. Je voulais le rassurer pour Anwen, mais surtout, j'espérais de tout cœur qu'il allait être doux avec l'enfant.

31.

Varg repoussa le dernier parent hors de la pièce avant de rabattre la peau d'ours sur l'embrasure de la porte. Ils étaient seuls à présent, tels deux étrangers. Ils allaient devoir se découvrir, s'apprivoiser... Ils allaient devoir unir leurs corps.

S'il fermait les yeux et pensait très fort à la Rødt hår il pourrait probablement honorer sa femme, se dit-il.

Dans la lueur vacillante des lampes à huile, il regarda Erin se tourner, muette, vers le mur et commencer à défaire la large ceinture qui retenait son caftan. Il la savait pure et nullement habituée à la brutalité sauvage des hommes en rut. Lui-même se sentait maladroit.

Que disait déjà la femme aux cheveux de feu ? Dans son monde, les hommes étaient tendres et patients et savaient donner du plaisir aux femmes ! Comment faisaient-ils ? Il se souvenait du regard de braise que lui jetait Morab lorsqu'il la chevauchait, mais jamais il n'avait vu dans ses réactions ou ses gestes qu'elle prenait du plaisir aux mouvements qu'il lui imposait. Les femmes de Ribe restaient, elles aussi, le plus souvent allongées là à attendre qu'il atteigne le point de non-retour.

Il s'approcha de sa femme et l'aida à se débarrasser de son vêtement. Elle frissonna. Avait-elle froid ? Le craignait-elle, lui ?

— As-tu peur de moi Erin ?

Il chuchotait presque pour ne pas l'effrayer.

Depuis son arrivée, il avait découvert en elle une jeune fille courageuse, enjouée, qui faisait preuve d'un caractère bien trempé sans nulle crainte d'exprimer ses pensées.

Elle se tourna vers lui et leva les yeux pour trouver son regard.

— Non, je ne te crains pas. Tu ne ressembles en rien aux hommes de chez nous. Ce que je crains, c'est ce qui va se passer.

— Il ne se passera rien si tu ne le veux pas. Nous avons toute la vie devant nous.

— Mais... la famille... ils voudront voir demain...

Elle semblait soudain gênée et Varg comprit sa crainte. Sa mère allait probablement vouloir voir le lendemain la fameuse preuve... la preuve de sang, celle de la vierge déflorée.

Il l'aida à enlever sa chemise de coton et lorsqu'elle fut nue devant lui, il la contempla un long moment. Elle était réellement très belle. Il lui prit alors la main et l'accompagna vers le lit, souleva la peau de loup et l'invita à

s'allonger. Elle choisit d'office le côté droit du lit et s'allongea, sa longue chevelure se répandant sur l'oreiller de plumes tel un éventail. Elle se couvrit pudiquement, se cachant sous les fourrures. Varg entreprit alors de se déshabiller à son tour tout en sentant le regard empreint de timidité d'Erin. Il avait l'habitude de se faire admirer et prit plaisir à faire jouer ses muscles, les faisant rouler sous sa peau basanée. Erin aimait ce qu'elle voyait et était fière d'avoir un époux au corps si parfait. Lorsque Varg fit tomber ses braies, Erin eut un sursaut à la vue de - comment l'appelaient-elles déjà ? - ce serpent énorme qui se dressait presque à la verticale surgissant au milieu d'une forêt de poils sombres.

— Oh, c'est très gros !

Varg ne put s'empêcher de sourire. Aucune femme ne s'était jamais plainte de la grosseur de son phallus. Il s'allongea à son tour dans le lit nuptial, se tournant vers Erin puis entreprit de la découvrir pour l'admirer. La lueur vacillante des flammes faisait danser sur la peau claire de la jeune fille des vagues aux reflets dorés. Il sentit combien elle se raidit lorsque de sa main il caressa l'un de ses seins. Morab, elle, aimait ses manières quelque peu brutales, mais il allait devoir être plus patient avec sa jeune épouse pour ne pas l'effrayer. Il ferma un instant les yeux, imaginant un autre corps, et sentit tressaillir son membre. Celui-ci était fin prêt, dur à lui faire presque mal, coulant, et dans un grognement d'impatience, il se redressa pour se placer au bout du lit et écarter les cuisses de sa femme. Erin ferma les yeux, s'attendant au pire. Son cœur battait à tout rompre et elle agrippa les fourrures comme pour s'ancrer. Lorsqu'elle sentit une masse chaude appuyer sur sa toison, elle retint sa respiration. De sa main, Varg guida son membre vers la minuscule ouverture. Il avait toujours connu des femmes expérimentées aussi fut-il surpris par l'étroitesse du passage de cette femme, encore une enfant. Il força doucement. Erin se crispa encore plus et la douleur fut fulgurante... Il lui semblait qu'elle montait jusque dans sa gorge. Elle allait mourir, c'était certain... Elle ne cria pas, mais essaya avec ses mains de repousser Varg qui résista et qui, agrippant son bassin de ses deux mains, le releva pour aller plus en profondeur. Il ne se contrôlait déjà plus. Petit à petit, il sentit la caverne se dilater et il prit du plaisir à aller et venir. Erin s'agrippa à nouveau aux fourrures. La douleur semblait s'estomper ! C'était donc cela, se faire chevaucher ? Comment pouvait-on seulement y prendre du plaisir ?

Varg n'était plus avec Erin, son esprit était au bord de la cascade, l'air embaumait du parfum si délicat de ces fleurs blanches et il allait et venait dans le sexe chaud et humide de la femme aux cheveux rouges. Il émit un gémissement bestial.

Erin avait hâte que cela finisse, même si la douleur du départ n'était plus qu'un souvenir. Elle fit un mouvement pour se dégager, avortant le rêve de Varg. Il ouvrit les yeux et revint brutalement à la réalité. Le charme était rompu. Varg quitta la chaleur de la caverne et s'effondra à côté de sa femme dans les fourrures. Enfin ! Erin jubilait. Son honneur était sauf. Elle était désormais la femme de Varg. Elle se glissa sous les couvertures, ayant hâte de retrouver une chaleur bienfaisante. À côté d'elle, Varg semblait s'être endormi...

J'avais laissé Anwen et Gunnar discuter près du feu et étais retournée rejoindre Astrid, désireuse aussi de poursuivre ma conversation avec Amma. À mon arrivée, elle n'était plus seule et s'entretenait avec Olaf. Varg et Erin partis, les invités, l'hydromel et la bière aidant, faisaient des allusions cocasses sur ce qui était probablement en train de se passer dans la maison de Veland, dans la chambre des jeunes mariés. Je fis à nouveau le tour des tables, parlant avec tout un chacun.

Le père d'Erin me retint par le bras lorsque j'arrivai à sa hauteur et me félicita pour ma prestation de l'après-midi.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas à Viborg ? Je suis certain que tu saurais plaire à danser ainsi avec ton cheval.

Il se souvint de son corps svelte qu'elle avait exhibé l'après-midi dans ces vêtements très ajustés. Elle lui plaisait énormément et il s'imaginait déjà partager sa couche. S'il arrivait à la convaincre de le suivre chez lui, il lui serait plus facile de la séduire qu'ici, dans ce village.

— Ce cheval ne m'appartient pas Gunwald. Il est la propriété de Varg.

— Tout s'achète et se vend, belle Élisa.

Il passait et repassait sa main sur mon avant-bras tout en me dévorant du regard. Il puait la sueur et l'alcool, il était sale et d'une laideur répugnante... Il me dégoûtait.

— Aïda n'est pas à vendre... et moi non plus.

Il arrêta son mouvement, serrant ses doigts.

— J'aime ta fougue...

— Enlève ta main. De quel droit oses-tu me toucher ?

— Tu oublies qu'hier encore tu n'étais qu'une esclave. Je sais que Veland avait décidé de te vendre à Herborg après le mariage. Dommage... C'est avec plaisir que je t'aurais mise dans mon lit.

Je fis une moue de répulsion qui ne sembla même pas l'irriter.

— Tu me sembles bien hardie. Est-ce de toi dont on parle aux quatre coins de notre pays ? Même à la cour du roi Harald ?

— Moi ?

— Tu ne viendrais pas de Germanie, mais des Lowlands.

Voilà que j'étais écossaise à présent !

— Cela remonte aux temps lointains. Les Runes parlent...

Les Runes ? D'abord une légende, maintenant des écrits !

— ...d'un enfant aux cheveux rouges qui aurait été épargné par l'un de nos plus valeureux guerriers après qu'il eut tué ses frères et violé sa mère.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec moi Gunwald ?

— On dit que cet enfant a été élevé par sa mère dans la haine et l'esprit de vengeance, qu'aujourd'hui il est fort et valeureux, capable de se battre comme un Dieu.

Je vis que les voisins de table de Gunwald écoutaient avec grand intérêt notre conversation et parmi eux, Haldor. Il avait toujours été hostile envers moi et le fait d'avoir risqué ma propre vie pour sauver celle de sa femme et de son fils n'y avait rien changé. Les élucubrations de Gunwald allaient encore enflammer son imagination.

— Il aurait quitté les Lowlands pour assouvir sa vengeance. Le guerrier responsable du malheur de sa famille ayant rejoint le Valhalla, il aurait décidé de se venger sur sa descendance.

— Et quelle serait cette descendance ?

— Le mari de ma fille.

— Varg ? Donc, le valeureux guerrier dont tu parles serait...

— Molgar.

Je me sentis blêmir. Les pensées se bousculaient dans ma tête à la vitesse de l'éclair. Et si Elda était revenue à travers moi pour sauver son fils, et non pour le détruire ? J'aimais Varg, d'un amour infini et sincère. Je ne pourrais jamais lui faire du mal. Je ne pouvais pas non plus m'imaginer Molgar en violeur de femme, la légende rapportait combien il avait aimé sa femme Elda. Élisabeth, ces hommes sont tous des barbares ! Tu essayes de te voiler la face en voulant les transformer en hommes bons et aimants. Regarde comment leur réputation a traversé les siècles ! Des barbares brutaux et sanguinaires, rien de plus... La petite voix dans ma tête se battait avec ma conscience.

— Tu ne dis plus rien, femme, et tes mains tremblent.

— Je tremble parce que si tu dis vrai, le malheur va s'abattre sur ce village. Je crois bien que je vais réfléchir à ta proposition et vous accompagner à Viborg. De là, je pourrai facilement rejoindre la Germanie et ma famille.

Je vis un rictus de satisfaction naître sur son visage.

— La rumeur qui circule serait donc fausse ?

— Tout à fait. Ne te fie pas à la couleur de mes cheveux, Gunwald. Ils ne sont ainsi que parce que je les frotte avec du sapo.

Olaf arriva au moment même où je désespérais de trouver d'autres arguments pour me défaire des griffes de Gunwald et il m'entraîna dans une danse effrénée. J'oubliai vite les paroles de Gunwald et prit un plaisir fou à sauter, tourner et chanter au son des pipeaux.

Près d'une heure plus tard, Olaf m'entraîna sur la grève. Je remarquai qu'il était, lui aussi, passablement éméché, mais surtout que le trop-plein de bière et d'hydromel le rendait cynique et provocateur. Il n'arrêtait pas de me parler de Varg et je perçus une once de jalousie dans ses propos. Il n'arrêtait pas de me bombarder de questions, partant souvent dans des monologues dont je ne comprenais pas le sens. J'eus beau lui expliquer que mes rapports avec Varg étaient amicaux, rien ne le calmait. Je décidai donc de le laisser seul cuver sa bière et fis demi-tour. Il devint alors brutal dans ses gestes et lorsqu'il m'empoigna le bras, je vis rouge. La colère se mit à gronder au fond de moi. Je ne supportais pas la violence, quelle qu'elle soit, un souvenir lointain d'une enfance douloureuse durant laquelle j'avais souvent vu mes parents s'entredéchirer. L'esprit d'Olaf avait beau être embrumé par l'alcool et ses pas indécis, il conservait une force herculéenne. Je ne reconnaissais plus le brave ami qui, l'après-midi même, nous avait offert son aide pour notre présentation équestre.

— Olaf, arrête ! Je ne veux pas devoir te faire mal. Lâche mon bras et recule.

Il éclata d'un rire nerveux qui me glaça le sang.

— Allons, laisse-toi donc faire.

Tant pis pour lui, il l'aura voulu...

33.

Varg se réveilla en sursaut. Il lui semblait que sa main le brûlait. Il réalisa petit à petit où il était et lorsqu'il vit le corps nu d'Erin à ses côtés, il se souvint. Une envie pressante le fit se lever et mettre ses braies, mais au lieu d'aller au fond de la maison en direction de la pièce d'aisance, il décida de sortir à l'extérieur. La lune s'était cachée derrière de gros nuages et un crachin inattendu tombait en continu. La terre allait être contente, elle allait pouvoir se gaver d'eau. Il offrit son visage à cette eau rafraichissante pendant qu'il se soulageait près d'un taillis. Lorsque le vent souffla les derniers nuages, la lune réapparut et illumina le village. La pluie cessa comme par enchantement et le calme de la nuit l'entoura alors.

Comme il se préparait à retourner se coucher, il vit une ombre dissimulée sous une longue cape noire courir vers l'écurie depuis le chemin montant de la grève.

Avait-elle été, elle aussi, surprise par la pluie ? Et qu'allait-elle faire dans l'écurie ?

Il se dirigea lentement, tel un fauve à l'affût, vers le bâtiment en bois et posa son oreille sur la porte, essayant de distinguer un bruit. Rien. Tout était silencieux. Aïda et les autres chevaux n'avaient pas réagi à cette intrusion, ce qui signifiait que la personne qui venait d'entrer là n'était nullement une inconnue. Sa curiosité le poussa à entrer à son tour. La forme était à quelques mètres de lui et lui tournait le dos, affairée à secouer la cape trempée, faisant gicler de minuscules gouttelettes d'eau sur le sol de terre battue.

Non, mais quelle idée j'avais eu de descendre à la grève pour ensuite me faire surprendre par la pluie. J'étais trempée de la tête aux pieds et n'avais aucun moyen de me sécher. Il était impératif que je me défasse de cette cape qui était tout sauf imperméable. Après l'altercation avec Olaf, j'avais dormi d'un sommeil superficiel et agité... J'avais mis fin à notre altercation en frappant la première, fort et aussi rapidement que possible. En serrant mes bras près de mon corps et en levant les coudes, je l'avais atteint juste en dessous de ses muscles pectoraux. Je savais que cette zone pouvait causer beaucoup de douleur. Puis, lorsqu'il s'était affaissé à genoux sur les galets, je lui avais décoché un coup de poing en plein visage et étais partie en courant. J'avais été hors d'haleine en atteignant la maison. Heureusement, il ne m'avait pas suivie...

Varg vit, dans la demi-obscurité, deux bras blancs se dégager de sous la cape et abaisser la capuche pour laisser apparaître des cheveux rouges, qui, sous la lumière blafarde des lampes à huile, semblaient danser comme des flammes ardentes. Il l'avait aimée à travers Erin, il s'était imaginé en elle et elle était là à présent. Son désir inassouvi se réveilla au fond de ses braies, mais il n'osa bouger.

Je laissai glisser la cape au sol, me retrouvant pratiquement nue, ma longue chemise mouillée par endroits collant à ma peau. C'était étrange ! J'avais la nette impression de ne pas être seule. J'avais été très imprudente de partir ainsi, seule dans la nuit. Courage, Élisabeth, retourne-toi ! Tu es capable de te défendre si cela devait s'avérer nécessaire.

Il la vit se retourner lentement vers lui... Il avait l'impression que son sang bouillait dans ses veines. Il était totalement fou d'elle, au point que cela lui faisait mal et de la voir ainsi, sa chemise mouillée ne parvenant pas à dissimuler les formes de son corps, les pieds nus, les cheveux détrempés, il ne la désirait que plus.

Varg. C'était lui ! Qu'il était beau, juste vêtu de ses braies ! Je ne pouvais détacher mes yeux de son torse large et musclé et me mis à imaginer ce que je ne pouvais voir. Nous étions trop loin pour nous toucher et pourtant son seul regard suffisait à embraser mon corps. Je fis un pas vers lui et il en fit de même... Un, deux, trois, quatre, cinq. Cinq petits pas et je pouvais sentir sa chaleur irradier mon corps. S'il devait me toucher, là, maintenant, je ne résisterais pas. Je levai mes yeux pour me plonger dans son regard. Il avait laissé, lui aussi, une distance respectable entre nous comme s'il était conscient de cette décharge de désir qui flottait autour de nous.

Il chuchota, de peur de rompre le charme.

— Pourquoi est-ce que je ne peux te sortir de ma tête ?

Était-ce sa manière à lui de me dire qu'il avait des sentiments pour moi ?

Je levai ma main et lui montrai ma paume.

— Irma nous a, semble-t-il, connectés pour l'éternité.

Je sentais mes lèvres trembler sous mes mots. Il leva son bras et lorsque sa main enlaça la mienne, mêlant ses doigts aux miens, fusionnant sa cicatrice à la mienne, je compris qu'il était trop tard... Il entraîna ma main et mon bras dans mon dos et m'attira contre lui. Je pouvais sentir la force de son désir et cela éveilla dans mon bas-ventre des sensations trop longtemps refoulées. Mon sexe se mit à danser la Java... Une, deux... Une, deux...

Son instinct bestial était en train de prendre le dessus. Il avança, son corps collé au sien, jusqu'à la plaquer contre le mur. Il ne pouvait détacher ses yeux de cette petite bouche rose. Comment avait-elle déjà fait ? Il appuya ses lèvres sur celles de la jeune

femme et guetta sa réaction. Était-ce ainsi que l'on faisait ? Il réalisa soudain qu'il était littéralement en train de lui écraser la bouche et prit du recul pour ne pas la blesser. Quelle ne fut sa surprise quant au moment même où il se mit à reculer, c'est elle qui suivit son mouvement et reprit ses lèvres. C'était totalement différent, c'était doux, enivrant et lorsqu'il sentit subitement une langue essayer de se frayer un passage entre ses dents, il entrouvrit tout naturellement ses lèvres pour lui livrer passage. Lorsque leurs langues se trouvèrent et partirent dans une course effrénée, tout en rondeur, Varg eut l'impression de s'envoler et de perdre pied. Quelle étrange chose ! Ces picotements, ces chatouillements, cette sensation intense dans son bas ventre...

Varg apprenait vite et me suivit dans mon rythme. C'était bon et incroyablement excitant. Aussi, lorsque nos bouches se séparèrent, je restai pantelante dans ses bras.

— Qu'est-ce donc ? C'est plus enivrant que la boisson des dieux !

Je lui souris.

— C'est un baiser.

— Un baiser.

Il reprit ma bouche de plus belle. Il avait lâché ma main et partait à la découverte de mon corps, allumant une à une toutes les parcelles encore endormies. Celui-ci devint brasier et ébouriffant ses cheveux de mes mains, je m'accrochais désespérément à lui pour ne pas tomber.

Varg n'en pouvait plus. Il lui semblait perdre le contrôle de son corps. Il avait relevé la chemise de la jeune femme et réalisa qu'elle était totalement nue en dessous.

Tout alla très vite...trop vite. Varg me retourna brutalement, me plaquant sur le support à selle en bois. Il me bloqua la nuque d'une main et, de sa main libre, remonta ma chemise sur mon dos. Je ne réalisai pas immédiatement ce qui était en train de se passer, mes sens encore embrumés pas nos baisers passionnés.

Il se débarrassa de ses braies, empoigna son membre de sa main libre et le guida entre les lèvres gonflées. Il donna un coup de reins et pénétra très facilement très profondément. Son sexe se mit à frétiller de joie. Ses hanches prirent un rythme rapide et soutenu. Il allait et venait, encore et encore, toujours plus vite, toujours plus loin, toujours plus fort. Il ferma les yeux et gémit longuement.

— Non... Varg, non, pas comme ça... Varg !

Ce n'est pas ainsi que je voulais que cela se passe. Me faire prendre sauvagement en levrette !

La voix d'Élisa lui parvint comme dans un rêve et lui fit ouvrir les yeux. Il vit dans le bas du dos de la jeune femme un tatouage tribal ressemblant à ceux que portaient

certaines peuplades de l'est. Qu'était-il donc en train de faire ? Il brutalisait la seule femme qu'il aimait réellement, totalement, par un acte vil et sauvage. Il lâcha la nuque de la jeune femme, se retira et s'éloigna d'elle de quelques pas, lui tournant le dos volontairement, honteux de son attitude.

— Tu avais raison. Je ne suis qu'une brute.

Je me redressai gauchement, les jambes tremblantes et allai vers lui.

— Non, tu as tort. Ne crois pas cela. J'ai vu combien tu peux être doux avec Aïda, la tendresse que tu as pour ta grand-mère, pour Irma. Tu n'es pas une brute, Varg.

Il se tourna vers moi. Oh non ! Ne regarde surtout pas en bas, Éliisa... Il était là, nu, dans toute sa virilité et je devais faire un effort surhumain afin de me retenir de le toucher, m'efforçant de le rassurer.

— Votre monde est ainsi fait. Ce n'est pas de ta faute.

Il aurait aimé lui demander de lui apprendre, mais il avait sa fierté. Que devait-il faire à présent ? Il ne pouvait quitter son regard, cherchant une réponse dans le vert de ses yeux. Il la regarda faire passer sa chemise mouillée par-dessus sa tête, lui révélant sa peau blanche. Il retint sa respiration puis se rapprocha d'elle sans toutefois la toucher. Il vit ses lèvres se rapprocher de son visage et ferma les yeux.

Cet homme avait tout pour satisfaire une femme, il suffisait de gratter un peu ce vernis glacé, de faire ressurgir la tendresse de l'enfant qui sommeillait. Il avait fermé les yeux et attendait que ce soit moi qui fasse le premier pas... Je posai mes lèvres sur les siennes, léchai les coins de sa bouche puis, en baisers délicats, je partis vers ses joues, son front, son nez, son menton pour revenir vers sa bouche... Mes mains se perdaient en caresses délicates dans sa chevelure, sur sa nuque. Lorsque je lui léchai délicatement le lobe de l'oreille, il eut un sursaut et un son rauque monta de sa gorge. Il aimait tous mes mouvements.

Varg n'avait jamais connu une telle sensation. Cette femme était réellement une déesse ! Il sentait la tension monter encore et encore dans son corps et dans son membre. La multitude de petits baisers qu'elle lui prodiguait, rapprochés et aspirants, le rendait littéralement fou et il rêvait de la connaître totalement. Il osa ouvrir les yeux au moment où elle se mit à titiller l'un de ses mamelons de ses doigts fins. Il posa alors sa main sur l'un de ses seins, délicatement, sans appuyer, puis avec son pouce, il caressa la pointe rose qui se durcit immédiatement.

Je jetai la tête en arrière en fermant les yeux. Sa main sur moi finissait d'embraser mes sens.

— Suis-moi, lui murmurai-je à l'oreille.

Puis j'entrepris de le caresser du bout des doigts, lentement, en des mouvements sinueux, commençant par son torse pour descendre de plus en plus bas. Ses épaules larges, sa taille fine, ses hanches étroites, son ventre creux : il était parfait ! Il fit de même sur mon corps, me suivant pas à pas, s'appliquant à ne pas trop appuyer.

Varg aimait la sensation de ses doigts sur la peau soyeuse d'Élisa. Il y glissait tel une plume. De temps en temps, elle fermait les yeux et gémissait. Était-ce un signe de plaisir ? Ses réactions l'excitaient encore plus et il se sentait de plus en plus à l'aise avec ce qu'elle lui demandait. Il lui prit avidement la bouche pour un baiser passionné au moment même où elle posa sa main sur son sexe. Par Odin ! C'était absolument divin !

Seigneur ! Je sentis un liquide chaud couler le long de mes jambes. Mon sexe mouillait tellement qu'il dégoulinait. Je tirai lentement sur le phallus de Varg pour libérer le gland et le caressai de mon pouce. Varg prit ma bouche encore plus goulûment, nos dents s'entrechoquant. J'en perdis mon souffle.

Il n'en pouvait plus. L'envie de la pénétrer lui était intolérablement douloureuse. Sa main trouva sa toison bouclée et il enfonça un doigt, puis deux, dans le sexe chaud et détrempe. Sa langue allait encore et encore dans sa bouche, toujours plus vite.

C'en était trop ! Je le voulais, là, maintenant... Ses doigts... Oh, bon sang, ses doigts ! C'était tellement bon. Il abandonna ma bouche et mon sexe et me souleva de terre. J'écartai mes jambes et lentement, en douceur, il me fit descendre sur son membre, chancelant un court instant. Je sentis tous ses muscles se raidir sous l'effort de me porter ainsi et n'osai bouger, engloutissant complètement sa verge.

— Je me sens comme un dieu, dit-il dans un souffle.

Il me porta ainsi jusqu'au fond de l'écurie, là où un lit de paille nous attendait puis se mettant à genoux, toujours soudé à moi, il m'allongea. J'entrepris d'ouvrir mes jambes au maximum, de les soulever pour entourer sa taille et posai mes pieds sur ses fesses, lui permettant une meilleure pénétration. Je me mis à onduler des hanches et Varg me suivit... Trop vite, il allait encore trop vite !

— Attends Varg. Doucement, vas-y doucement.

Il ralentit la cadence sans me quitter des yeux. Je fis jouer mes muscles vaginaux pour le baratter, le serrer, le poussant dehors pour mieux l'inviter à entrer à nouveau.

Il prit un plaisir insoupçonné à observer les réactions de la jeune femme. Il vit ses mamelons tendus à l'extrême, ses seins augmenter de volume, il vit la rougeur envahir son visage, descendant vers ses épaules, il se délectait de ses mains sur son corps, de ses

gémissements timides, de ses mouvements de hanches. Il mit ses mains sous les fesses d'Élisa et les souleva, puis accéléra le rythme. Lorsqu'il sentit une main s'immiscer entre ses jambes et empoigner les deux boules de chair qui pendaient entre ses cuisses pour leur prodiguer de délectables caresses, il grogna de plaisir.

C'était doux, brûlant... Deux petits fruits velus, chacun gros comme un poing... Mes doigts allaient en cadence de la peau légèrement granuleuse en arrière d'eux jusqu'à la base du membre.

Cela devenait insoutenable. Puis, subitement, au moment même où il pensa exploser, la jeune femme le repoussa et le poussant de ses bras, le renversa sur le dos. Il réalisa qu'elle se préparait à le chevaucher au moment où elle l'enjamba et se plaça au-dessus de lui. Elle joua avec son gland humide, le pressant contre la fente de son sexe, le faisant rentrer et sortir, totalement en contrôle. Il profita d'un spectacle particulièrement excitant lorsqu'elle se mit elle-même à se caresser les seins et à glisser sa main dans sa toison pour y entamer un mouvement de va-et-vient, alors qu'elle s'activait sur son ventre, de bas en haut, en rond, d'avant en arrière. Elle haletait à présent, gémissant de plus en plus, se contorsionnant au-dessus de lui et subitement, il sentit la caverne se contracter encore et encore alors qu'elle se mit à crier, le corps secoué de spasmes.

Mon corps n'était plus que feu, mon sexe un océan de sensations diffuses. Varg se redressa et me serra contre son torse, m'enveloppant de la chaleur bienveillante de ses bras. Je restai là, pantelante, blottie contre lui. Nul besoin de mots, nos élans de tendresse avaient parlé pour nous... Je savais qu'à partir de maintenant, où que je sois, Varg allait toujours faire partie de moi.

Il était troublé. Il n'avait jamais ressenti un tel sentiment de plénitude. C'était comme si durant toute sa vie, il avait été à la recherche d'un port où s'ancrer et qu'il venait de le trouver, là, dans les bras de cette femme venue de son futur. Comment lui dire tout cela ? Comment lui faire comprendre que désormais, elle ne serait jamais seule et qu'au-delà des rêves, au-delà même du temps, leur esprit et leur âme ne feraient plus qu'un et qu'il n'y aurait jamais rien qui l'empêcherait de lui prendre la main pour rester avec elle dans l'au-delà et pour l'éternité.

Elle leva la tête et lui sourit puis il la sentit à contrecœur se détacher de lui. Elle s'agenouilla dans la paille, prit appui sur ses mains et lui offrit la vue de son sexe béant.

— Viens... Aime-moi.

C'était une invitation qu'il ne pouvait refuser. Il se plaça derrière elle et cette fois, c'est elle qui le guida en lui. Il ne pensait plus qu'à ce qu'il ressentait. C'était profond, différent et lorsqu'il se mit à onduler doucement, il réalisa qu'il n'allait plus tenir bien longtemps. Élisa suivait la cadence puis subitement, elle lui prit la main pour la guider vers sa toison

dorée. Encore quelque chose de nouveau ? Il sentit une protubérance, tel un bouton de rose, se dresser à l'entrée de la caverne et elle le guida pour qu'il y fasse rouler ses doigts en douceur. Ce fut comme une explosion dans le corps de la femme qui se remit à geindre. Varg sentit à nouveau la caverne se serrer au moment même où il libéra sa semence dans un long son guttural.

Le temps s'était arrêté pour nous. Nous restions là, collés l'un à l'autre, lovés, incapables de nous séparer. Je n'osais penser à la journée qui nous attendait. Dorénavant, tout serait différent. J'étais totalement folle de lui, je ne pouvais rien y faire. C'était plus fort que moi et toutes les distances du monde, tous les millénaires n'y changeraient absolument rien.

Ce fut Varg qui, le premier, rompit le silence.

— Nous ne pourrons plus jamais être ainsi...

Plus jamais l'un contre l'autre, plus jamais ensemble... plus jamais...

— Je me dois de suivre ma destinée.

— Je sais.

J'allais être en manque de lui pour le reste de ma vie.

— Que feras-tu si tu devais réaliser une fois de retour dans ton monde que tu portes un enfant ?

Qu'allais-je bien pouvoir lui dire ? Lui expliquer que durant mon adolescence, j'avais souffert d'une salpingite et que mes chances d'avoir des enfants étaient pratiquement nulles ? Je pouvais comprendre son inquiétude, surtout que cet éventuel enfant, il ne le connaîtrait jamais.

— N'aie crainte. Cela n'arrivera pas. Je suis comme Astrid... et Morab.

Cette déclaration sembla l'attrister et il resserra son étreinte. Je m'étais faite depuis longtemps à l'idée de faire ma vie sans enfants, mais voir la peine que cela lui faisait me pinça le cœur.

— Tu auras beaucoup d'enfants, Varg. Erin est jeune et d'une excellente constitution.

Pourquoi lui rappelait-elle Erin ? C'est avec elle qu'il aurait voulu faire sa descendance, c'est elle qu'il aimait et non Erin ! Pourquoi le destin s'acharnait-il à lui faire découvrir l'amour alors qu'il était à la veille de le perdre ? Si encore elle acceptait de rester.

— Tu pourrais rester et...

Je posai mes doigts sur sa bouche, lui imposant le silence.

— Non Varg. Cela ne sert à rien. Nous avons toujours su tous les deux que je devais repartir vers mon monde et ce qui vient de se passer n'y changera rien.

— Et Olaf ?
— Olaf ? Quoi Olaf ?
— Tu resterais pour lui ?
— Non... Non voyons ! Quelle question ! Je n'ai pas de sentiments pour Olaf !

Si seuls des sentiments pouvaient la retenir, elle n'en avait donc pour personne, ni même pour lui ! Rien de ce qu'elle éprouvait n'était assez fort pour la faire rester.

— Tu n'as donc pas de sentiments pour moi non plus.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation.

— Oh, Varg. Si seulement c'était aussi simple, je n'aurais pas le cœur en lambeaux.

Le cœur en lambeaux ?

— Toi et moi ce n'était qu'un rêve. Je regrette tellement... Nous n'aurions jamais dû...

Il coupa court à ses questionnements par un baiser. Non, aucun regret. Jamais ! Mais elle se dégagea de ses bras et il la regarda se relever avec une infinie tristesse.

— Le jour va se lever. Retourne vers Erin. C'est là qu'est ta place.

Je remis ma chemise encore humide et ma cape pour m'enfoncer dans le petit matin blême, abandonnant Varg, emportant avec moi mon cœur définitivement en morceaux.

34.

La place était vide et froide à côté d'elle. Où donc pouvait bien être son mari ? La maison était silencieuse et le jour n'allait pas tarder à se lever. Lorsqu'elle entendit du bruit, elle se leva et souleva un coin de la peau de bête qui séparait leur chambre du reste de la maison. Ce n'était pas Varg, mais la Rødt hår qui semblait arriver de l'extérieur et qui s'en allait s'allonger sans bruit sur sa paillasse. Elle ne dormait donc pas, elle non plus ? D'où venait-elle ? Était-elle avec Varg ? Lorsqu'un second bruit provenant de l'extérieur lui parvint, elle courut se recoucher. Mieux valait faire comme si elle dormait...

Varg était resté un court moment seul à réfléchir. Il était tourmenté entre son devoir envers Erin et sa famille et son désir de partager sa vie et ses nuits avec la Rødt hår. Et s'il partait avec elle ? Une fois passée la barrière du temps, personne ne les retrouverait jamais, car personne ne savait. Il lui en parlerait... il trouverait un moyen de lui parler seul à seul aujourd'hui, plus tard dans la journée... Il avait remis ses braies puis avait repris, lui aussi, le chemin de la maison familiale.

Erin tournait le dos à son mari. Elle ne dormait pas, la tête remplie de questions. Était-il avec la femme aux cheveux rouges ? Pourquoi ?

Je restai étendue, les yeux grands ouverts, fixant un point immobile dans la toiture. Je devais partir... Jamais je n'allais pouvoir regarder Erin ou Varg sans me trahir. Je me tournai vers Anwen. Toujours cachée par une multitude de peaux, elle semblait dormir paisiblement. Aller à la cascade ! Oui, partir sans revenir. Varg comprendrait. Je me levai en silence et m'habillai. La pluie avait cessé... Il me fallait du soleil pour traverser l'arc-en-ciel magique, celui de la légende de Molgar, celui qui ouvrait la porte entre les mondes...

L'ombre la vit se diriger vers la forêt et en fut surprise. D'ordinaire, elle quittait le village beaucoup plus tard, en fin de journée, mais il n'y avait aucun doute possible, c'était bien elle. L'ombre reconnut sa silhouette dans le lever du jour, les habits qu'elle portait à son arrivée dans le village ainsi que son chapeau de feutrine. Elle eut un rictus de satisfaction. La voilà sa chance ! Cette fois serait la bonne et elle se débarrasserait une fois pour toutes de cette femme aux cheveux rouges.

Elle laissa une distance respectable entre elle et la jeune femme qui

avançait d'un pas rapide. Elle attendrait d'être assez profondément dans la forêt pour l'attaquer par surprise. Elle était bien plus forte et plus rusée qu'elle, elle n'aurait aucun mal à la maîtriser si par malheur elle cherchait à se débattre. Contre toute attente et malgré la légende, cette jeune fille avait su gagner le cœur des villageois qui la regardaient non plus comme un danger, mais comme une alliée. Elle avait su, par son sourire et sa gentillesse se rallier les enfants, auxquels elle avait appris l'art de monter à cheval. Tout cela avait contrecarré les plans de l'ombre et son désir de vengeance qui la gardait en vie depuis toutes ces années. L'attente avait valu la peine, les dieux étaient enfin avec elle.

Lorsqu'elle jugea qu'elles étaient assez loin du village, elle accéléra et tout comme l'ange de la mort, elle s'abattit sur sa victime sans bruit. Entre ses mains, la tête tourna sans aucune résistance et lorsqu'elle entendit le bruit si familier des vertèbres qui se brisent, elle sut qu'elle avait gagné. Cela avait été facile, elle se pratiquait depuis si longtemps sur les petits animaux qu'elle n'éprouva absolument aucun plaisir particulier. Le corps mou et encore chaud reposait là, dans la mousse odorante et humide de ce jour qui se levait. L'ombre mit ses doigts sous le nez de la jeune fille. Plus aucun souffle ne s'échappait de la forme allongée. Enfin ! L'ombre sentit monter en elle un sentiment indéfinissable d'allégresse. Elle se mit subitement à danser en montant les bras vers le ciel.

— Oh, Hel, déesse de la mort, tu as guidé ma main. Je te glorifie...

Varg avait dormi d'un sommeil profond, mais peuplé de rêves. Combien de temps ? Il ne pouvait le dire. Il fut alerté par des éclats de voix dans la maison. Erin remua également à côté de lui. Il reconnut la voix de Gunnar qui semblait très énervé.

— Je lui avais dit que je l'accompagnerais... Elle a préféré partir avec la Rødt hår... Pourquoi ?

Entendait-il bien ? La Rødt hår ? Partie ?

En un saut, il fut sur pied et s'habilla prestement pour rejoindre sa famille.

— Que se passe-t-il ?

Astrid le mit au courant de la situation.

— Anwen et la Rødt hår semblent être parties durant la nuit. Elles ont emporté du poisson séché et du pain.

Durant la nuit ? Impossible ! Elle avait été avec lui presque jusqu'au lever du jour. Ils s'étaient aimés passionnément dans l'écurie une bonne partie de la nuit.

— Pourquoi seraient-elles parties ? Pour aller où ?

Gunnar leur expliqua alors ce qu'Anwen lui avait raconté la veille au sujet de sa famille et de Gaël, qu'elle avait émis le désir de le retrouver et par lui, retrouver également les siens. Il se sentait trahi par les deux femmes et était en colère.

Amma les interrompit subitement.

— Un grand malheur ! J'ai vu dans mes songes l'ombre de la mort traverser le village et j'ai entendu les loups au petit matin.

Ils figèrent tous sur place. Gunnar et Varg se regardèrent et se comprirent sans même se parler.

— Je vais préparer les chevaux, fit Varg.

— Je vais chercher les armes, répondit Gunnar.

Bientôt, tous les hommes du village eurent connaissance de la disparition des deux femmes et un grand nombre d'entre eux décidèrent de se rallier à Varg et à Gunnar pour les recherches. Étrangement, l'absence d'Olaf n'inquiéta que Varg.

Varg courut vers l'écurie. La stalle d'Aïda était vide... Encore ! En partant à cheval, elles avaient pu couvrir une grande distance depuis le lever du jour, bien qu'avec deux personnes sur son dos, Aïda ne pouvait galoper à fond de train. Les loups avaient hurlé sauvagement, selon Amma. S'étaient-ils attaqués à Aïda ? Si oui, dans quel état allait-il retrouver sa jument ? Mais surtout, dans quel état allait-il retrouver la Rødt hår ? Il prépara avec Gunnar six poneys qu'ils amenèrent sur la place centrale où les hommes les attendaient.

— Elles sont parties avec la jument blanche.

Veland le retint au moment où il voulut se mettre en selle.

— Varg, tu as le devoir de rester avec ton épouse. Nous irons.

Il fit un signe de tête en direction d'Erin qui se tenait aux côtés d'Astrid au seuil de la maison, enveloppée dans une cape de bure, se protégeant de la fraîcheur du matin. Le cadeau du matin était une autre tradition qui voulait qu'après la nuit de noces et devant témoins, le mari livre la garde des clés pour les diverses serrures de la maison à sa jeune épouse, symbolisant ainsi

la consommation du mariage et la nouvelle autorité d'Erin en tant que maîtresse de maison.

— C'est ma jument !

— Depuis quand un cheval est-il plus important que ton devoir ?

Depuis que j'aime, aurait-il voulu crier à la terre entière ! Ce n'était pas seulement un cheval, c'était aussi et surtout la femme qu'il aimait et qu'il chérissait par-dessus tout, au-delà de toutes les traditions et des obligations, au-delà de ses devoirs d'époux.

— Erin comprendra.

Cela mit fin à la conversation et Varg fut satisfait cette fois d'avoir tenu tête à son oncle. Lorsqu'il se tourna toutefois vers sa femme, il remarqua son regard assassin. Qu'importe, il l'affronterait à son retour.

Erin, elle, était furieuse. Non seulement son mari avait passé une partie de la nuit hors de leur chambre, mais en plus, ce matin, il préférerait partir à la recherche de deux esclaves affranchies plutôt que de respecter la tradition et rester avec elle. Quelle place jouait donc cette Rødt hår dans le cœur de son époux ? Elle allait se battre ! Elle ne laisserait jamais sa place à personne. Elle avait vu combien sa mère souffrait du fait que son père batifole allègrement avec ses concubines sans le moindre signe de remords ou de compassion. Elle saurait se faire aimer de Varg, quitte à demander l'aide de la noire Morab qui savait user des herbes et des filtres d'enchantement.

Ils menèrent leurs chevaux au pas, traversant la forêt inhospitalière, guettant le moindre signe, la moindre trace. La terre encore humide après la pluie ne leur révéla aucune trace de sabot, bien qu'ils se dirigeaient vers l'ouest, vers Viborg. Avaient-elles pris une autre route ? Peut-être avaient-elles suivi la grève plutôt que de passer par la forêt ? Tout se bousculait dans la tête de Varg. Pourquoi ? La Rødt hår l'avait certes quitté brusquement le matin même, mais rien, dans son attitude ou ses paroles, n'avait laissé présumer qu'elle partirait ainsi, sans aller voir une dernière fois tous ceux qui l'avaient accueillie, sans faire ses adieux à Irma, à Amma, à lui ? Et pourquoi serait-elle partie en emmenant Anwen ? Il ne comprenait vraiment pas.

Haldor avait arrêté son cheval, intrigué par quelque chose dans les buissons. Il descendit de cheval et ramassa un petit morceau de tissu. Il leva son bras pour le montrer aux autres. Varg poussa son cheval au trot pour arriver à sa hauteur, puis prit le morceau de tissu. Il le reconnut immédiatement et eut l'impression qu'on lui plantait une dague en plein cœur. Il était arrivé quelque chose ! Il talonna son cheval et partit au galop suivi de près par Gunnar. Au bout de quelques mètres, il tira brusquement sur les rênes. Là, un peu plus loin, il vit une forme dans l'herbe qui semblait immobile. Il reconnut la couleur de la chemise. Il eut subitement l'impression d'étouffer. Gunnar le dépassa et sauta de cheval une fois arrivé près du corps. Varg n'osait bouger. Il vit Gunnar retourner la forme inerte, puis se relever tel un automate et hurler de douleur. Il comprit alors que ce n'était pas Élixa qu'ils venaient de découvrir, mais Anwen.

Je retins Aïda. Qu'est-ce que c'était ? Un hurlement terrifiant venant du fond de la forêt me glaça le sang. J'avais de suite abandonné l'idée de partir à la vue du ciel gris, sans soleil. À la place, j'étais partie galoper avec Aïda de l'autre côté du village avant d'aller me laver sommairement à la cascade... Le hurlement reprit, un cri terrifiant ressemblant au cri d'un supplicié... Quelqu'un semblait avoir besoin d'aide. Je claquai de la langue et Aïda se mit au galop instantanément.

Varg mis pied à terre et s'approcha de Gunnar et du corps d'Anwen. L'un des bras de la jeune femme avait été déchiqueté, probablement par des bêtes sauvages affamées... Il posa sa main sur l'épaule de Gunnar par compassion et pour l'assurer de son soutien.

Haldor nous avait vus arriver et avait aussitôt retenu la jument, m'ordonnant de ne plus avancer. Je vis au loin Varg et Gunnar, agenouillé devant une chose que je ne pouvais distinguer. Aïda sentit la présence de son maître et se mit à hennir. Lorsque Varg se tourna vers nous, je fus effrayée par sa mine décomposée. Je compris immédiatement qu'il se passait quelque chose d'inhabituel et de grave. Je me laissai glisser du dos de la jument, décidée à aller les rejoindre.

— Haldor, retiens là, hurla Varg avant d'avancer dans notre direction.

Ce dernier se plaça devant moi et m'attrapa les bras brutalement.

— Lâche-moi. Tu me fais mal.

— Tu ne peux pas aller là.

— Qu'est-ce qui se passe ? J'ai entendu un cri. Gunnar est blessé ? Mais enfin, lâche-moi voyons !

Je réalisai soudain combien Haldor me craignait, car le seul fait d'élever la voix fit qu'il me lâcha aussitôt. Libérée, je m'élançai vers Varg qui me bloqua à son tour de son corps. J'avais le pressentiment d'un terrible malheur. Lorsque je voulus forcer le passage, il posa ses mains sur ma taille pour me retenir. Je me débattis de toutes mes forces, mais Varg résista.

— Varg, je dois savoir.

Je haletai à bout de souffle. Il était très fort. Il me regarda l'air sombre.

— Tu ne peux y aller.

— C'est quoi ? C'est qui ?

Il hésita longuement avant de parler d'une voix brisée.

— C'est Anwen.

— Noooooonnn...

Je ne me contrôlais déjà plus. Je me mis à le frapper de toutes mes forces en plein visage tout en hurlant ma douleur. Il tituba un instant, surpris de ma réaction, et j'en profitai pour me dégager et courir vers Gunnar. Il me rattrapa au moment où je la vis et me prenant brutalement la nuque, il plaqua mon visage contre son torse, maintenant ma tête solidement. Plus je me débattais, plus il serrait... Je criais de plus belle avant de laisser libre cours à mes pleurs. Lorsque mes genoux fléchirent et que je me sentis tomber, il me soutint et se laissa tomber à genoux avec moi. Il relâcha sa main et me serra alors de toutes ses forces contre lui.

— J'ai eu si peur. J'ai cru que c'était toi, l'entendis-je murmurer à mon oreille.

Moi ? Pourquoi ? Comment ?

Je pleurai, encore et encore, et mes sanglots secouèrent mon corps comme un lamentable pantin. Gunnar gémissait à nos côtés.

— Comment vais-je faire pour vivre sans elle à présent ? Comment vais-je faire ?

Ma colère reprit le dessus et se mélangea à ma peine. Me dégageant des bras de Varg, je me mis à marteler le dos de Gunnar de mes poings avant de l'étreindre.

— Pourquoi ? Pourquoi ne lui as-tu jamais rien dit ? Si tu lui avais dit... si tu lui avais dit ne serait-ce qu'une fois combien elle était chère à ton cœur, elle ne serait jamais partie... Pourquoi donc ? Gunnar... Pourquoi ?

À travers mes larmes, je regardai le visage d'Anwen, si blanc et pourtant si paisible, et les lambeaux de chair qui pendaient de son bras, mais surtout, je réalisai qu'elle portait mes vêtements. Mes vêtements ! Mon chagrin se transforma en peur, une peur fulgurante qui me prit au ventre et je me relevai en titubant. Je me tournai vers Varg, le regard hagard.

— Ce sont les animaux sauvages qui ont fait cela ? demandai-je en hoquetant.

Il mit du temps à répondre.

— Varg ! Réponds-moi !

Ma voix était devenue menaçante et je me remis à le frapper de mon poing, sur son torse cette fois.

— Les loups mettent leur proie à mort en lui sautant à la gorge.

— Est-ce que ce sont les loups ?

J'allais me sentir mal, je le sentais...

C'est Veland qui répondit. Ils s'étaient tous rapprochés de nous sans que je ne m'en rende compte. Veland examina le corps de la défunte puis se redressa.

— Non, ce ne sont pas les loups. Ils ont probablement voulu avoir leur part, mais ce ne sont pas les loups, ni aucune autre bête sauvage, qui ont tué Anwen. Quelqu'un lui a brisé le cou.

Quelqu'un ? Pas un animal ! Quelqu'un ! Mon corps fut pris de tremblements que je n'arrivais pas à contrôler. Varg réagit prestement, se libéra de sa cape et m'en enveloppa, puis me ramena vers Aïda, tandis que les hommes s'occupaient du corps de la pauvre Anwen.

— Il faut que tu partes, aujourd'hui même.

Je perçus dans le son de sa voix qu'il était extrêmement inquiet.

— Je ne comprends pas... Anwen... elle dormait à côté de moi lorsque

je suis partie...

— Tu entends ce que je dis ? Il faut que tu partes !

Je me mis à bégayer de peur, de froid...

— Je... Je ne peux pas. Il me faut du soleil et... Bifröst. C'est lui qui ouvre la porte entre les deux mondes.

Je le regardai, hébétée. Mon esprit refusait d'admettre ce que mes yeux venaient de voir.

— Varg... elle... elle portait mes vêtements.

— Je sais.

Oh oui, il ne le savait que trop. Il avait tout de suite compris. Quelqu'un en voulait réellement à la Rødt hår et aujourd'hui, avec la mort d'Anwen, probablement prise par mégarde pour Élixa à cause des vêtements qu'elle portait, le danger montait d'un cran.

La personne qui a tué Anwen l'avait prise pour moi !

— Pourquoi, Varg ? Pourquoi moi ?

Il essuya de ses pouces les larmes qui finissaient de sécher sur mes joues. Je ne parvenais pas à me calmer.

— Par peur. Beaucoup craignent la colère des dieux et Ragnarök.

— La légende ? C'est stupide. Si j'avais été l'envoyée de Loki, je n'aurais pas attendu trois semaines pour tous vous détruire.

— Par jalousie. Beaucoup savent... Les regards parlent plus que les mots.

Là, il parlait de nous deux.

— Tu veux dire que quelqu'un essaierait de t'atteindre à travers moi ?

— Pourquoi pas.

Il pensait à Olaf. Jamais, n'est-ce qu'un seul instant, il n'aurait pu penser que son ami puisse être jaloux de lui. Or, la réflexion surprenante qu'il lui avait faite la veille prouvait le contraire. Il ne l'avait pas aperçu ce matin. Il aurait facilement pu suivre Anwen sans se faire remarquer. Il savait se déplacer sans faire de bruit, il était l'un des meilleurs chasseurs du village... Varg ne comprenait pas. Olaf semblait avoir des sentiments pour la Rødt hår. Pourquoi aurait-il souhaité sa mort ?

Varg flatta l'un des poneys puis me serra pudiquement la main avant de me prendre par la taille et de me hisser sur le dos du cheval. Il sauta ensuite avec aisance sur le dos d'Aïda. Il essaya de me rassurer d'un sourire puis lorsque nous fûmes rejoints par les autres hommes, il donna l'ordre du départ.

Gunnar avait enveloppé le corps d'Anwen et le serrait contre lui. J'avais le cœur littéralement en morceaux... la mort subite et violente d'Anwen, la perte de l'homme que j'aimais... Tout cela était trop pour moi. Je dus faire la promesse à Varg de quitter le village et son monde dès que je le pourrais. Il disait préférer me perdre à tout jamais, mais me savoir en sécurité, plutôt que de vivre dans la crainte que je puisse être la prochaine victime du tueur qui sévissait dans le village.

J'appréhendais notre arrivée au village. J'entendis le cor avant même de pénétrer dans l'enceinte, puis vis les villageois sortir de leurs maisons et accourir vers le Thing. La mort d'Anwen allait sans aucun doute assombrir les réjouissances du mariage. Je restai en retrait sur mon poney tandis que Varg et Gunnar déposaient le corps de la pauvre jeune fille devant Gunwald et Astrid. Je vis une Astrid totalement dévastée porter une main à sa bouche pour s'empêcher de hurler. Mon esprit semblait déconnecté, mon corps mou, mes larmes taries. La scène qui se déroulait sous mes yeux semblait sortir tout droit d'un film muet. Je ne vis que le mouvement de leurs lèvres sans que le moindre son ne parvienne à moi. Puis mes oreilles se mirent à bourdonner et des sueurs froides envahirent l'ensemble de mon corps. Je sentis arriver le malaise sans que je ne puisse rien y faire, puis je perdis connaissance.

Olaf s'était levé plus tard que d'habitude. L'excès de boisson lui avait laissé un goût amer et un mal de tête inhabituel. Sa joue avait enflé là où elle l'avait frappé et le faisait souffrir. La Rødt hår n'y était pas allée de main morte. Il sourit à ce souvenir. Il l'avait bien mérité...

Il avait été surpris d'apprendre le départ des deux femmes et lorsque le cor avait résonné, il avait quitté sa forge pour venir aux nouvelles. Il avait été soulagé de voir qu'Élisa n'était pas blessée, malgré sa pâleur, aussi lorsqu'il la vit glisser, inconsciente, de son poney, il n'avait pas hésité à s'élancer pour rattraper son corps.

Un cri de surprise dans la foule avait fait se retourner Varg. Il vit Olaf à genoux, la Rødt hår étendue à terre et s'élança sans réfléchir, totalement hors de lui. Il l'attrapa par le cou et le releva en hurlant :

— Qu'as-tu fait ? Je vais te tuer. Je t'avais prévenu de ne pas la toucher.

J'ouvris les yeux péniblement et vis Irma penchée au-dessus de moi.

— Elle va... va bien... elle est vi... vivante, cria-t-elle à Varg.

Il avait entraîné Olaf au centre du Thing, prenant les villageois à témoin.

— J'accuse Olaf d'avoir voulu se débarrasser de la Rødt hår.

Veland s'avança.

— Est-ce vrai Olaf ?

— Où étais-tu ce matin lorsque nous sommes tous partis à la recherche d'Anwen et de la Rødt hår ? Et qu'est donc cette marque sur ton visage ? Te serais-tu battu ? Peut-être avec cette pauvre Anwen qui essayait de se défendre avant que tu ne lui brises le cou ?

J'avais totalement repris connaissance, mais ne réalisai pas immédiatement de quoi il en retournait. Je ne vis que le visage tuméfié d'Olaf. Bon sang, il n'était pas beau à voir.

— Olaf, qu'as-tu à répondre à cela ? lui demanda Veland alors que Gunwald s'attaqua directement à Varg.

— Tu sembles t'inquiéter beaucoup pour cette femme aux cheveux rouges, Varg. Que dois-je comprendre ? Envisagerais-tu déjà de délaisser la couche de ma fille à peine marié avec elle ?

Il jeta un coup d'œil vers Erin qui se tenait là, sans dire un mot, et remarqua qu'elle fuyait son regard.

— Peut-être même est-ce déjà fait ? Que fais-tu de ton honneur ?

Je vis Varg se tourner vers moi. Il semblait hésiter. Ne dis rien, Varg, par pitié ! Mes yeux le suppliaient. Personne ne devait savoir. Jamais ! Délaisser la couche d'Erin durant la nuit de noces était le pire des affronts et Gunwald ne l'accepterait jamais. Erin en pâtirait également, car n'ayant pas su retenir son époux, elle serait indigne de son statut de maîtresse de maison. De plus, il en allait de l'alliance entre deux clans, qui, brisée, conduirait à une guerre certaine.

Varg se mit enfin à parler.

— Cette femme...

— Cela suffit ! m'entendis-je m'écrier avant de me relever péniblement et de m'avancer vers eux.

— Cette pauvre Anwen est couchée là, à même le sol. Pourquoi ne vous occupez-vous pas d'elle comme il se doit, au lieu d'essayer de trouver un coupable ?

Puis j'affrontai Gunwald.

— Gunwald, Varg veut uniquement me protéger. Il se croit redevable envers moi, car il pense que je lui ai sauvé la vie, mais il n'en est rien. Il ne me doit absolument rien. Tu l'as mal jugé. D'ailleurs, qui es-tu, toi, qui

imposes des concubines à une épouse qui n'en a pas fait le choix ? Tu n'as pas plus de considération pour ta femme que tu n'en as pour ta fille. Et tu oses parler d'honneur ?

Je laissai libre cours à mes ressentiments tout en me rendant compte qu'ils ne comprenaient pas tout ce que je disais. Qu'importe ! Cela me faisait un bien fou.

Varg ne put s'empêcher de l'admirer. Elle osait tenir tête à Gunwald et même lui reprocher d'avoir des concubines, alors que c'était un droit dans leur société. Il avait été prêt à tout dire, à révéler ce qu'il éprouvait pour cette femme, au détriment de ce qui aurait pu se passer ensuite et puis il avait lu dans les yeux verts comme une prière silencieuse qui l'avait retenu.

Comme je m'approchais d'Olaf, je vis qu'il me bravait du regard. Varg avait-il raison ? Se pouvait-il que mon arrivée ait éveillé en lui un sentiment de jalousie assez fort pour l'amener à tuer ? Varg pensait qu'on voulait l'atteindre à travers moi et j'avais découvert la veille combien Olaf jalousait Varg sur de multiples points, mais surtout à propos des femmes qu'il avait connues.

— Je suis certaine qu'Olaf n'était pas dans la forêt à suivre cette pauvre Anwen, la prenant pour moi. Il était probablement couché sur sa paille à se remettre de sa beuverie. Il a tellement bu hier soir qu'il est tombé sur le sol. Je le sais parce que j'étais avec lui. Voilà pourquoi il a cette marque sur la joue. N'est-ce pas ce qui est arrivé, Olaf ?

Je lus dans ses yeux de l'amusement autant que de l'étonnement.

Olaf ne comprenait pas pourquoi la jeune femme taisait les vraies raisons de ses blessures, pourquoi elle ne leur disait pas qu'il s'était sauvagement jeté sur elle dans le but de la posséder ? Le viol d'une femme libre était un acte répréhensible de par la loi et puni par la pendaison. Essayait-elle de le protéger ? Dans quel but ?

— Oui, c'est arrivé comme elle dit, fit-il après un long silence.

J'étais soulagée. Il était impératif que personne ne sache que je fusse capable de me battre et de me défendre sans aucune arme. Il en fallait peu pour que ce peuple très porté sur les traditions et sur la parole des Runes ne prête foi aux propos de Gunwald quant à un guerrier vengeur.

Enfin, je me dirigeai vers Varg, m'abstenant toutefois de m'approcher trop près de lui, de crainte de ne pouvoir me retenir de le toucher.

— Varg, ne doute jamais, même si quelquefois certaines paroles peuvent te blesser ou certains actes te faire croire qu'on te trahit.

Que voulait-elle dire ? Parlait-elle d'elle ou d'Olaf ? Il la regarda s'éloigner et rejoindre

Astrid et Amma qui se consolaient mutuellement de la perte d'Anwen, puis il s'avança et secondé d'Olaf, de Gunnar, de Veland et de Gunwald, il souleva le corps de la morte pour la porter dans la maison de Veland où les femmes allaient l'apprêter pour son ultime voyage, pendant que les hommes s'occuperaient de préparer la barque funéraire.

Anwen, de par son statut, allait être incinérée et non enterrée sous un tertre. Astrid, aidée de Morab, la guérisseuse, fit sa toilette et l'habilla de sa plus belle robe. Cela se fit dans un silence respectueux, rompu par moment par une prière récitée telle une litanie par la vieille Amma. La rigidité cadavérique était déjà bien installée et rendait la tâche quelque peu difficile. Nous étions tous terriblement affligés par cette perte et restions sans mots. Irma, Erin et les autres femmes étaient restées avec moi en retrait. J'étais cassée en deux, c'était comme un raz-de-marée intérieur qui détruisait tout. Au fil des jours, Anwen et moi avions tissé des liens étroits et une belle amitié en était née. Nous passions la plupart du temps ensemble à travailler, à cuisiner, toujours dans la bonne humeur... Depuis mon retour dans la maison, nous pouvions passer de longs moments, avant de nous endormir côte à côte, à parler de nos espoirs, de nos attentes, de nos rêves.

J'étais habituée à la mort de par mon travail, celle des tombes et des squelettes sans visage, mais celle d'Anwen, brutale et injuste, me touchait énormément. Elle réveilla également en moi une vieille blessure, une blessure d'abandon qui vint me harceler du plus profond de ma conscience... l'abandon d'un père... Puis vinrent la colère et la culpabilité, la colère contre cette idée de fatalité et de destinée qui fait partie de la croyance de ce peuple, la culpabilité de n'avoir pas su être plus à l'écoute de son désarroi. Lorsque j'étais allée rejoindre ma paillasse ce matin après m'être enfuie de l'écurie et de Varg, j'aurais dû vérifier si Anwen était bien couchée à mes côtés, complètement cachée sous les fourrures. Puis d'autres pensées me torturèrent : avait-elle souffert ? Avait-elle vu le visage de son agresseur ?

Lorsque je sentis la main d'Irma se glisser dans la mienne, je la serrai très fort et m'efforçai de lui sourire.

— Elle sera toujours avec nous, n'est-ce pas ? murmurai-je.

Elle mit sa main sur son cœur pour me faire comprendre que oui, que tant qu'elle serait là, elle serait avec nous. Je ne pourrai jamais oublier sa joie de vivre, son rire radieux, ses yeux bleus, sa chevelure si blonde. Gaël la cherchera éternellement sans jamais savoir...

Tout le village s'était rassemblé sur la grève et Gunnar avait déposé

Anwen dans une petite barque. Son corps était couvert de fleurs sauvages et Astrid avait déposé à ses côtés une assiette de cette viande juteuse qu'elle affectionnait tant et un petit pichet d'hydromel... Pour le voyage ! Puis Gunnar poussa la barque sur l'eau du fjord et à l'ordre de Veland, les hommes tendirent leur arc et des flèches enflammées embrasèrent l'étoffe qui faisait office de voile.

— Que ton voyage soit des plus doux, cria Amma, et dit à ma fille Elda, si tu la vois, que je prie Odin chaque jour pour qu'il me mène à elle.

— Nous te t'oublierons pas, douce Anwen, fit Astrid.

Puis elle prit Amma par les épaules.

— Allons, viens Amma, rentrons.

Je restai longtemps à regarder la barque se consumer jusqu'à ce que les flots l'engloutissent complètement.

— Le vent a chassé les nuages.

La voix de Varg à mes côtés me fit sursauter.

— Marche avec moi, dit-il en me faisant signe de le suivre sur la grève.

En regardant autour de moi, je me rendis compte que nous étions seuls. Les villageois et même Erin s'étaient retirés sans que je m'en aperçoive. Le soleil se mit à réchauffer la terre ainsi que mon cœur. Varg m'offrait un ultime moment, seul à seul. C'était bien au-delà de mes espérances. Nous marchâmes un long moment sans parler. Je n'osais m'approcher de lui, encore moins le toucher. Le viking a cette pudeur extrême de se retenir en public : ne jamais pleurer, ne jamais montrer ses sentiments. Je devais le respecter même si j'avais terriblement envie de me blottir dans ses bras... une dernière fois.

Varg était troublé. Ils étaient tous les deux silencieux pour la première fois. Il ne savait pas les mots... il ne savait pas les gestes... et il se trouvait très maladroit.

— Je vengerai Anwen. Je t'en fais la promesse.

— Tu trouveras celui qui a fait cela et tu lui trancheras la gorge ?

— Je lui trancherai la gorge.

Lorsqu'il posa son regard sur elle, il vit qu'elle avait les yeux rougis et enflés d'avoir pleuré et que tout son corps tremblait. Il ressentait sa peine, car c'était aussi la sienne, mais elle n'avait rien à voir avec la mort d'Anwen. Parle, dis quelque chose ! Tu ne peux pas la laisser partir ainsi...

— Je... J'ai quelque chose qui est à toi.

Il plongeait sa main dans l'une des poches de ses braies et me tendit, à ma grande surprise, mon bracelet en mors de chevaux.

— Oh. Je croyais l'avoir perdu.

— Tu m'as parlé de ce cheval, là-bas, dans ton monde... Ce bijou doit être précieux pour toi.

— Mon grand-père m'en a fait cadeau le jour de la naissance de Madison.

Élisa ! Il ne faut pas changer le cours de l'histoire ni le cours du destin. C'est grâce à ce bracelet retrouvé dans une tombe vieille de plus de mille ans que tu as décidé d'entreprendre ce voyage insolite...

— Garde-le. Garde-le en souvenir de moi.

Ma voix trembla bien malgré moi.

— Il ne me quittera jamais, murmura-t-il.

— Je sais... Oh, Varg, c'est trop dur. Tu m'as dit bien souvent que j'étais forte, mais tu vois, là, j'ai juste besoin que tu me prennes la main et que tu me dises que tout ira bien.

Ce fut l'invitation qu'il attendait. Il se tourna vers elle et l'a pris spontanément dans ses bras, presque avec brutalité.

— Tout ira bien.

— J'ai si peur... si peur de t'oublier...

Je craquais pour de bon.

— J'ai peur qu'un matin, je me réveille et que je ne me souvienne plus de ton visage ni de ta voix.

Qu'est-ce qu'un visage ou une voix ? Comment lui dire que si elle pensait très fort à lui, il ne serait jamais très loin, qu'il viendrait chaque nuit dans ses rêves pour s'endormir dans ses bras.

— Tu seras pour toujours mon « Elda ».

Je lui souris malgré mon chagrin. Je ne pouvais me souhaiter une plus belle déclaration d'amour. Amma avait tort : le fil dont elle parlait ne se tissait pas entre deux âmes, mais bien entre nos deux cœurs et allait les garder soudés pour toujours, bien au-delà du temps qui passe, bien au-delà des millénaires...

— Tu es le plus merveilleux cadeau que la vie m'ait fait. Je t'aime Varg.

Lorsque ses lèvres se posèrent sur les miennes, j'eus la confirmation qu'il partageait mes sentiments.

La mer était calme et l'eau miroitait sous les rayons du soleil. Nous étions restés un bon moment assis sur les galets, proches l'un de l'autre, main dans la main, comme pour nous sentir unis une ultime fois. Nous parlâmes à bâtons rompus de choses qui nous tenaient à cœur. Varg me fit part de son désir de faire un commerce de la fabrication de ses meubles qu'il transporterait en bateau jusqu'à Ribe ou Hedeby, peut-être même de s'installer là-bas avec Erin, laissant le rôle de chef de clan à Gunnar, le frère d'Astrid, pour lequel il avait beaucoup d'estime. Je lui parlai de mon envie de ralentir mes voyages archéologiques à travers le monde. J'aspirais à trouver enfin une stabilité dans ma vie, autant professionnelle qu'affective. Je savais que, même si j'allais à jamais le chercher dans d'autres regards, peut-être d'autres sourires, il me fallait continuer à vivre après lui. J'osai même évoquer Andreas qui, depuis longtemps, nourrissait l'espoir d'une vie à deux. Varg m'encouragea à l'accepter dans ma vie. Certes, Andreas était

drôle, un peu timide parfois. Notre complicité avait été évidente dès le tout début et, par notre métier, nous partagions évidemment beaucoup de choses. Cela valait-il la peine de perdre une belle relation amicale pour un avenir amoureux incertain ? Ce que je ressentais pour Andreas était une infinie tendresse, sans plus. Malgré cela, je me fis la promesse qu'à mon retour, je regarderais Andreas différemment.

Sur le chemin du retour, je me pus m'empêcher de penser à Elda. Est-ce que je devais dire la vérité à Varg ? Lui parler de l'enfant abandonné, d'Irma ? Je n'avais que des soupçons, aucune preuve concrète qu'elle soit sa sœur.

— Ta famille doit être très fière de voir que tu respectes tes engagements.

— Nous nous devons tous de suivre...

— Notre destinée. Oui, bien sûr. Tu te souviens de la légende ? Celle que me racontait mon grand-père ?

— Oui.

En nous approchant de la maison, je vis Amma, seule, assise au soleil.

— Tu devrais parler à Amma. Elle sait pour l'enfant.

— L'enfant ? Il y en a vraiment eu un ?

— Oui... puis tu devrais aller voir Morab.

— Morab ? Pourquoi Morab ?

— Je pense qu'elle a, elle aussi, des choses à te dire.

Varg avait le droit de savoir et si mon intuition était bonne, il aurait bientôt la joie d'accueillir une sœur au sein de sa famille.

— Le soleil est revenu.

Varg savait ce que cette réflexion signifiait. L'heure du départ approchait. Il était serein face à l'avenir. Il savait désormais que jamais il ne l'oublierait.

— M'autorises-tu à emmener Aïda galoper une dernière fois ?

Je savais que l'arc-en-ciel ne pouvait se former que vers la fin de l'après-midi, dans le soleil descendant. J'avais encore un peu de temps...

— Oui. Oui, bien sûr. Tu es en sécurité avec elle.

Il frôla ma main de ses doigts timidement en une dernière caresse puis, se détachant comme à regret de mon regard, il s'éloigna pour rejoindre sa grand-mère. Je les observai un long moment, elle, parlant de façon volubile, lui, l'écoutant en silence, l'air grave, puis je me dirigeai vers l'écurie. Plus loin, Gunwald et son clan se préparaient également au départ.

Je retrouvai Aïda dans sa stalle à l'écurie. Elle arrêta de manger du foin pour m'accueillir d'un hennissement sonore. Je la flattai tendrement avant

de la préparer pour notre ultime sortie.

De là où elle se trouvait, la Rødt hår ne pouvait la voir. L'ombre l'avait vue se diriger vers l'écurie et l'avait devancée en passant par l'arrière. Cette fois-ci serait la bonne... Comment avait-elle pu se tromper de personne ? Les dieux ne l'avaient pas abandonnée. Elle allait se débarrasser une fois pour toutes de la femme aux cheveux de feu. La Rødt hår lui tournait le dos, c'était le bon moment...

La porte de l'écurie, en grinçant, me fit sursauter. Je me retournai pour voir Erin entrer et refermer la porte derrière elle. Je la saluai de la tête, sans dire un mot, et continuai de m'occuper de mettre la bride à Aïda. Erin semblait mal à l'aise et s'approcha timidement.

— Je désirais te parler... Je... Je t'ai mal jugée.

— Mal jugée ? Comment cela ?

— Varg m'a quitté la nuit dernière et j'ai cru qu'il était avec toi. Je ne savais pas que tu étais avec Olaf.

Je n'osai me tourner vers elle, de peur de me trahir. C'est elle qui vint à ma hauteur.

— Tu ne devrais jamais douter de Varg. Ton bonheur lui tient très à cœur et il est très fier et heureux de votre union.

— Est-ce ce qu'il t'a dit ? Je sais qu'il voulait être seul avec toi...

— Oui, nous avons marché un moment. En fait, je vais partir ce soir.

— Tu pars avec mon père ?

— Euh... oui. Il m'a proposé de l'accompagner jusqu'à Hedeby. De là, je pourrai rejoindre mon pays.

Je sortis Aïda de sa stalle et me dirigeai vers la porte de l'écurie, faisant comprendre à Erin que je ne voulais pas poursuivre plus longtemps notre conversation.

— Tu sais, tu aurais pu rester. Astrid et Amma t'aiment beaucoup.

— Ma famille me manque. Je suis restée loin d'eux depuis trop longtemps.

Je me retournai vers elle avant de sortir avec la jument :

— Toi et Varg, soyez heureux. Vous le méritez tous les deux.

Je partis au petit trot vers la forêt.

À l'intérieur de l'écurie, Erin se retourna brusquement, effrayée par un craquement derrière elle.

— Oh, c'est toi. Je ne savais pas que tu étais là, dit-elle en s'adressant à l'ombre qui s'avavançait vers elle. Je désirais te parler justement...

Varg avait écouté sa grand-mère sans l'interrompre une seule fois. Lorsqu'elle se tut enfin, il resta silencieux un long moment. Il était furieux, furieux de son silence depuis toutes ces années. Dans quel but ? Elle, à qui il faisait confiance les yeux fermés ! Il se sentait lamentablement trahi.

— Qui d'autre sait Amma ?

— Toute la famille le sait.

— Est-ce qu'il y a autre chose que je devrais savoir ? Que me caches-tu encore ?

Elle sembla hésiter. Elle avait perçu la fureur dans la voix de son petit-fils.

— Ton père... Ton père n'est pas mort dans son lit comme nous te l'avons dit.

— Comment est-il mort ?

— Il était très malade, tu le sais. Même Morab n'a rien pu faire pour le guérir. Les derniers jours, il ne parlait que de ta mère, de Bifröst, d'une cascade... Il avait perdu la raison.

— Il est mort à la cascade par-delà la forêt.

Ce n'était plus une question, mais une affirmation. La légende de la Rødt hår disait donc vrai !

— Tu... Tu le savais ?

— Non.

— Ton père allait à cette cascade tous les soirs. Il disait qu'il y retrouvait ta mère... Je te le dis, il avait perdu la raison. Puis un soir, il n'est pas revenu et c'est Veland qui l'a trouvé le lendemain matin, assis contre une roche. La vie l'avait quitté.

— Pourquoi personne n'a-t-il parlé ?

— Tu avais tellement d'admiration pour ton père, Varg. Apprendre qu'il est mort ainsi, sans son épée à la main pour se battre aux côtés d'Odin, aurait terni son image. Alors tout le monde s'est tu. Veland a ramené son corps et nous avons attendu que tu reviennes pour lui offrir son dernier voyage en tant que grand guerrier.

Que de tromperies et de mensonges ! Depuis toujours !

— Vous m'avez tous trompé.

— Varg. Nous sommes ta famille. Nous avons fait cela pour te protéger.

— Me protéger !

Il avait élevé la voix bien malgré lui, attirant Astrid hors de la maison, alertée et effrayée par les cris de son neveu.

— Varg ? Que se passe-t-il ? Tu dois du respect à ta grand-mère.

— Ah oui ! Est-ce que vous m'avez respecté moi ? Je viens d'apprendre que ma mère est morte en donnant la vie, que l'enfant a été abandonné aux bêtes sauvages sur l'ordre de mon père et que celui-ci est mort sans épée. Il doit errer à présent dans les abîmes de Hell alors que je me consolais de le savoir avec ma mère au Valhalla. Et pour quoi ? Pour protéger l'enfant ou l'homme que j'étais devenu ?

— Varg, il faut que tu comprennes que...

— Non, assez. Je ne veux rien entendre. Je dois réfléchir à tout cela... Et puis, je dois aller retrouver Erin, je l'ai déjà trop négligée aujourd'hui.

Astrid et Amma avaient compris qu'elles devaient lui laisser le temps d'accepter ce qu'il venait d'apprendre, qu'une fois la fureur apaisée, il retrouverait la paix et serait capable de comprendre leurs motivations.

— Erin cherchait la Rødt hår. Elle est allée, je crois, la rejoindre à l'écurie.

Varg se leva sans rétorquer et prit le chemin de l'écurie. Astrid consola Amma du mieux qu'elle put tout en suivant du regard son neveu.

Ce n'est qu'en entendant son cri et en le voyant ressortir quelques minutes plus tard, portant Erin dans ses bras, qu'elle sentit souffler, elle aussi, le vent de la mort sur le village.

Varg s'était arrêté, le visage hagard, puis s'était effondré devant elles, ne lâchant pas le corps de la jeune fille.

— Pourquoi les dieux donnent-ils d'une main, si c'est pour reprendre de l'autre ?

Tout le monde était rassemblé pour le Thing et chacun y allait de son commentaire. Varg était assis, prostré, à regarder le corps déjà froid de sa jeune épouse. Il ne comprenait rien et se disait que ce n'était qu'un mauvais rêve, qu'il allait bientôt s'éveiller et que la vie reprendrait son cours comme avant.

Comment sa dague se retrouvait-elle dans le corps de sa femme ? Elle avait brûlé avec l'écurie, puisque c'est là que la Rødt hår l'avait laissée. Il prit sa tête entre ses mains et ferma les yeux un instant. Il n'arrivait plus à réfléchir. Quel était donc le message que les dieux lui envoyaient ? Pourquoi

faire mourir cette jeune fille innocente qui ne voulait que faire son bonheur ?

Son attention fut subitement attirée par l'une des mains d'Erin qui était fermée en poing, comme si elle tenait quelque chose. Il s'agenouilla près d'elle sous le regard des villageois et prit sa main. Il dut forcer les doigts à s'ouvrir et crut défaillir en voyant ce qu'ils contenaient.

— Odin ! s'écria-t-il... Non ! Pas ça !

Il tenait dans ses mains quelques mèches de cheveux qu'Erin avait probablement arrachées à son agresseur, tentant de défendre sa vie. Un brouhaha s'éleva rapidement : les cheveux étaient de couleur rouge.

— Je vous l'avais dit... Je vous avais prévenus. Regardez ce qu'elle a fait aujourd'hui.

Morab s'était avancée, fière et droite.

— Non, ce n'est pas possible, s'écria Astrid qui ne pouvait en croire ses yeux.

Il n'en fallait pas plus pour que tous ceux qui avaient toujours été contre le fait que la Rødt hår reste dans leur village y aillent de leurs reproches envers Veland et de leur mécontentement.

— Trouvons-la ! Elle doit mourir. Nous devons venger Gunwald et sa fille.

— Non, criait Astrid. Vous vous trompez ! Cela ne se peut.

— Que te faut-il de plus ? rétorqua Gunwald. Cette femme aux cheveux rouges est venue se venger de votre famille. Les Runes en parlent depuis toujours. Elle vient des Lowlands. Elle se bat aussi bien qu'une valkyrie et n'a même pas besoin d'armes pour cela. Elle sait utiliser tout son corps, ses mains, ses jambes, ses pieds... Elle est aussi rapide qu'un loup et aussi rusée qu'un renard. Elle vous a tous bien eus avec son air innocent et sa douceur.

Haldor s'avança à son tour.

— Gunwald a raison. Je l'ai entendu lui parler de cette femme vengeresse et elle a blêmi. Elle a compris que nous savions.

Varg devait réfléchir et vite. D'abord la trahison de sa famille, maintenant celle de la Rødt hår ! Il s'éloigna et se remémora tout ce qui s'était passé depuis que cette femme était arrivée dans leur village. Oui, elle était arrivée de nulle part et seule... mais elle avait expliqué cela par le fait qu'elle avait passé par une porte du temps... Elle l'avait charmé dès le départ pour endormir sa méfiance, tout comme elle avait charmé presque tous les membres de sa famille. Même Aïda lui avait fait confiance. Elle dormait dans l'écurie,

elle avait très bien pu donner des plantes magiques à sa jument, sa grand-mère connaissant les plantes et leurs vertus autant que Morab. Le clou dans la selle : elle pouvait l'avoir mis elle-même, elle allait souvent voir Olaf à la forge; le feu dans l'écurie : rien de plus facile que d'y mettre le feu avant d'aller s'asseoir sur la grève; la branche d'arbre qui l'avait supposément assommée : Varg n'avait vu aucune branche à l'endroit où il l'avait trouvée et elle s'était remise extrêmement vite du coup qu'elle avait eu à la tête. Tous les morceaux du puzzle se mettaient en place dans la tête de Varg et il se rendit à l'évidence que tout la condamnait. La rage monta en lui. Elle allait devoir payer de sa vie pour la mort d'Anwen et d'Erin et ce ne serait pas Haldor qui lui trancherait la gorge, mais lui, Varg, fils de Molgar.

— Je sais où la trouver, lança-t-il en retournant vers le Thing. Amenez les chevaux !

Il fut arrêté par Irma qui s'agrippa à son bras.

— Non, Varg, tu... tu... te trom... pes.

— Laisse-moi. Ne vois-tu pas qu'elle s'est jouée de nous ?

— Non...

Elle lui montra alors la cicatrice rose dans sa main.

— Cela ne signifie plus rien. Regarde ce qu'elle a fait, lui dit-il en montrant Erin, couchée à même le sol poussiéreux, puis il la poussa sur le côté, tellement fort qu'elle trébucha, et tomba à terre. Il ne s'en inquiéta même pas.

39.

Le fjord était majestueux à ce temps-ci de l'année et je ne me lassais pas d'admirer cette étendue sauvage. Nous avions décidé de revenir par la grève après une halte au bateau que finissaient les hommes du village. Il était bien trop loin du village pour être le bateau que mon équipe avait découvert trois semaines auparavant, plus de mille ans plus tard. Peu importe, j'aurai au moins eu la chance d'en voir un en pleine conception. Le soleil entamait sa descente sur l'horizon et il était temps pour nous de retourner au village. J'allais devoir faire mes adieux à des gens formidables, des personnes qui, au fil du temps, m'avaient acceptée comme l'une des leurs et auxquelles je m'étais attachée. J'allais désespérément tous les regretter à jamais. Aïda marchait à côté de moi, l'encolure basse, comme si elle sentait, elle aussi, que cette promenade était la dernière. Quelle merveilleuse jument ! Elle m'avait honorée de sa confiance en si peu de temps !

Lorsqu'elle s'arrêta subitement et releva la tête, je mis ma main en visière pour voir au loin ce qui semblait l'inquiéter. Je vis une forme courir dans notre direction, faisant de grands signes des bras. Que se passait-il ?

— Élixa.

Après le départ des hommes, Irma s'était éloignée et avait interrogé les dieux grâce à de petits cailloux polis pour savoir de quel côté la femme aux cheveux rouges était partie. Elle devait la prévenir du danger qui planait sur elle. Les pierres lui avaient indiqué qu'Élixa devait revenir par le bord de mer. Elle s'était alors mise à courir comme si sa propre vie en dépendait.

La forme se rapprochait de plus en plus et je reconnus Irma qui arriva à moi aussi épuisée que si elle avait couru le marathon du siècle.

— Irma, que se passe-t-il ?

Elle avait du mal à reprendre son souffle et tremblait de tous ses membres.

— Tu... Tu dois... fuir.

— Fuir ? Comment cela ? Pourquoi ?

— Varg... et... les ho...hommes... ils

— Bon sang, Irma. Chante.

Elle se mit alors à chanter.

— Ils te cherchent... Tous... Erin est morte. Ils disent que c'est toi.

— Moi ? Erin morte ? Comment ?

Au même moment, au loin, des cavaliers arrivaient à bride abattue vers nous.

— Vite, Élixa. Prends Aïda. Fuis... Vite.

— Non, Irma. Voyons, je ne vais pas m'enfuir. Je n'ai rien fait !

— Je le sais, moi... Eux ne le croiront jamais.

Les poneys nous entouraient déjà.

Varg sauta à terre et vint vers moi.

— Varg. Irma me dit que...

Il me frappa en plein visage avant même que je puisse finir ma phrase et je tombai à genoux sur les galets. Je sentis le sang couler le long de ma joue. La peau de mon arcade sourcilière avait littéralement explosé sous l'impact. Alors que Gunwald retenait Irma qui se débattait de toutes ses forces, Varg m'attrapa brutalement par les cheveux et me traîna vers son poney. La douleur fut telle que j'eus l'impression qu'il m'arrachait le cuir chevelu. Une ombre imposante cacha subitement le soleil.

— Non, Aïda.

Aïda s'était avancée et avait mordu sauvagement Varg dans l'épaule. La jument blanche prenait ma défense ! Puis elle se cabra et battit l'air de ses antérieurs comme pour les écarter tous de moi. Varg me lâcha et recula, surpris de la réaction de son propre cheval. Je vis sa chemise se teinter de rouge, mais il ne broncha pas, le visage dur et fermé. Il était furieux ! Je le vis ramasser un galet.

— Aïda, va-t'en... va-t'en, m'écriai-je.

Je hurlai de toutes mes forces et vis la jument partir au galop dans la direction d'où nous étions arrivées. Au moins, elle était hors de danger.

— Varg ! Tu allais frapper ton propre cheval !

— Tais-toi. Attachez-la et emmenez-la devant le Thing. Je vais chercher ma jument.

Plusieurs hommes étaient assis face à moi. Le même tribunal. Je me revoyais comme au premier jour de mon arrivée, sauf que cette fois-ci, j'étais accusée de meurtre.

Varg avait rapidement rattrapé Aïda et l'avait ramenée au village. Je constatai avec soulagement qu'elle semblait indemne et qu'elle ne portait aucune marque de coups. Puis il était venu rejoindre le tribunal. Il était assis

là, sans dire un mot, et ne me quittait pas des yeux. Étrangement, j'étais très calme, comme si toute cette histoire glissait sur moi sans s'y agripper... le calme de l'innocence... la certitude que tout allait bien finir, la confiance inébranlable en l'homme que j'aimais.

Veland prit la parole tout en posant devant moi à terre un objet que je reconnus immédiatement.

— Reconnais-tu ceci ?

— Oui, bien sûr. C'est la dague de Varg. Il me l'a donnée pour me protéger. Vous l'avez souvent vue, accrochée à ma taille.

— C'est vrai.

— Alors vous avez aussi dû remarquer que depuis le feu de l'écurie, je ne la portais plus.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'avais laissée sous ma paillasse. Je croyais qu'elle avait fondu dans le feu.

— C'est l'arme qui a tué Erin.

— Celui qui a mis le feu a dû la prendre avant. Il y avait autre chose avec la dague.

Je dirigeai mon regard vers Varg.

— Il y avait une boîte.

La boîte à images, celle où se trouvait toute sa famille !

J'avais enveloppé la dague avec mon iPhone dans un tissu, avant de les placer sous ma paillasse. Celui qui avait pris l'arme devait donc également être en possession de mon téléphone portable. Varg n'était pas idiot. Il était facile de faire le lien.

— Erin est venue vers toi.

— Oui. Nous n'avons pas parlé longtemps, je suis tout de suite partie.

— Bien sûr, tu t'es jetée sur elle et lui as enfoncé la dague dans le cœur, s'écria Gunwald.

— Non ! Pourquoi aurais-je fait cela ?

— Par vengeance... Pour te venger de ce que Molgar a fait à ta famille.

— Si j'avais voulu me venger, j'aurais tué Varg et non Erin. Les occasions de le faire ne manquaient pas.

Varg fronça les sourcils. Il est vrai que la Rødt hår aurait pu le tuer n'importe quand si elle l'avait voulu, il y avait eu des moments où il avait été très vulnérable, comme la nuit dernière alors que leurs corps s'étaient unis.

— Et Anwen, pourquoi aurais-je voulu faire du mal à cette pauvre fille ? Vous ne comprenez donc rien ? Vous ne voyez donc pas qu'elle a été tuée parce que quelqu'un l'a prise pour moi ?

Je vis Varg se lever et venir vers moi. Il avait toujours l'air en colère.

— Dis-moi pourquoi Erin tenait ceci dans sa main.

Il ouvrit sa main et je vis une touffe de cheveux rouges.

— Varg, tu dois me croire. Ce n'est pas moi. C'est un coup monté.

— Un coup monté ?

— Oui, quelqu'un essaie de me mettre cela sur le dos.

— Je ne comprends pas ce que tu dis.

— Cherche ma boîte et tu trouveras celui qui a tué ta femme. Varg, quelqu'un veut vous tromper !

— Je t'ai accordé ma confiance, me dit-il, le visage décomposé.

— Je ne t'ai pas trahi... Aïda l'a bien compris.

— Tu as très bien pu lui troubler l'esprit avec des plantes ou de la magie.

J'étais triste, terriblement triste que l'homme à qui j'avais ouvert mon cœur me croit capable du pire.

— Varg, tu ne penses pas ce que tu dis !

Il ne m'écoutait déjà plus et se tourna vers Veland.

— Qu'elle passe l'épreuve du feu.

Les villageois, en liesse, se mirent à crier de concert.

— Oui, l'épreuve du feu.

Mon sang se mit à bouillonner dans mes veines et cette fois-ci la peur m'envahit. L'épreuve du feu ? Qu'était-ce donc ? Deux géants me prirent par les bras, faisant fi de ma résistance et m'entraînèrent avec eux.

— Vaaaaarg !

Il se retourna une dernière fois et je vis dans le gris humide de ses yeux la déchirure qu'il vivait et le combat intérieur qu'il se livrait...

Varg était torturé. Il devait en avoir le cœur net. Il trouva facilement le sac d'Élisa près de la cascade et en sortit le contenu pour en faire l'inventaire. Il y trouva les habits qu'elle avait portés lors de leur première rencontre, le savon et la serviette de bain qu'il avait lui-même utilisés, un flacon étrange d'où émanait l'odeur de ses cheveux, le livre avec des anneaux, le stylo, quelques sous-vêtements... La boîte à images n'y était pas.

Lorsque je repris connaissance, je ne réalisai pas tout de suite où je me trouvais. Il faisait nuit. Une faible lueur me parvint par des fentes dans le mur de bois. Mes paumes de mains étaient douloureuses et je réalisai qu'on les avait bandées. La mémoire me revint alors petit à petit. On m'avait entraînée vers la forge d'Olaf où l'on m'avait brûlé la paume des deux mains avec une barre de fer rougie. Je n'avais droit à aucun soin pour les brûlures et si, d'ici trois jours, les plaies s'avéraient saines, sans infection, je serais innocentée. La peur, bien plus que la douleur, m'avait fait perdre connaissance. Dans la pénombre, à tâtons, je découvris des casiers en bois et des filets. On m'avait enfermée dans le hangar à bateaux ! Une odeur persistante d'urine me fit réaliser que ma vessie m'avait fait faux bond. Deux syncopes en une journée, c'était beaucoup trop. Ma pression sanguine devait être très basse, et je me sentais encore étourdie. Je pris donc le parti de rester allongée, tant bien que mal, sur un plancher de bois très inhospitalier. La nuit était fraîche et je regrettai le feu bienveillant de la maison de Veland, malgré l'odeur de fumée omniprésente. Trois jours de plus ici ! Opa allait alarmer la terre entière. Il fallait que je trouve le moyen de partir d'ici là. Je me mis en boule pour me garder au chaud et mis du temps à trouver le sommeil.

Au petit matin, une villageoise m'apporta une couverture, une gourde en peau de mouton remplie d'eau et un bol contenant une bouillie de viande et de légumes. Je dus coincer le bol entre mes poignets pour pouvoir le tenir et me mis à manger, tel un animal, aspirant, empoignant avec mes dents, buvant. La nourriture chaude me fit du bien, j'étais réellement affamée. Le bol vide, je levai ma tête pour la remercier et fut surprise de voir Varg devant moi à la place de la vieille femme. Étais-je en train de perdre la raison ? Je n'avais remarqué aucun mouvement dans ma prison et la femme

s'était comme volatilisée. Je pivotai aussitôt sur mes fesses et lui tournai délibérément le dos. J'étais furieuse contre lui et sans cette faiblesse dont j'espérais facilement me remettre grâce au repas chaud que je venais de prendre, je lui aurais volontiers sauté dessus.

— Va-t'en. Nous n'avons plus rien à nous dire.

Varg n'avait pas bien dormi. Avec la famille de Gunwald, il avait honoré jusque tard dans la nuit la mémoire d'Erin en chants et en paroles. Il avait été attristé de son décès malgré qu'il l'ait connue si peu de temps.

Adieu la vie de famille, adieu la descendance, mais surtout il craignait pour la paix de son village. Il craignait aussi et surtout la haine de Gunwald envers la Rødt hår. Celui-ci désirait la voir mourir à tout prix.

Amma avait pris Varg à part durant la soirée et lui avait longuement parlé de la femme aux cheveux rouges. Elle était persuadée de son innocence et lui avait également révélé la malédiction qu'elle avait jetée elle-même sur sa famille à la mort d'Elda ainsi que d'autres choses troublantes qui s'étaient produites bien avant l'arrivée de l'étrangère dans leur village. Peu à peu, Varg avait pris conscience que sa venue n'avait fait qu'accélérer un processus destructeur qui était déjà bien entamé : il y avait une personne dans son village qui en voulait à la famille de Molgar et ce, depuis longtemps. Il avait longuement serré la main de sa grand-mère et l'avait réconfortée du mieux qu'il avait pu. Cette femme vivait depuis des années avec un terrible poids sur la conscience et se sentait totalement responsable de la mort d'Anwen et d'Erin. Elle ne désirait pas qu'Élisa soit une autre victime.

— As-tu toujours des sentiments pour la Rødt hår ?

Il avait gardé le silence.

— Allons, Varg, tu ne peux pas tromper une vieille femme comme moi.

Varg parla alors avec son cœur. Pour la première fois, il mit des mots sur ce qu'il ressentait et il vit le visage d'Amma s'illuminer au fur et à mesure, mais se fermer lorsqu'il lui annonça que la Rødt hår ne resterait pas.

— Alors, il te faudra la suivre. Elle est ta destinée, mon enfant.

Il se tenait là, à présent, devant elle, et ne trouvait pas de mots.

— Il est de ton devoir de la sauver, lui avait dit Amma.

Il se mit face à Élisa et s'accroupit. Il vit qu'elle fuyait son regard. Une croûte s'était formée au-dessus de son arcade sourcilière, ses cheveux étaient sales et emmêlés, sa robe déchirée par endroits, elle sentait l'urine et pourtant, jamais il ne l'avait trouvée aussi désirable.

— Laisse-moi voir tes mains.

Je perçus immédiatement dans sa voix que sa colère avait disparu. La mienne sommeillait.

— Je ne veux plus te voir. Qu'importe mes mains... Je te faisais confiance et tu m'as lâchement trahi. Tu n'es finalement qu'un... barbare.

Varg pouvait comprendre sa colère et il ne l'en admira que plus. Le terme de barbare lui était inconnu, mais connaissant la Rødt hår, cela devait encore être un de ces mots humiliants. Il ne se laissa toutefois pas troubler par ses remarques désobligeantes.

— Gunnar n'a pas appuyé très fort le fer dans tes mains. Les brûlures devraient guérir rapidement. Il a vu ta peine lorsque tu as découvert Anwen, il ne croit pas que tu aies pu t'en prendre à Erin au point de vouloir sa mort.

La Rødt hår ne disait rien, mais l'écoutait néanmoins.

— Laisse-moi voir, veux-tu ?

Je lâchai prise, pour un instant, et lui tendis mes mains. Il défit délicatement la bandelette de tissu qui les entourait. La douleur était accessoire. Je ne sentais que le contact des doigts de Varg sur ma peau.

— Erin n'était qu'une enfant, mais elle avait des sentiments pour toi. La dernière chose que je lui ai dite est que je vous souhaitais d'être heureux.

Je levai enfin mes yeux pour me perdre dans son regard. Il sembla troublé puis reposa ses yeux sur mes mains. J'eus un choc en voyant mes paumes rougies, boursoufflées de cloques. Le tout était extrêmement sensible.

— Irma viendra te soigner. Gunnar aura droit à toute ma gratitude pour avoir épargné tes mains.

— Me soigner ? Mais je dois prouver mon innocence !

— Gunwald se moque de l'épreuve du feu. Quelle qu'en soit l'issue, il réclamera ta mort. Ce soir, après le coucher du soleil, je viendrai et nous irons ensemble à la cascade attendre que le jour se lève sur Bifröst. Tu pourras alors retourner chez toi.

Il voulait m'aider ? Il ne croyait donc plus en ma culpabilité !

— Pourquoi fais-tu cela Varg ? Hier encore, tu croyais que c'était moi.

— J'ai cherché la boîte à images dans tes affaires et j'ai vu qu'elle n'y était pas... J'ai demandé l'aide des dieux, j'ai parlé à Amma aussi. Tout est différent aujourd'hui.

Il n'en dit pas plus. Il enroula délicatement les bandelettes de tissu autour de mes mains puis se redressa.

— On ne doit pas savoir que je suis venu... Repose-toi.

Je ne bougeai pas et le regardai se diriger vers la porte. Allais-je pouvoir

continuer à lui faire confiance ? Allait-il vraiment venir me chercher à la tombée du jour ? Ma colère du départ s'était transformée en tristesse. Je sentais Varg s'éloigner de moi, définitivement.

Je passai ma journée allongée, enveloppée dans la couverture, ou marchant de long en large... Pour moi, qui ne restais jamais inactive, cette journée était le pire des cauchemars. Irma ne vint jamais. À la fin de la journée, la villageoise m'apporta un autre repas et des vêtements de rechange. Je fus surprise de constater qu'ils étaient masculins et d'une taille trop grande pour moi. Qu'importe ! J'allais enfin pouvoir me débarrasser de cette odeur d'urine persistante. Lorsque je vis le soleil se coucher sur l'horizon, je poussai un soupir de soulagement. La journée s'achevait, enfin !

Varg ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il était étendu là, sur la paille, dans cette maison, et n'arrivait plus à bouger. Plus aucun de ses membres ne lui répondait ! Pendant ce temps, la femme gesticulait autour de lui en parlant fort et en tenant des propos irrationnels qu'il avait du mal à suivre...

Irma courut à perdre haleine dans la nuit. Elle trébucha plusieurs fois puis aperçut enfin le hangar à bateaux. Éli était son seul espoir.

Mais que faisait-il donc ? Plus la nuit avançait, plus j'angoissais. Subitement, je perçus un bruit derrière le mur de planches et retins mon souffle.

— Eli... Éli ?

— Irma ? Irma, c'est toi ?

Elle me répondit par des sanglots. Cela me terrorisa. Si Irma pleurait, il devait se passer quelque chose de grave.

— Irma, qu'est-ce qui se passe ?

— C'est... c'est... Morab. Elle... elle...

— Morab ?

Oh non ! Par pitié. Pas Morab, pas une troisième victime !

— Irma, il faut que tu me fasses sortir d'ici.

J'entendis le bruit de ses pas s'éloigner.

— Irma ?

Subitement, je vis deux planches de bois basculer et un corps se glisser entre eux. Irma se jeta dans mes bras avec une fougue inhabituelle et se remit à sangloter. Les enfants venaient souvent se cacher dans le hangar à bateaux pour jouer et y entraient par cette ouverture improvisée qu'aucun adulte ne connaissait.

— Dis-moi ce qu'il y a ? Morab ? Elle a eu un accident ?

— Non... Varg... il... est... en... danger.

— Varg ? Vite, conduis-moi.

Je me glissai entre les planches tel un contorsionniste, accrochant au passage un clou qui lacéra ma chemise. L'exercice fut difficile, car je ne pus m'aider de mes mains autant que je l'aurais voulu, puis lorsqu'enfin, je fus à l'air libre, je me relevai prestement. J'étais pieds nus, ce qui allait passablement nous ralentir. Irma m'informa que Varg se trouvait dans leur maison. Que faisait-il en pleine nuit chez Morab, alors qu'il aurait dû venir me chercher, moi ? La nuit était sombre et malgré les torches sur pieds qui

brûlaient toute la nuit sur le chemin menant à la grève, j'eus du mal à me diriger. Heureusement, Irma semblait savoir où elle allait et bientôt, nous arrivâmes à leur maison. Elle me fit signe de ne pas faire de bruit et nous entrâmes enfin.

Je crus halluciner en voyant la pièce principale illuminée par la flamme d'une multitude de bougies. Il aurait été impossible de les compter tellement il y en avait. Des grognements inhumains parvenaient de la pièce du fond, probablement la chambre de Morab. Ce qui se déroulait là était encore plus irréel. Varg était étendu sur la paille d'un lit, totalement immobile, comme s'il était attaché par des liens invisibles. Il fixait Morab avec un regard haineux.

Je me tournai vers Irma, chuchotant.

— Qu'est-ce qu'elle lui a fait ?

Elle me fit des signes avec les mains, ne voulant pas attirer l'attention de sa mère et je compris rapidement que Varg était sous l'effet de l'hellébore que Morab aurait mélangé avec de l'hydromel. À forte dose, elle provoquait une paralysie de tous les membres, mais aussi, petit à petit, de tous les organes vitaux menant irrémédiablement à la mort. La paralysie du pharynx était le premier signe que le poison faisait son chemin dans l'organisme. Varg était totalement conscient de ce qui se passait autour de lui sans toutefois pouvoir parler ni même réagir.

Morab tournait autour de lui avec ses longs cheveux noirs défaits.

— Ta mère est revenue dans le corps de cette femme... Mais elle va mourir... Gunwald et Olaf feront tout ce que je leur dis...

Gunwald et Olaf ? Les avait-elle drogués, eux aussi ?

— Pourtant elle était bien morte après avoir mis au monde ta sœur... Oui, ta sœur Varg ! Tu l'ignoris, comme tu ignorais que c'est moi qui ai fait mourir ta mère... Je ne pouvais pas donner de descendance à ton père, elle oui... Il avait tort. J'avais Irma, je l'ai sauvée de la mort, ta propre sœur.

Je vis Irma mettre la main sur sa bouche de surprise. J'avais vu juste. Je réfléchis rapidement à la situation. Il fallait faire vite avant que l'effet de l'hellébore ne se propage davantage.

Morab se plaça subitement à califourchon sur Varg et je vis la lame d'une dague briller.

— Je t'avais prévenu... Tu m'appartiens tout comme ton père m'appartenait. Mais il te faut mourir, avec elle.

Il était trop tard pour réfléchir plus longuement. Il fallait agir. Je sortis de

l'ombre et avançai dans la pièce.

— Non, Morab. Il faudra me tuer avant de tuer mon fils.

Je vis quatre yeux se diriger vers moi, dans ceux de Varg je lus l'étonnement, dans ceux de Morab, la surprise puis... de la joie.

— Elda ! Enfin, te voilà.

— Baisse cette dague et éloigne-toi de lui.

— Tu es donc revenue !

— Croyais-tu vraiment que j'allais te laisser détruire ma famille ? Les dieux m'ont donné la chance de pouvoir enfin me venger. Dorénavant, tu ne feras plus de mal à qui que ce soit.

Morab déposa la dague sur le sol et se redressa. Elle s'avança vers moi et nous tournâmes en rond comme deux fauves prêts à attaquer, nous défiant du regard, cherchant la moindre faille. Morab étant une guerrière, comme toutes les femmes du village, je devais être prudente et surtout ne pas baisser ma vigilance. Mais avant tout, je désirais savoir.

— Je te faisais confiance, Morab. Tu étais pour moi comme une sœur et Molgar te respectait en tant que concubine, alors pourquoi ?

— Il ne vivait que par moi, même après votre mariage, et je savais le satisfaire, jusqu'à ce que tu lui donnes un fils. Il a alors posé les yeux sur toi et plus rien n'a été comme avant. Il m'a rejetée, moi, Morab...

Je me permis un instant de jeter un regard vers Varg et lorsque je vis ses yeux se révolter, je me mis à crier :

— Irma ! Vite... Varg.

Irma sortit de sa cachette et se rua littéralement sur la paillasse. Lorsque Morab aperçut sa fille, elle explosa :

— Chienne ! C'est toi qui l'as amenée ici !

Elle la gifla assez fort pour que la jeune fille perde l'équilibre.

Il fallait absolument que j'attire son attention sur moi pour qu'Irma puisse aider Varg. J'attrapai les cheveux de Morab et tirai dessus de toutes mes forces pour la forcer à se concentrer à nouveau sur moi. Je vis Irma se relever et aller chercher une fiole sur l'une des étagères au moment même où Morab m'administrait à mon tour une gifle magistrale. Puis elle se mit à rire, un rire de gorge qui résonna dans la nuit comme un hurlement lugubre.

— Il est trop tard pour Varg. Le poison va se répandre dans son corps tout comme il l'a fait pour toi et Molgar.

— Tu as aussi tué Molgar ?

— Lorsque tu es morte, il est venu rampant vers moi, me suppliant de le

reprendre... Je l'ai fait pour mieux m'en débarrasser... J'avais Varg, son fils. Il m'appartenait... jusqu'à ce que tu reviennes et puis, lui aussi, s'est éloigné...

— Et Anwen ?

— Une erreur.

— Erin ?

— Le moyen de me débarrasser enfin de toi et récupérer Varg.

— Alors, pourquoi vouloir le tuer ce soir ?

— Il sait. Il doit mourir... mais il ne partira pas seul. Toi et Irma, vous l'accompagnerez.

Un moment d'inattention, le temps de regarder vers Varg, couché dans les bras de sa sœur, les yeux mi-clos, semi-conscient, pour que Morab en profite pour m'attaquer par l'arrière, tentant de m'étrangler avec son bras. Heureusement, j'avais retrouvé toute ma force et je réagis rapidement. J'appuyai son avant-bras contre ma clavicule, plaçai l'une de mes mains bandées au-dessus de son coude, l'autre en dessous, et dans un mouvement rapide et précis, je fis pivoter l'ensemble de mon corps, me permettant ainsi de me sortir de son étranglement. Les brûlures de mes mains me firent hurler de douleur, mais je devais me libérer. Rapidement, je lui donnai un coup de genou dans l'aine ce qui la fit reculer un court instant avant qu'elle ne se jette à nouveau sur moi. Avant même qu'elle ne m'atteigne, je lui décochai un crochet du gauche qui lui fracassa le nez. Elle était littéralement enragée et sa folie meurtrière semblait décupler ses forces. Je pris les coups sans fléchir, un dans l'estomac, l'autre sur la cuisse. Nous nous battions au corps à corps lorsqu'elle enfonça ses doigts sous ma trachée. La douleur fut si intense que, pendant un court instant, je crus que j'allais défaillir, puis j'essayai désespérément d'agripper ses cheveux. J'étais à terre et je vis son rictus victorieux au-dessus de moi... Je vis Madison galoper dans la plaine de Lübeck, mon Opa riant devant mes pitreries enfantines, Varg émergeant de l'eau fraîche de la cascade... Je n'arrivais plus à respirer... J'allais mourir là, sans les revoir... jamais. Puis la douleur recula et je sentis une masse m'écraser.

Irma s'était élancée pour ramasser la dague gisant au sol et avait frappé, encore et encore, le corps de cette femme qu'elle ne reconnaissait plus.

Je repoussai enfin le corps inerte qui m'étouffait. Morab s'affala sur le sol dans un bruit sourd. Je frottai ma gorge pour estomper la douleur et me relevai en chancelant. Je m'avançai, tout en toussant, vers Irma qui, tant

bien que mal, essayait de redresser Varg.

— Varg, mon amour.

Il me regarda, un peu hagard.

— Il... Il va vivre.

Je serrai Irma tout contre moi.

— Irma. C'est fini. Tu as sauvé ma vie et celle de Varg.

— Je... Je suis désolée... Je savais...

Puis elle me tendit mon iPhone... ma boîte à images... C'est Morab qui avait mis le feu à l'écurie après avoir trouvé la dague et mon portable, c'est elle aussi qui avait saboté la selle d'Aïda, elle qui m'avait assommée le jour de l'orage, elle encore qui avait brutalement assassiné la pauvre Erin après s'en être prise à Anwen.

— Elle... Elle était ma mère, malgré tout...

— Élisabeth.

Varg avait retrouvé l'usage de sa voix, même si elle était encore un peu rauque.

— Varg, je croyais t'avoir perdu. Que c'est bon de t'entendre.

L'antidote qu'Irma lui avait fait boire fit son effet tranquillement. Il retrouva petit à petit l'usage de ses membres et lorsqu'il se redressa enfin, son premier geste fut de nous prendre toutes les deux et de nous serrer dans ses bras, puis je le vis embrasser tendrement Irma sur le front.

— Irma, petite sœur...

Irma lui sourit à travers ses larmes puis lorsqu'ils se tournèrent tous les deux vers moi pour lancer en chœur : Maman ? Je ne pus qu'éclater de rire. Puis je dus leur faire comprendre que dans sa folie, Morab m'avait prise pour Elda qui était revenue du Valhalla pour se venger en prenant possession de mon corps. Le subterfuge avait réussi puisque cela avait poussé Morab à se dévoiler.

Le policier semblait ne pas comprendre de quoi il en retournait.

— Donc, Monsieur Neumaier, votre petite-fille devait vous donner de ses nouvelles il y a deux jours et elle ne l'a pas fait. Et vous me dites qu'elle aurait disparu près de la ville de Hobro, c'est bien cela ?

— Mais oui, cela fait trois fois que je vous le répète.

Le vieil homme commençait à s'impatienter. Ce policier était-il

totale­ment idiot ou juste incompé­tent ?

La son­ne­rie de son por­ta­ble inter­romp­it le dia­logue de sourds qu’il sem­blait mener avec la po­lice lo­cale du Jutland.

— At­ten­dez-moi, j’ai un ap­pel.

Lors­qu’il vit ap­pa­raître en photo le vi­sa­ge sou­riant de sa pe­ti­te-fille sur son por­ta­ble, il se mit à trem­bler et ap­puya fé­bri­le­ment sur la tou­che Ré­pon­dre.

— Opa ? C’est moi, Lizzie. Tout va bien. Com­ment va Maddie ?

Deux ans plus tard...

Svend Argund ne put s'empêcher d'admirer la jeune femme qui, du haut de l'estrade, terminait son exposé sur les Vikings. Moulée dans une robe noire très sobre, ses longues jambes mises en valeur par des bas résille et des talons la rehaussant de quelque dix centimètres, elle parlait d'une voix assurée, douce et chantante, plaçant çà et là quelques remarques amusantes qui faisaient rire l'assemblée. Elle avait relevé son opulente chevelure rousse en un élégant chignon d'où tombaient quelques boucles rebelles.

Deux ans que Svend attendait cet instant ! Il s'était battu durant plus d'une année avec le conseil municipal pour que le musée soit enfin reconnu à sa juste valeur et que le DAI puisse venir y tenir une conférence... Deux ans qu'ils s'y préparaient minutieusement.

Il se retourna, impatient, vers la porte d'entrée de la salle de conférence. Mais que faisait-il donc ?

Au même moment, la porte s'ouvrit en grinçant sur un homme à la stature impressionnante, portant un impeccable complet gris sombre. Il avança dans l'allée sans se préoccuper de tous ces visages tournés vers lui, y compris celui de la conférencière, pour se diriger vers la place libre à côté de Svend. Il eut un imperceptible sursaut de surprise en voyant sur l'écran géant la photo d'un sauvage devant laquelle se tenait la plus désirable jeune femme qu'il ait jamais eu l'occasion de voir et il l'admira sans retenue, presque avec arrogance. La jeune archéologue en semblait troublée, mais ne perdit pas pour autant son assurance. Personne ne vit la lueur d'angoisse qui passa un instant dans le regard de l'homme. Enfin ! Toutes ces années lui avaient semblé une éternité, ponctuée de défaites, d'incertitudes, de désespoir. Il avait longtemps hésité avant de pénétrer dans la salle, là où il savait qu'elle se trouvait. Il maîtrisait cette vie dorénavant, sa vie ! Svend lui avait tout appris, et malgré cela, malgré tout le scénario qu'ils avaient préparé ensemble et joué maintes et maintes fois, il se sentait vulnérable, mais surtout, il avait peur, cette peur qui vous prend aux tripes et qui subitement vous laisse pantois, sans voix, sans réaction.

Svend dut le tirer par la manche de son veston pour lui faire signe de s'asseoir.

— Mais où étais-tu ? Tu as tout manqué, chuchota-t-il.

— J'ai marché sur la grève.

Svend avait de l'affection pour cet homme, il l'avait pris sous son aile, il l'avait initié, guidé, il avait remplacé ce fils qu'il avait perdu trop tôt et dont le départ avait brisé son mariage. Pour la première fois depuis son arrivée, celui-ci laissait transparaître une sensibilité qu'il s'était efforcé de cacher jusque-là et cela émut le vieil homme.

La voix de la jeune femme attira leur attention vers la scène. Le reste de l'assemblée était resté attentif et silencieux.

— Je terminerai là, Mesdames et Messieurs. Merci de votre attention. Nous espérons avoir pu vous faire découvrir un côté trop souvent méconnu de ce peuple qui a édifié les fondements de votre pays. Finalement, comme vous avez pu le constater, ils n'étaient pas ces barbares sanguinaires décrits dans un grand nombre d'ouvrages historiques. Je tiens à remercier mes collègues que je prierai de venir me rejoindre et qui ont partagé avec moi cette splendide aventure et travaillé sur cette présentation. Je tiens également à remercier Monsieur le Maire et les conseillers de la ville de Hobro qui ont permis la tenue de cette merveilleuse exposition sur nos découvertes que vous allez pouvoir admirer dans la salle voisine.

Les spectateurs s'étaient levés et applaudissaient sans retenue les quatre jeunes archéologues qui les saluaient du haut de l'estrade. Le directeur du musée prit le micro.

— Et ce n'est pas fini ! Je vous invite à aller admirer les merveilleux artefacts dans la salle principale du Musée où vous sera également servi un cocktail dinatoire. Bien sûr, ces quatre jeunes personnes restent avec nous et vont se faire une joie de répondre à toutes vos questions.

Les poignées de main et les félicitations fusaient de toutes parts. Svend fit signe à son compagnon de le rejoindre près la sortie puis ils se dirigèrent ensemble vers le buffet.

Lorsque je pus enfin me dégager de la horde de journalistes et de visiteurs, je me dirigeai d'un pas décidé vers le cube de verre qui protégeait la pierre, la fameuse pierre de Vakerlö. Ainsi, elle avait été trouvée et déplacée jusqu'ici ! La magie n'opérerait donc plus, il n'y avait donc plus aucun espoir, aucun espoir de le revoir... Je passai mes doigts sur la vitre froide, à l'endroit même où se dessinaient au bas de la pierre les signes runiques vieux de plus de mille ans.

— Lisa ?

Je me retournai vers la voix derrière moi et adressai un sourire quelque peu forcé aux deux hommes qui se tenaient devant moi, reconnaissant immédiatement le plus petit des deux.

— Svend ! Quel bonheur de te voir !

— Tu es éblouissante.

Je l'embrassai tendrement avant de me tourner vers le géant qui se tenait à ses côtés et qui ne disait mot. Je reconnus immédiatement l'homme qui était arrivé en retard à la conférence. Il me fixait intensément comme s'il désirait sonder mon âme et cela me mit immédiatement mal à l'aise.

— Lisa, permets-moi de te présenter Björn Jansson.

— M. Jansson, fis-je en lui présentant ma main qu'il serra fermement.

Une douce sensation de chaleur diffuse se propagea à travers tout mon corps à son contact et lorsqu'il me sourit, dégageant une rangée de dents blanches impeccables, je m'apaisai et lui rendit son sourire. Il garda ma main dans la sienne un long moment sans me quitter des yeux. J'étais totalement hypnotisée par son regard.

— Björn a acheté le cottage que vous aviez loué il y a trois ans. Il y a fait quelques agrandissements. Il y élève des chevaux.

Je retirai ma main à regret.

— Jansson, Jansson... Oui, bien sûr. Je m'en souviens à présent. J'ai lu un article sur vous. Vous vous intéressez à la génétique et vous essayez de recréer une race de chevaux qui a disparu depuis plusieurs centaines d'années.

— C'est exact, je travaille à la réintroduction du poney celtique qui vécut au temps de la préhistoire et dont descendent le tarpan et le cheval islandais.

— Mon grand-père aurait été ravi de vous rencontrer, Monsieur Jansson. Il a, lui aussi, élevé des chevaux dans le nord de l'Allemagne.

— Mais je l'accueillerai avec joie n'importe quand.

— Il nous a malheureusement quittés il y a près d'un an.

— Oh, je suis navré... Il doit beaucoup vous manquer.

— Oui... oui, effectivement.

Quel homme étrange ! Comment pouvait-il connaître les liens privilégiés qui me liaient à mon grand-père pour faire une telle réflexion ? J'avais suivi dans ma revue équine favorite le parcours impressionnant de cet homme arrivé au Danemark quelques années auparavant. Il parlait d'ailleurs avec un fort accent.

— Je crois savoir que vous n'êtes pas danois, M. Jansson !

— Encore exact Madame. Je suis originaire d’Islande, plus exactement d’une petite ville du nom de Selfoss au sud de Reykjavik. Saviez-vous que ma langue maternelle ressemble beaucoup au norois, la langue que parlaient les Vikings ?

— Je sais tout cela. L’islandais est effectivement la seule langue qui garde encore beaucoup de mots et de consonances vikings. Avez-vous aimé notre présentation ou devrais-je plutôt dire... les mots de la fin ?

Il sourit et, ce faisant, de légères ridules se formèrent au coin de ses yeux, ce qui le rendait très attrayant et terriblement séduisant. Il ressemblait à un petit enfant pris en flagrant délit et mon cœur se mit à fondre littéralement.

Je lui rendis donc un sourire sincère.

— Me pardonneriez-vous ?

— Je vais y penser.

Svend qui s’était éloigné un moment les observa et sourit à son tour. La glace semblait brisée !

Je ne pus m’empêcher d’observer ce géant brun, impeccablement rasé, aux gestes lents et réfléchis, apparemment très sûr de lui, très à l’aise aussi et qui semblait être une personnalité bien connue dans la région. Beaucoup de personnes le saluaient et il répondait à tous d’une manière extrêmement polie avec toujours un sourire affable. En fait, je lui trouvais un charme fou. Tu es seule depuis bien trop longtemps, me chuchotait ma petite voix...

— Ne bougez surtout pas, je reviens, me chuchota-t-il.

Je me tournai à nouveau vers la pierre et mes pensées s’envolèrent vers des chutes d’eau, un matin ensoleillé, celui de mon départ...

43.

Nous nous étions aimés une ultime fois puis étions restés allongés un long moment sur la mousse, bercés par le clapotis de l'eau. J'avais voulu fixer à tout jamais dans ma mémoire absolument tout de lui, ses yeux, ses mains, la chaleur de ses bras, la brûlure de ses baisers sur ma peau. Il m'avait regardée en silence revêtir mes habits des temps modernes puis, lorsque les lignes de couleurs s'étaient formées sous les rayons du soleil, il m'avait serrée une dernière fois très fort contre lui. La ligne pourpre avait entamé sa descente vers la pierre et je m'y étais adossée, tout en le cherchant des yeux à travers mes larmes.

— Éliisa !

Il avait alors reculé de quelques pas.

— N'oublie jamais.

Puis j'avais fermé les yeux... pour ne jamais oublier...

Un bip m'avait fait sursauter.

La boîte vocale de mon iPhone débordait de messages... Varg s'était volatilisé.

Lorsque Tina nous avait donné la traduction des signes runiques inscrits sur le monolithe que j'avais découvert à la cascade, nous nous attendions tous à une ode lyrique pour un grand guerrier et aucun de nous n'avait compris leurs significations... *Aldrei gleyma... N'oublie jamais...* Ce furent les premiers mots.

— *Aldrei gleyma*, murmurais-je.

— Cette pierre semble vous laisser rêveuse.

Björn Jansson était revenu avec une assiette de mignardises salées et deux verres de champagne.

— Excusez-moi. J'étais perdue dans mes pensées.

— Ces lignes runiques rendent-elles hommage à un important personnage ?

— D'ordinaire, c'est ce que l'on retrouve sur ce genre de pierre.

— Tenez, j'ai pensé que vous pourriez avoir une petite faim.

Il dirigea vers ma bouche une tartinade de poireaux et de fromage de brebis. Je n'eus pas d'autre choix que d'ouvrir ma bouche, me sentant un

peu ridicule de me faire donner la becquée.

— Merci. Hum, c'est délicieux.

Il avança sa main vers mon visage et suivit de son pouce la ligne de mes lèvres.

— Vous aviez du fromage... là.

Je pris d'un geste brusque l'une des serviettes de papier sur le plateau et m'essuyai la bouche, là où je sentais encore la pression de son doigt, et vis qu'il s'amusait de ma réaction. Non, mais quel aplomb ! En même temps, son charisme indéniable me faisait littéralement chavirer. Je me tournai à nouveau vers la pierre pour cacher mon trouble.

— En fait, voyez-vous, cette pierre est très différente.

— Parlez-moi de vous.

Il s'était rapproché de moi et je pouvais sentir son souffle dans mon cou. Je me tournai vers lui, ayant retrouvé mon assurance.

— De moi ? Vous ne voulez donc pas savoir ce que signifient ces signes ?

— Est-ce donc si important ? Êtes-vous mariée ?

Cette fois-ci, il me laissa sans voix.

— Je vois que vous ne portez pas d'alliance.

— Vous... Vous êtes très... direct.

— Je n'aime pas perdre mon temps.

— Je vois cela. Vous ne vous intéressez pas vraiment à l'histoire de vos ancêtres, n'est-ce pas ?

Il ne m'avait pas quittée des yeux durant tout notre échange, mais je bravai fièrement son regard. À une autre époque et dans un autre lieu, un regard identique m'avait ensorcelée... L'âme voyageuse de Varg aurait-elle trouvé le moyen de me retrouver ? Que disait la pierre déjà ? *Óháð tíma og fjarlægð, mun ég koma til þín... Peu importe le temps et les distances, je viendrai à toi...*

— Je ne voudrais pas vous sembler irrespectueux et croyez-moi, j'admire le travail colossal que vous et vos collègues avez fait, mais... non... pas vraiment. J'ai bien peur de vous décevoir.

— Mais alors, Monsieur Jansson, pourquoi êtes-vous ici ?

— Björn, appelez-moi Björn... Oh !

Une minuscule forme aux boucles blondes s'était jetée contre ses jambes, le faisant chanceler un bref instant, renversant sur sa veste quelques gouttes de champagne du verre qu'il tenait dans sa main.

— Je... je suis navrée, balbutiai-je.

Il ne se laissa nullement impressionner, me tendit son verre et souleva dans ses bras le petit poids plume qui, de son index, appuya en riant sur son nez comme elle le faisait si souvent avec son ourson en peluche.

— Bonjour toi ! Tu es donc bien jolie.

Pendant ce temps, j'essuyai tant bien que mal les dégâts du champagne sur sa veste.

— Anwen, regarde ce que tu as fait !

J'avais pris un air sérieux qui fit aussitôt rire l'enfant.

— Papa !

Andreas arrivait à la course et en s'excusant, prit la petite fille dans ses bras.

— Elle a encore échappé à notre surveillance... Je suis navré pour votre veste, fit-il en constatant les dégâts occasionnés par sa fille.

— Oh, ce n'est rien. Un bon nettoyage et on n'y verra plus rien.

— Andreas, permets-moi de te présenter Monsieur Jansson.

— Monsieur Jansson... Andreas Vitense.

Je les regardai se serrer la main amicalement. Anwen était arrivée à point et, avec sa candeur, avait désamorcé une conversation délicate qui avait réussi à me perturber. J'observai, une nouvelle fois, cet homme si troublant tandis qu'il parlait avec mon collègue. Cette ressemblance ! Infime, certes, et pourtant... De temps en temps, en parlant, il me regardait en souriant, tout comme *il* le faisait. La vie m'offrait-elle une seconde chance en amenant à moi cet homme différent et pareil à la fois, juste pour me permettre... de ne pas oublier ? Varg me manquait toujours autant ! Tout de lui résonnait en moi, chaque jour, depuis plus de deux ans et chaque matin, je me réveillais dormant sur sa chemise, celle qu'il m'avait laissé emporter avec moi par-delà l'arc-en-ciel.

Svend me fit sortir de ma rêverie. Il nous rejoignit en même temps que Sabrina et ma grand-mère, qui ne tarissaient pas d'éloges sur l'exposition. Je remarquai immédiatement que Svend semblait être littéralement tombé sous le charme de ma grand-mère.

— Permettez-moi de vous présenter ma grand-mère, Magdalena, mais nous l'appelons tous Mouna.

Il lui prit délicatement la main et lui fit un baisemain. Quelle délicatesse et quelle galanterie ! Je vis ma Oma rougir en baissant les yeux et cela me réchauffa le cœur. Nous nous étions consolées mutuellement de la perte de mon grand-père, qu'elle avait veillé jusqu'à son dernier souffle, foudroyé par

un cancer du pancréas. Elle méritait, elle aussi, un nouveau bonheur.

Puis je présentai Sabrina, ma merveilleuse et resplendissante amie ! J'étais allée la trouver après mon retour et nous étions tombées dans les bras l'une de l'autre. Le temps guérit bien des blessures ! D'une certaine manière, en me libérant de Dieter, elle m'avait permis de redevenir maître de mon destin. Entre elle et Andreas, ce fut un coup de foudre immédiat et l'arrivée d'Anwen, mon adorable filleule, fut l'aboutissement ultime de leur passion.

Je sentis une main me pousser à l'écart du groupe et de la conversation.

— Lisa, ma petite Lisa, comment vas-tu ?

Svend était l'un de ceux qui savaient. C'est lui qui m'avait donné le costume de viking dans lequel Anwen avait trouvé la mort, lui qui avait soigné mes brûlures à mon retour, lui encore qui m'avait écoutée patiemment raconter mon périple et qui avait été le premier à me consoler de la perte de Varg. Ironiquement, en nous éloignant du petit groupe, nous nous retrouvâmes devant le cube de verre qui abritait le squelette retrouvé dans les vestiges du bateau.

— Tu as pris un peu de poids, c'est une bonne chose.

Je souris à sa sollicitude.

— Je vais bien.

— C'était lui, sur la dernière photo ?

— Oui. Au moins, il me reste son visage, même si j'ai oublié le son de sa voix... As-tu vu Anwen, ma filleule ?

J'avais longtemps gardé l'espoir de porter l'enfant de Varg, mais en vain, aussi, lorsque Sabrina m'avait fait part de son état, qu'Andreas et elle m'avaient honorée en me choisissant comme marraine de l'enfant à venir, j'y avais vu un cadeau du ciel. Puis, lorsque j'avais bercé pour la première fois ce petit être au duvet blond et qu'on m'avait laissé le choix d'un prénom, j'avais opté sans aucune hésitation pour le prénom gallois de la personne la plus douce et la plus attachante qui avait fait, un court instant, partie de ma vie.

— N'est-elle pas merveilleuse ? Grâce à elle, j'ai compris que la vie était un merveilleux voyage.

— Avec de multiples escales, toutes différentes les unes des autres.

Je souris et me tournai vers les ossements.

— Oui. Je crois bien qu'après deux ans, il est temps pour moi de ranger les souvenirs de la dernière.

— Serais-tu prête pour un nouvel amour ?

— Pourquoi pas ! Mais toi, dis-moi, tes problèmes de santé ?

— Tout est sous contrôle. Au fait, merci infiniment pour tes lettres. Elles ont mis un peu de piquant dans les soirées d'un vieillard solitaire.

Lors de nos échanges de courrier, Svend m'avait fait part de ses problèmes de diabète qu'il contrôlait par des injections d'insuline.

— Solitaire ? Il me semblait comprendre que tu avais quelqu'un qui veillait très bien sur toi.

— Tu parles de Björn. C'est vrai. Sais-tu qu'il a lu chacune de tes lettres ? Ce n'était pas vraiment voulu, mais un jour que je revenais avec le courrier au village, j'avais oublié mes lunettes et dans ma hâte de te lire, je lui ai tout naturellement demandé de lire pour moi. Puis, petit à petit, c'est devenu un peu un rituel entre nous. À chaque lettre que je recevais de toi, je le rejoignais au cottage. C'était l'occasion d'ouvrir une bonne bouteille, puis il me lisait ta missive à voix haute. Je lui ai si souvent parlé de vous tous, de toi surtout. J'espère que tu ne m'en veux pas ?

— Tu lui as parlé de... mon voyage ?

— Non. Il sait juste que tu as perdu quelqu'un de cher.

J'essayais de me remémorer tout ce que j'avais écrit à Svend depuis deux ans. J'avais vécu toutes les étapes du deuil et avais mis sur papier tous mes états d'âme successifs. Cet homme savait donc absolument tout de moi ! C'était un peu effrayant... Il connaissait mes peurs et ce par quoi j'étais passée... mes espoirs, mes rêves...

— Björn est quelqu'un de bien, Élisabeth. Je crois même qu'au fil de ses lectures, quelque part en cours de route, il a développé des sentiments pour toi.

— Tu es et resteras un incorrigible romantique, mon cher Svend.

Comme à son habitude, il me fit un clin d'œil complice alors que nous revenions vers le groupe. Oma et Björn semblaient s'entendre à merveille.

— Lisa ! Björn me parlait justement de sa passion pour les chevaux. Vous avez quelque chose en commun !

— Ah oui ? Est-ce votre seule passion Monsieur Jansson ?

Il échangea un bref regard avec Svend avant de me répondre, un sourire se dessinant sur son visage.

— Pour le moment, oui. Elle me prend tout mon temps, mais je ne m'en plains pas.

— Tu devrais aller le voir au cottage, fit Svend. Il a fait bien des changements et je suis certain qu'il se fera un plaisir de te montrer ses

chevaux, n'est-ce pas Björn ? Tu verras, ils sont splendides.

— C'est une excellente idée. Nous pourrions faire une promenade sur la grève ou aller jusqu'aux chutes de Maolval.

Je souris à mon tour, n'étant nullement dupe de leurs manigances. Avaient-ils préparé tout cela ?

— C'est gentil à vous, mais nous repartons demain en milieu d'après-midi et nous voulions visiter le Vikingegården avec Mouna et Anwen en matinée.

— Je vais m'occuper de tes amis et de ta grand-mère. Cela me fera plaisir, ainsi toi, tu pourras monter à cheval et vous viendrez nous rejoindre pour le déjeuner.

J'étais prise de court. Björn Jansson me fixait sans dire un mot. Quelle sensation étrange ! Ce que je lisais dans les yeux de cet homme ressemblait à une prière. C'était comme si nos âmes se parlaient, se retrouvaient... se reconnaissaient... Le destin me narguait-il ?

— Je ne sais pas trop.

Allons Élisabeth ! Laisse-toi aller. Baisse le pont-levis qui accède à la tour où ton cœur est enfermé. Permits-lui enfin de voir la lumière...

Björn me fixait toujours, attendant une réponse.

— Ah, Mademoiselle Baumgartner, Monsieur Vitense... Je viens vous chercher pour la photo. Venez, venez...

Le Directeur du musée nous entraîna bien malgré moi. Je vis que Björn nous suivait, essayant de braver la foule.

— Élisabeth !

Je me tournai vers lui et lui criai :

— D'accord, c'est d'accord. Je viendrai.

Puis il me glissa une carte dans la main.

— Pour ne pas vous perdre ! Demain 9 heures.

Me perdre ! Je savais comment aller au cottage !

J'y lus : Björn V. Jansson suivi du nom et de l'adresse de l'élevage. Était-ce un signe ? Je me tournai à nouveau vers lui. Il s'était arrêté et nous regardait nous éloigner, me faisant un dernier signe de la main.

— Que signifie le V ?

Puis il disparut à mes yeux.

Le petit chemin de terre qui descendait vers le cottage était devenu une route asphaltée bordée de part et d'autre de prés clôturés où galopaient fièrement de petits chevaux alezans et noirs et des bâtiments contigus à la maison abritaient les écuries.

Je garai la voiture de location dans le petit stationnement à l'entrée. J'étais en avance. Aucun signe visible d'activité ne provenait des bâtiments. Je pris donc la direction de l'escalier de bois qui descendait vers le bord de mer. J'avais besoin d'un petit moment de solitude. Mon cœur battait à tout rompre et je pris de profondes inspirations dans l'espoir de le réguler quelque peu. Je remontai le capuchon de mon sweat-shirt sur mon indomptable chevelure et abritai mes mains dans la poche kangourou. Le vent marin était frais en cette matinée grise et je regrettai de n'avoir pas emporté ma veste sans manches rembourrée de duvet.

Un claquement de portière avait attiré l'attention de Björn Jansson. Il regarda le cadran de sa montre Omega : 8 h 30. Il déposa le livre de comptes sur son bureau et décida d'aller à la rencontre de la jeune femme. Il se sentait terriblement nerveux. Il avait très mal dormi, hanté par une chevelure de feu.

Il avait dû se méprendre. Ce n'était probablement qu'une personne du hameau ou une touriste qui désirait se promener sur la grève. Cela arrivait souvent qu'on utilise son stationnement. Il suivit du regard la silhouette qui s'éloignait jusqu'au moment où il aperçut une mèche rebelle rouge qui dépassait d'un capuchon. Que devait-il faire ? La rejoindre, l'attendre ! Un hennissement venant de l'écurie lui fit rebrousser chemin.

Le ressac était très fort sur la plage de galets et j'observai un court instant son jeu avec une branche, l'emmenant, la rejetant pour l'emmener à nouveau avec lui, puis je me mis à marcher un long moment à la limite des vagues. Le bruit de la mer m'enveloppa et m'apaisa peu à peu. Je restai là, face à l'immensité et la beauté de ce fjord. Ce paysage m'avait manqué.

L'homme flatta tendrement l'encolure du majestueux cheval blanc qui piétinait d'impatience dans son box.

— Je sais. Elle est là, tout près.

Puis il tira sur le loquet.

— Va, ma belle, va la rejoindre.

Et la jument s'élança. Il courut après elle un long moment après qu'elle eut emprunté le chemin de terre qui descendait en courbe puis ralentit lorsqu'elle accéléra, humant de ses naseaux frémissants l'air du large et une odeur de fleurs blanches...

J'avais rêvé de lui la nuit précédente. Cela faisait longtemps. Il me disait de ne pas m'inquiéter et que tout s'arrangerait. Quelle douleur, lorsqu'à mon réveil, j'avais réalisé que cela n'avait été qu'un rêve, un de plus ! Varg... Pourquoi ? Pourquoi la vie était-elle si injuste ? Quelle leçon devais-je tirer de tout cela ? Je n'avais pas la réponse. Avais-je eu tort de partir ? Comment affronter l'avenir ? Comment aimer encore ? J'avais longtemps traîné avec moi un sentiment tenace de solitude, malgré tous les efforts de mes collègues et de ma famille. Pendant un certain temps, je ne vivais plus que pour lui, par lui. Je m'inventais des histoires où il revenait, l'imaginais tout près de moi. Je ne remarquais plus les hommes autour de moi et pour cause : le seul qui m'intéressait était décédé depuis plus de mille ans. J'avais longtemps cru que c'était lui qu'on avait découvert dans le bateau-tombe, que c'était son squelette qui reposait dorénavant derrière un globe de verre au musée de Hobro. Nous nous étions trompés : les dernières études avaient révélé qu'il s'agissait d'une femme et non d'un homme. Il était, je l'espérais, décédé à un âge respectable, plusieurs années après mon départ. Peut-être même avait-il fondé la famille qu'il souhaitait ?

J'inspirai profondément. Allons, Élisabeth, reprends-toi ! Tu ne vas pas te mettre à pleurer ? Tu es capable de te maîtriser, tu l'as bien fait hier durant la présentation. Et puis, que penserait Björn Jansson si tu arrivais chez lui les yeux rouges et gonflés ? Cet homme énigmatique était troublant, mais il avait réussi à charmer ma grand-mère. J'étais curieuse de le découvrir un peu plus. Étrangement, de bien des manières, il me rappelait Varg... Son sourire, sa manière de me regarder à travers ses cils, son assurance, son aisance... La vie reprenait-elle ses droits en me guidant vers un nouvel amour ? Les paroles d'Amma me revinrent en mémoire : *tu ne connaîtras jamais l'amour si tu ne t'y abandonnes pas...*

Comment allait-elle réagir ? Serait-il à ses yeux encore le même ? La passion qui les avait unis brûlait-elle encore dans ses veines ? Elle ne parlait plus de lui dans ses lettres à Svend, plus depuis un an... Avait-il trop attendu ? Elle avait l'air sereine. Y avait-il un homme dans sa vie ? Tant de questions se bousculaient dans sa tête...

Il fit demi-tour et remonta vers le cottage. La jument la lui ramènerait...

Il ne regrettait rien, même si quelquefois sa famille lui manquait.

La vie avait vite repris son cours au village, malgré le vide laissé par Anwen, Erin et Élisabeth. La joie de retrouver une sœur, une nièce, une petite-fille avait, pendant un temps, donné l'illusion du bonheur. Gunwald avait

respecté le pacte d'alliance, protégeant ainsi le village des raids d'autres clans. Irma avait pris la place de Morab en tant que guérisseuse et vivait dans la maison de Veland. Kirsten avait fait amende honorable et aidait du mieux qu'elle pouvait Astrid dans les tâches journalières... et le soir, au son des pipeaux, on honorait la mémoire de ceux qui étaient partis.

Puis, aux premières neiges, Amma s'en était allée... La veille de son départ, elle avait presque supplié Varg de retrouver Élisabeth. Même s'il n'en parlait jamais, Amma savait combien la jeune femme lui manquait. Amma était son dernier réel lien avec son monde et lorsqu'ils l'avaient allongée dans le bateau, qu'il eût déposé à côté d'elle dans un carré de toile de bure sa fibule et le bracelet d'Élisabeth, il avait pris sa décision.

Il avait galopé jusqu'aux chutes d'eau et y avait attendu l'arc-en-ciel puis, lorsque la ligne pourpre avait touché la pierre, Aïda, en se cabrant, avait frappé de ses antérieurs le monolithe, les emportant tous les deux dans les méandres du temps.

Svend Argund avait été heureux de sa récolte et il s'en retournait vers sa voiture, son panier en osier rempli de champignons lorsqu'il s'était subitement retrouvé nez à nez avec un cavalier étrange. L'homme l'avait regardé sans broncher, attendant une réaction, du haut de son cheval blanc. Varg n'avait vu dans ce vieil homme aucune menace. Puis Svend vit les quelques crins noirs dans la crinière de l'animal et pensa à Élisabeth. Impossible ! Pourtant, il ne pouvait y avoir aucun doute, car selon les descriptions faites par la jeune fille, cet homme ne pouvait être que :

— Varg ?

Comment ? Cet homme connaissait son nom ?

— Tu connais mon nom ? Qui es-tu toi ?

Svend connaissait quelques rudiments de cette langue ancienne, mais ne comprit pas les questions de l'inconnu. Il mit la main sur sa poitrine et se présenta :

— Svend. Svend Argund. Je suis un ami d'Élisabeth.

— Élisabeth ?

— Oui, Élisabeth.

Varg avait réfléchi. Élisabeth lui avait parlé de cet homme, en bien. C'est lui qui était le chef de ce village viking reconstitué. Il allait pouvoir le mener à elle. Il lui sourit puis lui fit comprendre qu'il allait le suivre. Et c'est ainsi que ce cortège étrange, celui d'une petite voiture grise, suivie d'un viking à

cheval prit la direction de la ville. Éliisa avait longuement parlé à Varg de son monde, remplissant son cahier à spirales de multiples croquis aussi il reconnut beaucoup de choses... Les maisons, les voitures... Tout l'émerveillait. Les personnes qu'il croisait le regardaient en souriant ou lui faisaient un signe de la main, comme s'ils le connaissaient et il avait trouvé cela bien étrange jusqu'à ce qu'ils arrivent au Vikingegården. Il comprit alors qu'on l'avait pris pour l'un des personnages de ce village historique.

Svend l'avait installé, dans un premier temps, dans une maison du village où Varg s'était tout de suite senti à l'aise. Quoi de mieux pour un viking qu'un village viking ! Aïda, elle, avait eu sa place dans la vaste écurie. Au bout de deux mois, Varg maîtrisait assez bien la langue danoise pour conseiller Svend dans son exploitation. Ils entreprirent ensemble quelques modifications pour améliorer la touche d'authenticité du village et à chaque fin de journée, il se faisait plaisir en jouant un figurant dans la bataille entre clans.

Puis Svend lui avait proposé d'utiliser le cottage. Commençait alors pour Varg, le viking, un long cheminement vers ce qui allait le transformer en un homme du XXI^e siècle. Les lettres d'Éliisa, qui arrivaient régulièrement des quatre coins du monde, lui donnaient la force de continuer, d'espérer. Svend lui avait promis qu'un jour, ils se retrouveraient. Il ferait tout pour cela.

Il avait ainsi appris à lire, à écrire, avait suivi des cours de diction et de maintien ; il avait apprivoisé les vêtements modernes et la nouvelle cuisine. Avec l'ambre, l'argent et l'or qu'il avait rapportés de son époque, il avait pu faire venir d'Islande les meilleurs spécimens de poneys islandais pour commencer son élevage, l'idée lui étant venue après que Svend se fut plaint du coût exorbitant que lui facturait le loueur de chevaux. Varg allait dorénavant fournir les chevaux pour le village, ajoutant une touche de plus de véracité, les Vikings ayant toujours utilisé comme montures de grands poneys.

Un an auparavant, il avait fait la page couverture du magazine Times, présenté comme le leader des petites entreprises les plus performantes et sa photo ainsi qu'un reportage sur son élevage avaient circulé dans toutes les revues équestres européennes. Il était fier de ce qu'il avait accompli et aimait sa nouvelle vie dans ce pays fondé par son peuple. Il ne lui manquait qu'une chose pour être totalement heureux : Éliisa.

Je pris une dernière inspiration tout en balayant du regard l'étendue sauvage de ce pays. Adieu, Varg, adieu mon tendre amour ! Ce voyage au

Danemark allait être pour moi le dernier.

Je fus soudain déstabilisée par un coup dans le dos qui me fit presque perdre l'équilibre. Je dus faire quelques pas en avant pour me rattraper puis me retournai prestement, prête à répliquer.

Je n'osais croire à ce que je voyais devant moi. J'hallucinais ! Oui, c'était cela ! J'y avais cru, je les avais tellement espérés, lui et Aïda, que cela se matérialisait devant moi. Les larmes me montèrent aux yeux sans que je puisse rien y faire. La forme ne bougeait pas. Il fallait que je sache. J'avancai ma main, tremblant de tous mes membres. Si ce n'était qu'une illusion, mes doigts ne rencontreraient aucun obstacle !

Le cheval blanc bougea et gratta le sol de son sabot. C'était trop réel ! Lorsque ma main rencontra la peau chaude de l'animal, je sus que je ne rêvais pas. Puis, lorsque je vis quelques crins noirs dans le bas de sa crinière, juste là, à la naissance du garrot, je réalisai que ma première impression était la bonne. C'était bien Aïda, la jument blanche de Varg. D'où venait-elle ? Nous étions seules sur la plage. Était-elle venue me chercher ? Si elle était là, dans mon monde, où était Varg ? Peut-être m'attendait-il près de la chute ? Oui, bien sûr, il ne pouvait se montrer alors il avait envoyé son cheval ! Je n'arrivais plus à réfléchir objectivement.

— Aïda, où est Varg ? Il faut que tu me conduises à lui.

Tant pis pour Björn Jansson.

La jument hennit et se plaça de manière à me présenter son flanc. Je m'agrippai à sa crinière et grimpai sur son dos. J'allais devoir lui faire confiance. Dès qu'elle me sentit installée, elle partit au trot, puis au galop dans la direction du cottage.

Il était sorti sur la terrasse. L'air du large lui fit du bien et le calma un peu. Que se passait-il là-bas sur la plage ? Aïda avait-elle rejoint la jeune femme ? Élisabeth avait-elle compris qui il était réellement ?

Je ne comprenais pas où Aïda m'emmenait. Elle gravit au pas le chemin de terre qui montait vers le stationnement, le traversa, passa devant les écuries puis s'arrêta devant le cottage. Aucun de mes mouvements de pied ne parvint à la faire bouger. J'essuyai mes yeux humides de mes mains puis reniflai bruyamment. J'allais devoir affronter le maître des lieux, Björn V. Jansson... V comme... Varg ?

Je mis pied à terre et pénétrai dans la maison. Rien n'avait changé. Les meubles étaient restés les mêmes et je passai d'une pièce à l'autre comme une automate. Puis je le vis, sur la terrasse, face à la balustrade, me tournant

le dos, regardant vers le large. Mon cœur battait si fort que je crus un moment que j'allais défaillir. Et si je me trompais ? Je passerai pour folle, c'est certain !

— Bonjour.

Je restai dans l'embrasement de la porte-fenêtre. Il se retourna et me sourit, simplement, sans faire aucun geste pour venir vers moi.

— Bonjour Élixa.

— Je... Je ne comprends pas... Qui êtes-vous ?

— *Óháð tíma og fjarlægð, mun ég koma til þín.*

Il répéta l'inscription sur la pierre et ce fut comme une évidence. C'était sa voix !

Il est de ces jours où le temps s'arrête dans sa course, où la terre cesse de tourner, où même les mouettes survolant la mer suspendent leur vol... Il est de ces jours où votre cœur bat si fort que vous avez le sentiment qu'il va exploser et votre souffle est si court qu'il vous arrive de croire que ce sera votre dernier... C'était un de ces jours...

Lorsqu'il la vit tituber et se raccrocher à la clenche de la porte, il n'hésita plus et s'élança pour la retenir. Il était idiot. Le choc était trop brutal... Il l'entoura de ses bras et la serra tout contre lui.

Qu'est-ce qui se passait ? Je ne comprenais plus. C'était lui ? Varg ? Même son odeur n'était plus la même. À la place de l'odeur du cuir et des chevaux, un parfum masculin à base de vétiver se dégageait de lui. Je me dégageai un peu, maladroitement. J'étais gênée de me retrouver ainsi dans les bras d'un homme qui, hier encore, était un inconnu. Puis je pris d'instinct sa main gauche. Là, au milieu de sa paume, je vis une petite cicatrice rose.

— Je sais que cela doit te paraître étrange.

— C'est toi, c'est vraiment toi ?

— Oui.

Elle se détacha complètement de lui et il n'osa la retenir. Il la sentit distante et cela l'attrista profondément. L'avait-il perdue à jamais ?

— C'est un rêve... Je vais me réveiller...

— Non, tu ne rêves pas. Cela fait deux ans que je t'attends.

— Je ne comprends pas. Comment ?

— La ligne pourpre.

L'arc-en-ciel magique. Bien sûr !

— Pourquoi ? Tu as quitté ton peuple, ta famille !

— Cela a été mon choix... Éliisa, tu es toute ma vie.

Par amour, il avait eu le courage de faire ce que je n'avais pas su faire. Il avait tout quitté pour moi ! Je me sentais terriblement lâche. Moi, je l'avais tout bonnement abandonné.

— Tu ne pourras plus retourner... Jamais. Tu le sais ? Ils ont déplacé la pierre.

— Je le sais.

— Je m'en veux tellement !

Il l'avait perdue, définitivement.

— Il est trop tard. Il y a un autre homme, c'est cela ? Pourtant, ce n'est pas Andreas !

Je n'enregistrais aucune de ses paroles. Mes pensées se bousculaient, pêle-mêle dans ma tête. Il avait ce même air triste que le matin où il était venu me voir dans le hangar à bateaux. Certes, il avait changé d'apparence, parlait différemment, mais au fond de moi, je savais, je sentais qu'il était resté le même. Il était toujours cet homme que j'avais aimé et que j'aimais inconditionnellement. Je le reconnus enfin et remerciai le ciel du merveilleux cadeau qu'il me faisait.

— Je ne pourrai jamais te donner d'enfants, Varg. Je sais combien tu rêvais d'une descendance.

Il releva les yeux. Entendait-il bien ? L'espoir renaissait.

— Peu m'importe une descendance.

Il se rapprocha de moi, releva mon menton de ses doigts et plongea son regard dans le mien.

— Éliisa, tu es celle que j'attendais depuis toujours... Accepterais-tu de passer le reste de ta vie avec moi ?

— Avec Varg le viking ou Björn Jansson ?

Il sourit.

— Pourquoi pas les deux ?

— La polyandrie est interdite, tu sais... Tu devras te laisser pousser les cheveux et la barbe...

— Bien Madame. Vous optez donc pour le barbare ?

— C'est ce barbare que j'ai aimé en premier et que j'aimerai toujours.

Lorsque ses lèvres se posèrent sur les miennes, je sus que mon cœur avait enfin trouvé son port d'attache pour le restant de mes jours...

ÉPILOGUE

Jamais il n'y avait eu autant d'affluence au Vikingegården. Les deux stationnements affichaient complets et des voitures arrivaient encore. Aux caisses, la file des visiteurs était interminable.

Le mariage avait été annoncé depuis plus d'un mois sur les réseaux sociaux et cela avait fait le tour du Danemark, puis de l'Europe entière : l'éleveur très en vue de la région, Björn Jansson, se mariait avec l'archéologue Élisabeth Baumgartner, la petite-fille de Raimund Neumaier, lui-même dresseur de chevaux reconnu à travers le monde. Le couple avait choisi de s'unir selon la tradition viking au village historique de Svend Argund. Tous les hôtels et auberges de la région avaient été pris d'assaut depuis la veille. L'administration de la commune de Mariagerfjord, dont faisait partie l'ancienne ville de Hobro, avait fait décorer de fleurs et de rubans l'artère principale où devait passer le cortège. C'était l'événement de l'été dans le Jutland du Nord !

Mouna piquait la dernière fleur d'œillet dans la couronne de sarment au moment où Svend entra dans la pièce. Il s'arrêta un moment pour admirer le spectacle qui s'offrait à ses yeux puis, s'approchant des deux femmes qu'il chérissait le plus, il embrassa Mouna sur la joue, tendrement. Depuis plus d'un an, elle partageait sa vie. Comme elle avait délaissé son Allemagne natale pour vivre près de sa petite-fille, Mouna et Svend s'étaient tout naturellement rapprochés et l'amour sincère qui les unissait avait comblé leur solitude.

— Élisabeth, mon enfant. Tu es merveilleuse.

La couronne d'œillets blancs et de gypsophile mettait encore plus en valeur les opulentes boucles rousses qui tombaient en cascade sur les épaules de la jeune femme.

— Crois-tu vraiment que ce soit une bonne idée de faire tout ce chemin à cheval ? Crois-tu que ce soit bon pour lui ?

Il posa sa main délicatement sur le ventre légèrement arrondi d'Élisabeth. Certes, le petit être en devenir était bien protégé à l'abri dans son cocon de chair, mais il ne put s'empêcher d'être inquiet.

— Ne t'inquiète pas. Il est bien accroché, le petit homme. Il ne cesse de bouger depuis ce matin.

Lorsque quelques minutes plus tard, j'apparus sur le seuil du cottage, je fus accueillie par des exclamations admiratives et des applaudissements.

La vie me comblait. J'allais unir ma destinée à l'homme le plus attentionné, le plus protecteur, le plus honnête, le plus fou aussi ; au viking le plus séduisant et le plus aimant de tous les temps et comble de bonheur, je portais son fils. Morab avait eu raison ! Dans sa folie meurtrière, elle avait vu ce que jamais je n'aurais imaginé pouvoir être possible, tous les médecins m'ayant certifié que j'étais stérile.

Varg avait commandé lui-même la robe que je portais aujourd'hui auprès d'une costumière de théâtre de Copenhague. Elle avait fait un travail fabuleux, un mélange de mode viking et médiévale : la robe en soie sauvage blanche s'ouvrait sur une fausse jupe, blanche et grise, les manches en mousseline blanche étaient ornées de broderies et l'encolure, très découpée, laissait deviner une poitrine généreuse, conséquence de mon état.

Varg m'attendait près d'Aïda, parée, elle aussi, d'une multitude de fleurs dans son encolure. Il me fixa d'un regard soutenu pendant que j'avancais vers lui. Il avait gardé de son éducation viking cette pudeur dans les mots et les gestes en public, mais je sentis ses mains trembler lorsqu'il me prit par la taille pour me hisser sur le dos de la jument.

— Tu es bien installée ?

Ses yeux gris brillaient bien trop et je vis qu'il fuyait mon regard volontairement. Je fus moi-même submergée par l'émotion. Le voir ainsi, au bord des larmes, me bouleversa et je dus faire un effort pour réfréner les miennes. Il mit son pied dans l'étrier et se hissa pour prendre place derrière moi. Puis il plaça ses bras autour de ma taille jusqu'à ce que ses mains englobent mon ventre.

— Tu es d'une beauté à couper le souffle, *Rødt hår*, me souffla-t-il tout près de l'oreille. Je n'aurai jamais assez d'une vie pour vous dire à quel point je vous aime.

Je souris. Je vivais depuis plus d'un an avec Björn Jansson, mais dans les moments plus intimes, tel que celui-ci, je retrouvais Varg, le viking !

Il claquait de la langue et Aïda se mit en marche, suivie des douze poneys montés par les acteurs du village. Nous traversâmes la rue principale, applaudis par les habitants. Varg les salua poliment. Beaucoup le connaissaient du village de Svend.

Il ne parlait jamais de sa famille, de sa vie d'avant, mais je savais que bien souvent, lorsqu'il semblait perdu dans ses pensées, il pensait à elle ainsi qu'à son peuple. Aussi, lorsque je lui avais proposé de faire la cérémonie de mariage au Vikingegården, selon la tradition, il en avait été ravi.

— Varg, pourrions-nous faire un arrêt à la cascade ?

Varg fit signe au cortège de continuer en leur expliquant que nous les rejoindrions plus loin, puis il guida Aïda vers la forêt. Aucun de nous deux ne parla durant tout le trajet jusqu'aux chutes d'eau.

Il guida Aïda jusqu'à la berge, mit pied à terre, puis m'aida à mon tour.

— Crois-tu qu'ils soient là ? Certains jours, ils me manquent terriblement.

— Je suis certain qu'ils sont avec nous, Élixa. Ils sont l'eau tourbillonnante, le vent dans les arbres, ils sont l'herbe que nous foulons. Ils sont dans notre cœur à tout jamais... Écoute ! Entends-tu le son des pipeaux ? Aujourd'hui, c'est jour de fête au Valhalla. Les dieux, les valkyries, les hommes et les femmes de Midgard chantent et dansent pour célébrer notre bonheur.

Soudain, les rayons du soleil se mirent à jouer avec les gouttelettes d'eau et un splendide arc-en-ciel se matérialisa, reliant la terre et le ciel. Lorsque sa ligne pourpre toucha le sol, des rires joyeux nous parvinrent de tout là-haut.

— Regarde, les voilà...

Ils étaient tous là : Molgar chevauchant le fier Aslund, Elda, Anwen et sa chevelure d'or, Irma, Astrid et la tendre Amma. Tout en dansant, ils soulevaient de la poussière d'étoiles qui, en tombant de Bifröst, faisait miroiter le ciel de milliers de cristaux d'argent.

— Je t'aime Élixa, petite-fille de Raimund de Lübeck.

— Je t'aime Varg, fils de Molgar.

Il se mit à rire et m'entraîna dans la danse... avec eux.

LA LÉGENDE DE MOLGAR

« Il était une fois un peuple noble et fier qui sillonnait les mers dans leurs drakkars pour établir des points de commerce et d'échange. Ils étaient aussi de valeureux guerriers et avaient combattu le monde chrétien avec les Saxons. Ils ne craignaient personne à part leurs dieux. Odin, l'un de ces dieux régnait sur Asgard, le monde d'en haut. Accompagné en tout temps de deux corbeaux, il savait par eux tout ce qui se passait à Midgard, le monde d'en bas... le monde des humains. Les deux mondes étaient reliés par Bifröst, le pont de l'Arc-en-ciel.

En ce temps-là vivait à Midgard un vaillant guerrier du nom de Molgar. Il avait quitté son village durant de longs mois, parti en guerre contre les peuples du sud. Il avait hâte de rentrer chez lui, car il savait que sa tendre épouse devait être à la veille de donner naissance à leur second enfant. Ils étaient déjà les parents d'un jeune garçon. Elda, son épouse, était son seul joyau, son seul amour, aussi lorsqu'il aperçut en sortant de la clairière la porte de l'enceinte de son village, il poussa son blanc destrier nommé Aslund à galoper plus vite. Aslund, humant de ses naseaux frémissants les odeurs familières, hennit de joie et accéléra.

Malheureusement, Elda, en donnant naissance à une petite fille quelques heures plus tôt, était allée rejoindre le pays des ombres. Molgar fut très triste et refusa de voir le bébé qu'il ordonna de noyer. Les jours passèrent et il maudit les dieux qui lui avaient pris sa femme. Un jour, alors qu'un arc-en-ciel illuminait de ses couleurs le ciel gris bleu, il galopa à bride abattue jusqu'à sa base. Aslund sauta sans hésiter sur la ligne rouge et monta en direction d'Asgard, ses sabots soulevant à chaque foulée de la poussière d'étoiles magique. Arrivé à la porte du royaume d'en haut, il fut accueilli par Heimdall, le dieu gardien qui lui barra le passage. Molgar, furieux de douleur, mit pied à terre et se lança sur Heimdall en hurlant, son épée à la main. Une lutte féroce s'engagea alors et les cris de l'homme attirèrent l'attention d'Odin. Il connaissait la tragédie de Molgar et lui promit que, s'il s'occupait de son fils qui avait dorénavant besoin de lui, il pourrait voir le visage de sa femme dans les couleurs de Bifröst à chaque fois que la ligne pourpre de l'arc-en-ciel toucherait le haut du sommet de la pierre de Vakerlö, un menhir proche des chutes d'eau de la forêt de Maolval. À ce moment seulement, la porte entre les deux mondes s'ouvrirait.

Le guerrier remercia Odin et repartit, soulagé. Il s'occupa de l'éducation de son fils, réconforté et encouragé régulièrement par le sourire de son épouse. Lorsque son fils atteignit l'âge adulte, Molgar se retira et se laissa mourir près de la cascade... Il attendit que la ligne pourpre rejoigne la pierre pour rendre son dernier souffle. Par la porte ouverte, Elda vint à la rencontre de son époux et ils montèrent ensemble vers Asgard. Ils furent ainsi réunis pour l'éternité »

BIBLIOGRAPHIE :

Les Vikings - Régis Boyer, Paris, Cavalier bleu (Édition octobre 2002)

SOURCES INTERNET :

ART, HISTOIRE & CULTURE VIKINGS :
<http://idavoll.e-monsite.com/>

ainsi que toute la panoplie des sites sur les Vikings.

Dressage artistique :

Inspirée de la méthode de Jean-François Pignon.

Jenny Largilliere : <http://largi2.com>

Mes remerciements vont à Chantal, Alice et la flamboyante Sonia qui ont pris de leur temps afin de m'aider dans la réalisation de mon rêve, celui de publier, à compte d'auteur, cette merveilleuse aventure.

Vous êtes à jamais dans mon cœur.